

# Mémorial de Sainte-Hélène

par le comte de Las Cases



**herodote.net** vous propose ses ouvrages numériques sous deux versions différentes, lisibles à tout instant sur tous vos appareils (ordinateur, tablette, liseuse et smartphone). Ces versions vous offrent une navigation interactive, des liens vers des contenus externes (nécessite une connexion internet) et un système d'annotation et de signets.

Le format **pdf**, format standard Adobe©, est similaire à un livre imprimé. Sa mise en page étant fixe, nous vous recommandons sa lecture sur ordinateur et/ou tablette. Téléchargez au préalable le logiciel Adobe Reader (gratuit) pour plus de confort.

Le format **epub**, format ouvert, s'adapte à la taille de l'écran, même petit. Il vous permet de modifier – selon les options de votre appareil –, la police d'écriture, la taille de caractères, la couleur du fond ou encore de régler les marges ou l'interlignage.



Les **Amis d'herodote.net** peuvent découvrir en grand format les illustrations marquées d'une loupe sur simple clic après s'être identifiés (connexion requise).


**[Pour plus d'informations](#)**

# **Mémorial de Sainte-Hélène**

Par le comte de Las Cases

# Tome IX

## Du manuscrit au Mémorial

Nous avons encadré d' « accolades » et marqué de l'idéogramme  tous les passages du Mémorial qui ont été repris du manuscrit initial.

Ce manuscrit a été rédigé à Sainte-Hélène par le comte de Las Cases, annoté par Napoléon, confisqué par les Anglais et restitué enfin au comte à la mort de l'Empereur.

Sa copie a été retrouvée dans des conditions romanesques par la Fondation Napoléon et éditée le 5 octobre 2017 chez Perrin.

La comparaison du manuscrit et du Mémorial permet de distinguer les informations engrangées à Sainte-Hélène de celles qui sont tirées des enquêtes ultérieures du comte de Las Cases... et de son imagination.

Jean-Marc Simonet,

[herodote.net](http://herodote.net)



## Sommaire

- Lundi 15 juillet 1816. Bill de notre exil. – Beaumarchais. – Historique des travaux de Cherbourg.
- Mardi 16 juillet 1816. Longue audience donnée au gouverneur. – Conversation remarquable.
- Mercredi 17 juillet 1816. Sur les belles Italiennes. – Madame G.... – *Madame\*\*\* et Berthier*.
- Jeudi 18 juillet 1816. Faubourg Saint-Germain. – Aristocratie ; démocratie. – L'Empereur eût voulu épouser une Française.
- Vendredi 19 juillet 1816. Le feu prend à notre établissement. – Étiquette de Longwood.
- Samedi 20 juillet 1816. Dépôts de mendicité en France. – Projets de Napoléon sur l'Illyrie. – Hôpitaux. – Enfants trouvés. – Prisonniers d'État. – Idées de l'Empereur.
- Dimanche 21 juillet 1816. Sur l'Égypte. – Saint-Jean-d'Acre. – Le désert. – Anecdotes, etc.
- Lundi 22 juillet 1816. Avis paternels, etc. – Conversation remarquable. – Cagliostro ; Mesmer ; Gall ; Lavater, etc.
- Mardi 23 juillet 1816. Accumulation singulière de contrariétés, etc.
- Mercredi 24 juillet 1816. Mme de B.... – Détails, etc. – Anecdotes de l'émigration.
- Jeudi 25 juillet 1816. L'Empereur reçoit des lettres des siens. – Conversation avec l'amiral. – Commissaires des Alliés, etc., etc.
- Vendredi 26 au dimanche 28 juillet 1816. Cour de l'Empereur. – Dépenses, économies, chasses, écuries, pages, service d'honneur, etc., etc.

- Lundi 29 juillet 1816. Nouvelle méchanceté du gouverneur, etc. – Projet désespéré du Corse Santini.
- Mardi 30 juillet 1816.
- Mercredi 31 juillet 1816. *Mélanie* de La Harpe. – Religieuses. – Couvents. – Trappistes. – Clergé français.
- Jeudi 1<sup>er</sup> août 1816. Marie-Antoinette. – Mœurs de Versailles. – Anecdote. – Beverley. – *Le Père de Famille de Diderot*.
- Vendredi 2 août 1816. Historique de l'émigration à Coblenz. – Anecdotes, etc.
- Samedi 3 août 1816. Voyage sentimental de Napoléon. – Esprit public du temps. – Journée du 10 août.
- Dimanche 4 août 1816. Bals masqués. – Mme de Mégrigny. – Le Piémont et les Piémontais. – Canaux de la France. – Rêves sur Paris. – Versailles. – Fontainebleau, etc.
- Lundi 5 août 1816. Projet d'une histoire européenne. – Sélim III. – Forces d'un Sultan turc. – Les Mameloucks. – Sur la Régence.
- Mardi 6 août 1816.
- Mercredi 7 août 1816. Campagnes d'Italie, etc. – Époque de 1815, etc. – Gustave III. – Gustave IV. – Bernadotte. – Paul I<sup>er</sup>.
- Jeudi 8 août 1816. Vigne patrimoniale de Napoléon, etc. – Sa nourrice, etc. – Son toit paternel. – Larmes de Joséphine durant les échauffourées de Wurmser, aux environs de Mantoue.
- Vendredi 9 août 1816.
- Samedi 10 août 1816. Catherine II. – Gardes impériales. – Paul I<sup>er</sup>, etc. – Projets sur l'Inde, etc.
- Dimanche 11 août 1816. L'Empereur évêque, etc. – N'avait jamais souffert de l'estomac.

## Lundi 15 juillet 1816.

Bill de notre exil. – Beaumarchais. – Historique des travaux de Cherbourg.

¶ { Sur les dix heures, l'Empereur est entré dans ma chambre ; il venait me surprendre, voulant se promener. Je l'ai suivi ; il a marché quelque temps vers le bois, où la calèche est venue le prendre ; il y avait bien longtemps qu'il n'en avait fait usage. J'étais seul avec lui, et la conversation a roulé tout le temps sur le bill qui le concerne, et qui nous est étranger...

Au retour, l'Empereur a hésité s'il déjeunerait sous les arbres ; mais il s'est décidé à rentrer, et n'est pas ressorti de tout le jour : il a dîné seul.

Après son dîner il m'a fait appeler ; il lisait des *Mercur*es ou journaux anciens. Il y trouvait diverses anecdotes et circonstances de *Beaumarchais*. Cette lecture était piquante par l'extrême différence des mœurs, bien que dans des temps si voisins. Elle lui a présenté le voyage de Louis XVI à Cherbourg, sur lequel il s'est arrêté quelque temps, puis il a passé aux travaux de Cherbourg et a parcouru leur historique avec cette clarté, cette précision, ce piquant, qui caractérisent tout ce qu'il dit. }

Cherbourg se trouve au fond d'une anse semi-circulaire, dont les deux extrémités sont l'île Pelée à droite, et la pointe Querqueville à gauche. L'alignement qui joint ces deux points forme la corde ou le diamètre, et court de l'Est à l'Ouest.

En face, au Nord, et à très peu de distance, vingt lieues environ, est le fameux Portsmouth, le premier arsenal des Anglais. Le reste de leurs côtes court presque parallèlement aux nôtres. La nature a tout fait pour nos rivaux ; à nous, elle a tout refusé. Leurs rivages sont sains et se nettoient encore chaque jour ; ils présentent beaucoup de fond, une multitude d'abris, de havres, de ports excellents ; nos côtes, au contraire, sont remplies d'écueils, elles ont peu d'eau et s'encombrent journellement davantage. Nous n'avons pas un seul véritable port de grande dimension dans ces parages ; si bien que les escadres ennemies, mouillées à Portsmouth, n'ont pas même besoin de mettre sous voiles pour nous inquiéter ; il leur suffit de quelques bâtiments légers pour les avertir ; et en un moment, sans peine et sans danger, elles se trouvent sur leur proie : on pourrait dire que de là les Anglais sont tout à la fois et chez eux et chez nous.

Si nos escadres, au contraire, osent se hasarder dans la Manche, qui ne devrait s'appeler, à bien dire, que la *Mer française*, elles s'y trouvent en péril permanent ; la tempête ou la supériorité de l'ennemi peut amener leur destruction totale, parce que, dans les deux cas, il n'est point d'abri pour elles. C'est ce qui arriva à la fameuse journée de la Hogue, ou Tourville, à la gloire d'un beau combat aussi inégal eût pu joindre encore la gloire d'une belle retraite, s'il eût existé un port où se réfugier.

Dans cet état de choses, les gens à bonnes vues, aimant le bien de leur pays, vinrent à bout, à force de projets et de mémoires, de déterminer le gouvernement à chercher dans le secours de l'art ceux dont nous avait privés la nature ; et après beaucoup d'hésitation et quelque tâtonnement, on s'arrêta sur la baie de Cherbourg, qu'il s'agissait d'abriter à l'aide d'une immense digue jetée dans la mer. Par là, nous devions obtenir, aux portes mêmes de l'ennemi, une rade artificielle

où nos vaisseaux pourraient à toute heure et par tous les vents, courir sur lui, ou échapper à sa poursuite,

« C'était une magnifique et glorieuse entreprise, disait l'Empereur, bien forte pour le faire et pour les finances de l'époque. On imagina de former la digue par d'immenses cônes construits à vide dans le port, et remorqués ensuite jusque sur leur emplacement, où ils étaient immergés à force de pierres dont on les remplissait<sup>1</sup>, ce qui, du reste, était fort ingénieux. Louis XVI vint honorer ces opérations de sa présence ; il quitta Versailles, et ce fut un grand événement. Dans ces temps-là un Roi ne quittait jamais sa demeure ; ses excursions n'allaient pas au-delà d'une partie de chasse, ils ne couraient pas comme aujourd'hui ; et je crois bien, ajoutait l'Empereur, que moi je n'ai pas peu contribué à les mobiliser.



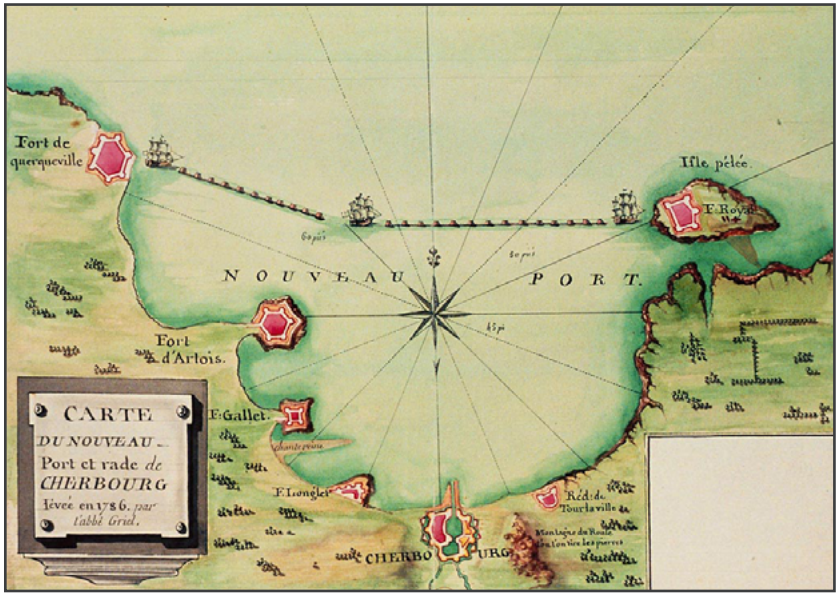
Départ d'une caisse conique en présence de Louis XVI en 1786.

1. Ces cônes, de soixante pieds de hauteur, avaient cent quatre pieds de diamètre à leur base et soixante à leur sommet. (LC)

« Toutefois, comme il fallait bien que les choses portassent le cachet du temps, voilà la discussion interminable, la rivalité éternelle de la terre et de la mer qui va son train. On eût dit à cet égard qu'en France il y avait deux rois, ou que celui qui régnait avait deux intérêts, et devait avoir deux volontés, ce qui faisait plutôt qu'il n'en avait aucune. Ici il ne s'agissait que de la mer, et pourtant l'on prononça pour la terre, non par la bonté de ses raisons, mais par la priorité de ses droits ; et où il s'agissait du sort de l'Empire, on ne vit sans doute qu'une affaire de hiérarchie, et par cela seul, le grand but, la magnifique entreprise se trouva manquée. La terre s'établit à l'île Pelée et au fort Querqueville : elle n'était appelée là que comme auxiliaire de la digue, qui était elle-même l'affaire principale ; mais au lieu de cela, la terre commença par s'asseoir, et força ensuite la digue de se subordonner à sa bienséance, de se placer, de se courber selon son tir. Qu'arriva-t-il ? C'est que l'abri qu'on créait et qui devait être calculé pour recevoir la masse de nos flottes, soit qu'il s'agît de frapper au cœur de l'ennemi, soit que le hasard les y fît prendre refuge, n'offrit plus de place qu'à une quinzaine de vaisseaux au plus, quand il en eût fallu pour cent et au-delà, ce que l'on eût obtenu sans plus de peine, ni beaucoup plus de dépenses, si l'on se fût porté plus en avant dans la mer ; seulement au-delà des points que s'était adjugés et qu'avait fixés la terre.

« Une autre bévue bien caractéristique et qu'on aurait de la peine à imaginer, c'est que toutes les grandes mesures, pour la rade de Cherbourg, furent prises et arrêtées ; la digue commencée ; une des passes, celles de l'Est, complétée ; et qu'on était sur le point de former l'autre, celle de l'Ouest, sans s'être procuré la connaissance exacte et précise de toutes les sondes de la rade ; si bien que la passe déjà formée, celle de l'Est, large de cinq cents toises, poussée trop près du fort, n'admettait pas sans inconvénient des vaisseaux à marée basse, et

que celle que l'on allait former à l'Ouest se serait trouvée impraticable, ou du moins fort dangereuse, si le zèle individuel d'un simple officier (M. de Chavagnac) n'avait fait à temps cette importante découverte, et forcé d'arrêter l'extrémité gauche de la digue à mille deux cents toises du fort de Querqueville, chargé de sa défense ; ce qui me semble être, et est en effet à trop grande distance<sup>2</sup>. »



Carte du nouveau port de Cherbourg en 1786, par l'abbé Griel.

Du reste, le système des travaux de la digue, laquelle se trouve à plus d'une lieue du rivage, et porte plus de dix-neuf cents toises de long sur quatre-vingt-dix pieds de large, n'a pas été sans éprouver de nombreuses variations, commandées, au surplus, par l'expérience. Les

2. Ce n'est qu'en 1789, c'est-à-dire cinq ans après le commencement des travaux, que le gouvernement donna l'ordre de sonder la rade et constater le fond. On n'avait travaillé jusque-là que sur des notions vagues et imparfaites !! (*Mémoire du baron Cachin, inspecteur-général des ponts et chaussées.*)

cônes, qui dans le principe devaient se toucher par la base, furent bientôt espacés par force d'accident ou par vue d'économie : la tempête les endommagea, les vers les rongèrent, le temps les pourrit ; on y renonça tout à fait, et l'on se contenta d'y substituer de simples pierres perdues, et quand on s'aperçut que la force des vagues rendait celles-ci mouvantes, on en vint à avoir recours à d'énormes blocs qui ont fini par répondre à tout ce qu'on attendait.

Ces travaux se sont continués sans interruption sous Louis XVI. Nos assemblées législatives leur donnèrent d'abord un redoublement d'activité ; mais les grands désordres qui suivirent bientôt les firent abandonner tout à fait, et à l'époque du consulat, il ne restait plus de vestige, à l'œil, de cette fameuse digue. L'imperfection première, le temps, la violence des flots, avaient fait tout disparaître jusqu'à plusieurs pieds au-dessous du niveau de la basse mer.

Néanmoins un de mes premiers soins, disait l'Empereur, dès que j'eus pris le timon des affaires, fut de tourner mes regards sur un point aussi important. J'ordonnai des commissions, je fis discuter devant moi, je me rendis maître de l'état des lieux, et je prononçai que l'exhaussement de la digue serait repris en toute hâte et à toute force ; que les deux extrémités recevraient, avec le temps, deux massifs de fortification ; mais que dès cet instant même on allait se mettre en mesure d'établir au centre une batterie provisoire considérable. Alors commencèrent de tous côtés les inconvénients, les objections, les vues particulières, l'amour-propre des opinions privées, etc., etc. Cela ne se pouvait assurément pas, prétendaient plusieurs ; je n'en tins compte, j'insistai, je voulus, et cela fut fait. En moins de deux ans, on vit surgir, comme par magie, une île véritable, sur laquelle se montra une batterie de gros calibre. Jusqu'à cet instant, les Anglais n'avaient guère fait que rire de nos efforts ; ils avaient jugé dès le principe,



disaient-ils, qu'ils demeureraient sans résultat ; ils avaient deviné que les cônes se détruiraient, que les petites pierres obéiraient aux vagues, et surtout ils s'en reposaient sur notre lassitude et notre inconstance. Mais ici ce fut toute autre chose ; aussi firent-ils mine de vouloir nous y troubler ; mais ils s'y prenaient trop tard, j'étais déjà en mesure. La passe occidentale, il est vrai, était demeurée, par la force des choses, extrêmement large, et les deux fortifications extrêmes ne croisant pas leur feu, il pouvait en résulter qu'un ennemi audacieux eût pu forcer le passage de l'Ouest, venir mouiller lui-même en dedans de la digue, et recommencer là le désastre d'Aboukir. Mais avec ma batterie centrale provisoire, j'y parais déjà. Cependant, comme je suis pour le permanent, j'ordonnai, en dedans de la digue, à son centre et comme en soutien, en renfort d'elle, et pour lui servir à son tour d'enveloppe, un énorme pâtre elliptique dominant la batterie centrale, et supportant lui-même, en deux étages casematés, et à l'épreuve de la bombe, cinquante pièces de gros calibre avec vingt mortiers à grande portée, ainsi que les casernes nécessaires, magasin à poudre, citerne, etc., etc.

« J'ai la satisfaction d'avoir laissé ce bel ouvrage accompli.

« Ma défensive pourvue, je n'avais plus à m'occuper que de l'offensive, qui consistait à pouvoir réunir à Cherbourg la masse de nos flottes. Or, la rade ne pouvait contenir que quinze vaisseaux. Pour en accroître le nombre, je fis creuser un port nouveau ; jamais les Romains n'entreprirent rien de plus fort, de plus difficile, qui dût durer davantage ! Il fut fouillé dans le granit à cinquante pieds de profondeur ; j'en fis solenniser l'ouverture par la présence de Marie-Louise, lorsque j'étais moi-même sur les champs de bataille de la Saxe.

« J'obtenais ainsi de pouvoir placer quinze vaisseaux de plus. Ce n'était point assez encore, aussi comptais-je m'étendre bien

autrement. J'étais résolu de renouveler à Cherbourg les merveilles de l'Égypte : j'avais élevé déjà dans la mer ma pyramide ; j'aurais eu aussi mon lac Moeris. Mon grand objet était de pouvoir concentrer à Cherbourg toutes nos forces maritimes ; et avec le temps, au besoin, elles eussent été immenses, afin de pouvoir porter le grand coup à l'ennemi. J'établissais mon terrain de manière à ce que les deux nations tout entières eussent pu, pour ainsi dire, se prendre corps à corps ; et l'issue ne devait pas être douteuse, car nous aurions été plus de quarante millions de Français contre quinze millions d'Anglais ; j'eusse terminé par une bataille d'Actium. Et puis que voulais-je de l'Angleterre ? Sa destruction ? Non sans doute ; je ne lui demandais que le terme d'une usurpation intolérable ; la jouissance de droits imprescriptibles et sacrés ; l'affranchissement, la liberté des mers ; l'indépendance, l'honneur des pavillons ; je parlais au nom de tous et pour tous, et je l'eusse obtenu de gré ou de force : j'avais pour moi la puissance, le bon droit, le vœu des nations, etc., etc. »



Mise en eau du nouveau port militaire de Cherbourg en présence de l'Impératrice Marie-Louise, reine et régente, en 1813.

J'ai des raisons de croire que l'empereur, dégoûté des pertes qu'avaient coûté sur mer les tentatives partielles, éclairé par une funeste expérience, avait adopté un nouveau système de guerre maritime.

Insensiblement la querelle entre l'Angleterre et la France avait pris la tournure d'une véritable lutte à mort. L'irritation de tous les Anglais contre Napoléon était au dernier degré ; ses décrets de Berlin et de Milan, son système continental, des expressions offensantes, avaient soulevé tous les esprits au-delà de la Manche ; tandis que les ministres, par leurs libelles, leurs impostures et tous les moyens imaginables, avaient achevé d'y mettre en jeu toutes les passions, pour nationaliser tout à fait la querelle ; aussi, en plein parlement, avait-on proclamé la guerre *perpétuelle*, ou du moins *viagère*. L'Empereur crut devoir façonner ses plans sur cet état de choses, et renonça des cet instant, autant par calcul que par nécessité, à toutes croisières, toutes opérations lointaines, toutes tentatives chanceuses ; il se détermina pour la stricte défensive, jusqu'à ce que les affaires du continent fussent terminées, et que ses forces maritimes accumulées lui permissent de frapper plus tard à coup sûr. Il retint donc tous ses bâtiments dans ses ports, ne songea plus qu'à multiplier graduellement nos ressources navales, sans les compromettre davantage : tout ne fut plus calculé que pour un résultat éloigné.

Notre marine avait fait de grandes pertes en vaisseaux, la plupart de nos bons matelots étaient prisonniers en Angleterre, et tous nos ports se trouvaient bloqués par les forces anglaises qui en gênaient les communications. L'Empereur ordonna des canaux en Bretagne, à l'aide desquels, en dépit de l'ennemi, on devait communiquer désormais de Bordeaux, Rochefort, Nantes, de la Hollande, Anvers, Cherbourg avec Brest, et lui procurer les approvisionnements en tous genres dont il pouvait manquer. Il voulut avoir à Flessingue ou dans

le voisinage, des bassins propres à recevoir, durant l'hiver, la flotte d'Anvers toute armée, et pouvoir la mettre en mer dans les vingt-quatre heures : car dans l'état présent elle était retenue prisonnière par les glaces dans l'Escaut quatre ou cinq mois de l'année. Enfin, il projetait, du côté de Boulogne ou quelque endroit de cette côte, une digue pareille à celle de Cherbourg, et entre Cherbourg et Brest un mouillage convenable à l'Île-à-Bois, le tout pour assurer, en tout temps et sans péril, la libre et pleine communication de nos vaisseaux de haut bord depuis Anvers jusqu'à Brest. Quant au manque de matelots et aux grandes difficultés d'en former, il fut ordonné d'y pourvoir en exerçant chaque jour de jeunes conscrits dans toutes nos rades. Ils seraient placés d'abord sur des petits bâtiments légers : une flottille de ce genre devait même naviguer dans le Zuiderzee ; de là ils seraient versés sur les gros vaisseaux, et remplacés aussitôt par d'autres qui devaient suivre. Les vaisseaux, de leur côté, avaient ordre d'appareiller chaque jour, de multiplier leurs exercices, d'évoluer autant que l'espace le permettrait, d'aller même échanger des coups de canon avec l'ennemi, pourvu qu'on fût certain de ne pas se trouver engagé, etc., etc.

Restait la quantité de nos vaisseaux : elle était grande encore malgré toutes nos pertes ; et l'Empereur calculait pouvoir en construire vingt ou vingt-cinq par an ; les équipages s'en trouveraient formés au fur et à mesure ; si bien qu'au bout de quatre ou six ans, il eût pu compter sur deux cents vaisseaux de ligne, et peut-être sur trois cents au bout de dix ans s'il s'y fût trouvé forcé. Et qu'était ce temps, en regard avec la guerre perpétuelle ou viagère qui nous était vouée ? Cependant les affaires sur terre se seraient terminées, et tout le continent fût entré dans notre système ; l'Empereur eût pu ramener le plus grand nombre de ses troupes sur nos côtes ; et c'est dans cet état qu'il comptait enfin rendre la lutte décisive. Toutes les ressources respectives des

deux nations eussent été mises en jeu, et nous devions alors, pensait-il, soumettre nos ennemis par la force morale, ou les étouffer par notre force matérielle.

L'Empereur projetait pour la marine plusieurs idées, et comptait employer une partie de sa tactique de terre. Il établissait sa ligne offensive et défensive du cap Finistère, aux bouches de l'Elbe. Il eût eu trois corps d'escadre avec des amiraux en chef, comme il avait des corps d'armée avec leurs généraux en chef : celui du centre aurait eu son quartier général à Cherbourg ; celui de gauche à Brest ; et celui de droite, à Anvers. De moindres divisions aux extrémités, à Rochefort et au Ferrol, au Texel et aux bouches de l'Elbe, pour tourner et déborder l'ennemi par ses flancs. De nombreuses stations intermédiaires unissaient tous ces points, et leurs amiraux en chefs respectifs leur étaient sans cesse comme présents, à l'aide des télégraphes qui, bordant la côte, tenaient ce grand ensemble en constante communication.

Cependant quel parti eussent pris les Anglais durant nos préparatifs et notre accroissement progressif ? Eussent-ils continué de bloquer nos ports ? Nous aurions eu la satisfaction de les voir forcés d'augmenter leurs croisières ; nous les aurions amenés à avoir cent et cent cinquante vaisseaux constamment exposés chaque jour, sur nos côtes, aux hasards de la tempête, aux dangers des écueils, à toutes les chances de désastres ; ayant pour nous, au contraire, toutes celles du succès, si jamais les accidents de la nature ou les fautes de leurs amiraux amenaient quelque catastrophe imprévue, laquelle, par la suite du temps, ne pouvait manquer d'arriver. Quel avantage n'en aurions-nous pas tiré ; nous, frais et en bon état, qui guettiez ce moment, toujours prêts à mettre sous voiles et à combattre ! Les Anglais se seraient-ils lassés ? Nos vaisseaux sortaient aussitôt pour exercer, former leurs équipages.



Représentation de la bataille d'Actium, par Castro.

Nos armements complétés et le moment décisif approchant, les Anglais, effrayés pour leur île, se seraient-ils groupés en tête de leurs principaux arsenaux, Plymouth, Portsmouth et la Tamise ? Nos trois corps, de Brest, Cherbourg et Anvers, allaient à eux, et nos ailes les tournaient sur l'Irlande et sur l'Écosse. Se déterminaient-ils, fiers de leur adresse et de leur courage, à se présenter en masse ? Alors le tout se trouvait réduit à une affaire décisive, dont nous aurions choisi nous-mêmes le *temps*, le *lieu*, la *saison* ; et c'est ce que l'Empereur appelait sa bataille d'Actium<sup>3</sup>, dans laquelle, si nous étions battus, nous n'éprouvions que de simples pertes, tandis que si nous triomphions, l'ennemi cessait d'exister. Or, nous ne pouvions que

---

3. La bataille d'Actium (31 avant J.-C.) est un combat naval qui mit aux prises les flottes d'Octave et celles de Marc-Antoine et Cléopâtre. (JMS)


trionpher, disait-il ; car les deux nations se trouvaient alors corps à corps, et nous étions quarante et quelques millions contre quinze ; il en revenait toujours là. Telle avait été une de ses hautes idées, une de ses gigantesques conceptions.

Napoléon a si prodigieusement fait, que ses œuvres, ses monuments semblent se nuire les uns les autres par leur nombre, leur variété, leur importance ; aussi aurais-je bien voulu consigner ici l'ensemble de ses travaux exécutés à Cherbourg, et ceux qu'il y avait projetés. Un des hommes précisément du métier même, et l'un de ses premiers ornements, m'en a promis le tableau. S'il me tient parole, on le rencontrera dans les volumes suivants<sup>4</sup>.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## Mardi 16 juillet 1816.

Longue audience donnée au gouverneur. – Conversation remarquable.

 { Sur les neuf heures, l'Empereur a fait un tour en voiture ; il y avait un vaisseau en vue qu'il a lorgné<sup>5</sup>. Il a fait monter dans sa calèche le docteur, qu'il a trouvé considérant ce bâtiment. Au retour, il a déjeuné en plein air ; nous y étions tous. Il a beaucoup entretenu le docteur sur la conduite du gouverneur à notre égard, sur ses perpétuelles vexations, etc., etc.

Sur les deux heures, on est venu demander à l'Empereur s'il voulait recevoir le gouverneur. Il lui a donné une audience de près de deux heures, a parcouru, sans se fâcher, disait-il ; tous les objets en

---

4. Voyez tome 13, samedi 2 novembre 1816. (*JMS*)

5. Observé avec sa lorgnette. (*JMS*)

discussion. Il lui a récapitulé tous nos griefs, énuméré tous ses torts ; a parlé tour à tour à sa raison, à son esprit, à ses sentiments, à son cœur. « Je l'ai mis à même de tout réparer, de retravailler à neuf », disait-il ; mais vainement, car cet homme est sans fibres : il n'en faut rien attendre. »

{ Ce gouverneur l'avait assuré, disait l'Empereur, qu'en arrêtant le domestique de M. de Montholon, il avait ignoré qu'il fût à notre service ; il a ajouté qu'il n'avait point lu la lettre cachetée de Mme Bertrand. L'Empereur lui a fait observer que sa lettre au comte Bertrand était tout à fait en dehors de nos mœurs, et tout à fait en opposition avec nos préjugés ; que si lui, Napoléon, étant simple général et confondu dans la vie privée, avait reçu de lui, gouverneur, une telle lettre, il se serait coupé la gorge avec lui ; qu'on n'insultait pas, sous peine de réprobation sociale, un homme aussi connu, et aussi vénéré sans doute en Europe, que devait l'être le Grand-Maréchal ; qu'il ne jugeait pas bien sa situation avec nous ; que tout ce qu'il faisait ici était déjà l'histoire, que même la conversation de cet instant était l'histoire. Qu'il blessait chaque jour par sa conduite, son propre gouvernement, sa propre nation, et qu'il pourrait lui en coûter avec le temps. Que son gouvernement le désavouerait à la fin, et qu'il resterait sur son nom une tache qui rejaillirait sur ses enfants. « Voulez-vous, lui disait l'Empereur, que je vous dise ce que nous pensons de vous ? Nous vous croyons capable de tout, *mais de tout* ; et tant que vous demeurerez avec votre haine, nous demeurerons, avec notre pensée. J'attends encore quelque temps, parce que j'aime à être sûr ; et je me plaindrai alors de ce que le plus mauvais procédé des ministres n'a point été de m'envoyer à Sainte-Hélène ; mais bien de vous en avoir donné le commandement. Vous êtes pour nous un plus grand fléau que toutes les misères de cet affreux rocher. » }



Le gouverneur répondait à tout cela qu'il allait rendre compte à son gouvernement ; qu'avec l'Empereur il apprenait du moins quelque chose, tandis qu'avec nous, il ne faisait que s'aigrir, et que nous envenimions tout.

¶ Du reste, au sujet des commissaires des puissances, que le gouverneur demandait à présenter à l'Empereur, l'Empereur les a refusés dans leur capacité politique ; mais il a dit au gouverneur qu'il les recevrait volontiers comme hommes privés ; qu'il n'avait d'éloignement pour aucun d'eux, pas même pour celui de France, *M. de Montchenu*, qui pouvait être un fort brave homme, qui avait été son sujet dix ans, et qui, ayant été émigré, lui devait probablement à lui, Napoléon, le bienfait de sa rentrée en France ; et puis, après tout, c'était un Français ; que ce titre était ineffaçable pour lui, qu'il n'était point d'opinion qui pût le détruire à ses yeux, etc.

Enfin, au sujet des bâtisses nouvelles à Longwood, dont la proposition avait été le grand objet de la visite du gouverneur, l'Empereur avait répondu qu'il n'en voulait point, qu'il préférait demeurer mal comme il était, que d'acheter un mieux très éloigné au prix de beaucoup de bruit et de remue-ménage ; que les constructions dont il venait de lui parler demandaient des années pour leur accomplissement, et qu'avant ce temps, ou nous ne vaudrions plus ce que nous coûtons, ou la Providence l'aurait délivré de nous, etc., etc.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## Mercredi 17 juillet 1816.

Sur les belles Italiennes. – Madame G.... – *Madame\*\*\* et Berthier.*

L'Empereur m'a fait appeler sur les deux heures ; il a fait sa toilette et est sorti en calèche. Mme de Montholon était de la partie : c'était sa première sortie depuis ses couches. La conversation a roulé particulièrement sur les Italiennes, leur caractère, leur beauté.

Le jeune général qui fit la conquête de l'Italie, y excita, dès le premier instant, tous les enthousiasmes et toutes les ambitions ; l'Empereur se complaisait à l'entendre et à le redire. Il n'y avait pas de beauté surtout qui n'aspirât à lui plaire et à le toucher ; mais ce fut en vain.

« Mon âme était trop forte, disait-il, pour donner dans le piège : sous les fleurs je jugeais du précipice. Ma position était des plus délicates, je commandais de vieux généraux ; ma tâche était immense ; des regards jaloux s'attachaient à tous mes mouvements ; ma circonspection fut extrême. Ma fortune était dans ma sagesse ; j'eus pu m'oublier une heure, et combien de mes victoires n'ont pas tenu à plus de temps ! »



Giuseppina Grassini  
en costume de scène.

6. Giuseppina Grassini (1773-1850), cantatrice italienne, qui fut la maîtresse de Napoléon, et qui sera aussi celle de Wellington. (JMS)

son attention ; les circonstances étaient moins austères : il la fit demander, et après le premier moment d'une prompte connaissance, elle se mit à lui rappeler qu'elle avait débuté précisément lors des premiers exploits du général de l'armée d'Italie. « J'étais alors, disait-elle, dans tout l'éclat de ma beauté et de mon talent. Il n'était question que de moi dans les *Vierges du Soleil*. Je séduisais tous les yeux, j'enflammais tous les cœurs. Le jeune général seul était demeuré froid, et pourtant lui seul m'occupait ! Quelle bizarrerie, quelle singularité ! Quand je pouvais valoir quelque chose, que toute l'Italie était à mes pieds, que je la dédaignais héroïquement pour un seul de vos regards, je n'ai pu l'obtenir ; et voilà que vous les laissez tomber sur moi, aujourd'hui que je n'en vaud plus la peine, que je ne suis plus digne de vous !

La fameuse Mme \*\*\*<sup>7</sup> était aussi dans la foule des Armides. Lasse de



Giuseppa Carcano,  
marquise de Visconti.

perdre son temps, elle se rabattit sur Berthier, qui, dès ce premier instant, ne vécut plus que pour elle. Le général en chef lui donna un jour (à Berthier) un diamant magnifique de plus de cent mille francs. « Tenez, lui dit-il, gardez cela ; nous jouons souvent gros jeu ; que cela vous soit, au besoin, une poire pour la soif. » Vingt-quatre heures étaient à peine écoulées que Mme Bonaparte vint entretenir son mari d'un diamant qui faisait le sujet de son admiration. C'était la poire pour

7. Giuseppa Carcano (1760-1840), femme du marquis Visconti di Borogato, dite Madame Visconti. (JMS)

la soif qui avait déjà passé de la main de Berthier sur la tête de Mme<sup>\*\*\*</sup>. Celle-ci depuis, ajoutait Napoléon, n'a cessé de gouverner Berthier dans toutes les circonstances de sa vie.

L'Empereur, avec le temps, ayant comblé Berthier de richesses et d'honneurs, le pressait souvent de se marier. Berthier résistait toujours ; Mme<sup>\*\*\*</sup> pouvait seule, disait-il, faire son bonheur. Mais cependant une duchesse de Bavière étant venue à Paris, dans l'espoir de se faire marier par l'Empereur, le fils de Mme<sup>\*\*\*</sup> fit connaissance avec elle. Mme<sup>\*\*\*</sup> crut faire merveille et travailler à la fortune de son fils tout en mariant son amant ; elle décide donc Berthier à épouser cette princesse de Bavière.

Mais il n'est point de sage projet dont ne se rie la fortune ! disait l'Empereur ; à peine le mariage était-il consommé que le mari de Mme<sup>\*\*\*</sup> vint à mourir, et laissa sa femme libre. Ce fut alors pour elle et pour Berthier un vrai désespoir ; ils étaient inconsolables. Berthier vint pleurer auprès de l'Empereur, qui l'envoya promener. Quel malheur était le sien, disait-il ; avec un peu plus de constance, Mme<sup>\*\*\*</sup> aurait pu être sa femme ! etc., etc.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Jeudi 18 juillet 1816.**

Faubourg Saint-Germain. – Aristocratie ; démocratie. – L'Empereur eût voulu épouser une Française.

Sur les quatre heures, l'Empereur m'a fait demander ; il se trouvait très faible ; il s'était oublié trois heures dans un bain fort chaud, et s'était

fait une brûlure à la cuisse droite avec le robinet d'eau bouillante ; il y avait lu deux volumes. Il s'est rasé, et n'a pas voulu s'habiller.

À sept heures et demie, l'Empereur a commandé deux couverts dans son cabinet. Il s'est trouvé fort contrarié qu'on eût dérangé ses papiers pour faire usage de la table, les a fait remettre, et a ordonné qu'on se servit d'une autre petite table.

Nous avons causé longtemps ; il m'a remis sur des sujets qui lui reviennent souvent avec moi, et dans lesquels je dois tâcher de ne pas me répéter, d'autant plus qu'ils ont aussi bien des charmes pour moi. Nous avons beaucoup parlé de nos jeunes années, de notre temps de l'École militaire. De là, il est passé de nouveau aux écoles qu'il avait établies à Saint-Cyr et à Saint-Germain. } Enfin, il est revenu sur l'émigration et sur ce qu'il appelle *nos encroûtés*. Il s'était animé, avait pris de la gaîté, à la suite de certaines anecdotes que je lui citais du faubourg Saint-Germain, relatives à sa personne ; et comme les plus petits objets s'agrandissent aussitôt qu'il les touche, il a dit : « Je vois bien que j'ai mal fait mes arrangements avec votre faubourg Saint-Germain : j'ai fait trop ou trop peu. J'ai fait assez pour mécontenter le parti opposé, et pas assez pour m'attacher tout à fait celui-là. Pour quelques-uns d'entre eux qui sont avides d'argent, la foule se fût contentée de hochets et de vent, dont j'eusse pu la gorger sans blesser au fond nos nouveaux principes. Mon cher, j'ai fait trop et pas assez, et cependant cela m'a fort occupé. Malheureusement j'étais le seul dans mes intentions ; tout ce qui m'entourait les contrariait au lieu de les servir, et pourtant il ne pouvait y avoir que deux grands partis à votre égard : celui d'*extirper* ou celui de *fusionner*. Le premier ne pouvait entrer dans ma pensée ; le second n'était pas facile, mais je ne le croyais pas au-dessus de mes forces. Et en effet, bien que nullement secondé, contrarié même, j'en étais venu à bout. Si

je fusse demeuré, la chose se trouvait accomplie. Cela semblera prodigieux à celui qui sait juger du cœur des hommes et de l'état de la société. Je ne pense pas qu'on ait rien à citer de pareil dans l'histoire ; qu'on puisse montrer un aussi grand résultat obtenu en aussi peu de temps. J'en avais mesuré toute l'importance. Je devais compléter cette fusion, cimenter cette union à tout prix ; avec elle nous eussions été invincibles. Le contraire nous a perdus, et peut prolonger longtemps encore les malheurs, l'agonie, peut-être, de cette pauvre France. { Je le répète de nouveau, j'ai fait trop ou trop peu : j'aurais dû m'attacher l'émigration à sa rentrée, l'aristocratie m'eût facilement adoré ; aussi bien il m'en fallait une ; c'est le vrai, le seul soutien d'une monarchie, son modérateur, son levier, son point résistant : l'État sans elle, est un vaisseau sans gouvernail, un vrai ballon dans les airs. Or, le bon de l'aristocratie, sa magie, est dans son ancienneté, dans le temps ; et c'étaient les seules choses que je ne pusse pas créer ; mais je manquai d'intermédiaires. M. de Breteuil s'était insinué auprès de moi, et m'y portait. *M. de T.....*<sup>8</sup>, au contraire, qui n'en était pas aimé sans doute, m'en éloignait de tous ses moyens. La démocratie raisonnable se borne à ménager à tous l'égalité pour prétendre et obtenir. La vraie marche eût été d'employer les débris de l'aristocratie avec les formes et l'intention de la démocratie. Il fallait surtout recueillir les noms anciens, ceux de notre histoire ; c'est le seul moyen de vieillir tout aussitôt les institutions les plus modernes.

J'avais là-dessus des idées tout à moi. Si l'Autriche et la Russie eussent fait des difficultés, j'allais épouser une Française ; j'aurais choisi un des premiers noms de la monarchie, c'était même là ma première pensée, ma véritable inclination ; mes ministres ne purent m'en empêcher qu'en implorant la politique.

---

8. Talleyrand. (*JMS*)

Si j'eusse eu autour de moi des Montmorency, des Nesle, des Clisson, j'eusse fait épouser leurs filles aux souverains étrangers en les adoptant. Mon orgueil et mon plaisir eussent été d'étendre ces belles tiges françaises, ¶ si elles eussent été ou si elles se fussent données tout à fait à nous. Ils n'ont pas su me deviner ! Eux et les miens n'ont vu en moi que des préjugés, lorsque j'agissais par les plus profondes combinaisons. Quoi qu'il en soit, les vôtres ont plus perdu en moi qu'ils ne pensent !... Ils sont sans esprit, sans connaissance de la véritable gloire. Par quel malheureux penchant ont-ils préféré d'aller se vautrer dans la fange des alliés, au lieu de me suivre sur la cime du Simplon pour y commander le respect et l'admiration du reste de l'Europe. Les insensés !... ¶ Au surplus, a-t-il continué, j'avais dans mon portefeuille, le temps seul m'a manqué, un projet qui m'eût rallié beaucoup de tout ce monde-là, et qui, après tout, n'eût été que juste. C'est que tout descendant d'ancien maréchal ou ministre, etc., etc., eût été apte, dans tous les temps, à se faire déclarer duc, en présentant la dotation requise. Tout fils de général, de gouverneur de province, etc., etc., eût pu en tout temps se faire reconnaître comte, et ainsi de suite. Ce qui eût avancé les uns, maintenu les espérances des autres, excité l'émulation de tous, et n'eût blessé l'orgueil de personne ¶ ; grands hochets, tout à fait innocents, du reste, dans ma marche et mes combinaisons.

« Les nations vieilles et corrompues ne se gouvernent pas comme les peuples antiques et vertueux : pour un aujourd'hui qui sacrifierait tout au bien public, il en est des milliers et des millions qui ne connaissent que leurs intérêts, leurs jouissances, leur vanité : or, prétendre régénérer un peuple en un instant et en poste, serait un acte de démence. Le génie de l'ouvrier doit être de savoir employer les matériaux qu'il a sous la main ; et voilà, mon cher, un des secrets de la reprise de toutes les formes monarchiques, du retour des titres, des

croix, des cordons. Le secret du législateur doit être de savoir tirer parti même des travers de ceux qu'il prétend régir. Et après tout ici, tous ces colifichets présentaient peu d'inconvénients, et n'étaient pas sans quelques avantages. Au point de civilisation où nous demeurons aujourd'hui, ils sont propres à appeler les respects de la multitude, tout en commandant aussi le respect de soi-même ; ils peuvent satisfaire la vanité du faible, sans effaroucher nullement les têtes fortes, etc., etc. » Il était fort tard, et l'Empereur en me congédiant, a dit : « Allons, mon cher, voilà encore une bonne soirée. »

*N. B. Que de conversations de la sorte j'ai perdues par le manque de développements lors de la première rédaction ! car il n'en était aucune, sur quelque sujet que ce fût, qui n'étincelât çà et là d'expressions et de traits fort remarquables. En me lisant on jouira peut-être de ce que l'on rencontrera ; moi, je ne sens, je ne songe qu'à ce que j'ai perdu ! Quand je consignais négligemment quelques lignes dans mon journal, j'avais l'esprit tout plein de l'ensemble qui devait être, selon mon intention, développé à peu de temps de là, et puis j'étais près de la source qui devait couler encore pour moi le lendemain. Aujourd'hui, le temps, les tourments, la douleur, ont tout effacé ; cependant il ne se passe pas de jour qu'il ne revienne à ma mémoire quelques fragments épars, quelques idées, quelques phrases, quelques mots isolés ; mais où est leur place ? quel sera leur à propos ? Voilà l'objet d'un travail ; et quelque léger, quelque satisfaisant qu'il paraisse, il se trouve encore au-dessus de mes forces : mon état ne l'admet point.*

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑



## Vendredi 19 juillet 1816.

Le feu prend à notre établissement. – Étiquette de Longwood.

⌈ Le feu a pris, dans la nuit, à la cheminée du salon ; il n'a éclaté qu'au jour. Deux heures plus tôt, l'établissement était consumé.

L'Empereur s'est promené ; nous étions plusieurs autour de lui ; nous avons fait à pied le tour du parc. ⌋

Dans la route, la boucle de son soulier est venue à s'échapper, nous nous sommes précipités pour la remettre ; le plus prompt a été le plus heureux. L'Empereur, qui ne l'eût pas permis aux Tuileries, s'y est prêté ici avec une espèce de satisfaction ; il laissait faire, et nous lui savions gré de ne pas nous priver d'un acte qui nous honorait à nos propres yeux.

Ceci me conduit à observer que je n'ai point encore parlé de nos manières habituelles auprès de sa personne, et je dois le faire d'autant plus, que plusieurs journaux de Londres nous sont arrivés pleins de contes absurdes à ce sujet, qu'ils répandent en Europe, en affirmant que l'étiquette impériale était aussi rigoureusement observée à Longwood qu'aux Tuileries.

L'Empereur était constamment pour nous le meilleur et le plus paternellement familier des hommes. Pour nous, nous demeurions, vis-à-vis de lui, les plus attentifs, les plus respectueux des courtisans ; nous cherchions en tout temps à deviner ses désirs ; nous épiions tous ses besoins ; à peine avait-il commencé un geste que nous étions déjà en mouvement.

— { Aucun de nous n'arrivait dans sa chambre sans avoir été appelé, et si l'on avait quelque chose d'important à lui communiquer, on faisait demander à être reçu. S'il se promenait avec un de nous tête à tête, nul autre ne venait le joindre sans être appelé. Dans le principe, nous demeurions constamment chapeau bas auprès de sa personne, ce qui semblait étrange aux Anglais, qui avait reçu l'ordre supérieur de se couvrir après l'avoir abordé. Ce contraste parut si ridicule à l'Empereur, qu'il nous commanda, une fois pour toutes, de ne pas faire autrement qu'eux. Nul, excepté les deux dames, ne s'asseyait devant lui qu'il ne l'eût ordonné. Jamais la parole ne lui était adressée sans son interpellation, à moins que la discussion ne fût engagée ; et toujours, et dans tous les cas, il gouvernait la conversation. Telle était l'étiquette de Longwood, purement, comme on voit, celle de nos souvenirs et de nos sentiments. }

Au retour, l'Empereur a reçu et a questionné longtemps le *master* (maître d'équipage) du *Newcastle*.

— { L'incendie du salon et un billard qu'on établit dans la salle à manger, nous a fait dîner dans le cabinet topographique. Le dîner fini, nous avons été obligés de demeurer longtemps à table, faute d'autre pièce où nous puissions nous rendre. La conversation, du reste, a semblé y gagner ; on s'est trouvé plus rapproché, mieux établi ; on a causé davantage, plus facilement ; la soirée a passé plus vite. }

## Samedi 20 juillet 1816.

Dépôts de mendicité en France. – Projets de Napoléon sur l'Illyrie. – Hôpitaux. – Enfants trouvés. – Prisonniers d'État. – Idées de l'Empereur.

L'Empereur m'a fait appeler dans la matinée ; je l'ai trouvé lisant un ouvrage anglais qui traitait de la taxe des pauvres<sup>9</sup>, de son immensité, de l'innombrable quantité d'individus à la charge de leurs paroisses ; on n'y comptait que par millions d'hommes et centaines de millions d'argent.



*A Select Vestry* (Conseil paroissial), caricature de Rowlandson, 1806.

9. Les *English Poors Laws* (Lois sur les pauvres, ou Lois sur les indigents) sont un système de lois britanniques successives, ayant pour but de soulager les indigents, les vagabonds et les mendiants, pour éviter leur révolte, du 16<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle (de 1601 à 1834). La gestion de ces aides était assurée par les paroisses civiles, les juges de paix et les conseils paroissiaux (*select vestries*). (JMS)

L'Empereur craignait d'avoir mal lu, d'avoir fait un contre-sens ; cela ne lui semblait pas possible, disait-il. Il ne comprenait pas par quels vices il pouvait se trouver autant de pauvres dans un pays aussi riche, aussi industriel, aussi plein de ressources pour le travail, que l'Angleterre. Il comprenait encore moins par quelle merveille les propriétaires, surchargés de leurs effroyables taxes ordinaires et extraordinaires, pouvaient subvenir en outre aux besoins de cette multitude. « Mais nous n'avons rien de comparable chez nous, au centième, au millième, observait-il ? Ne m'avez-vous pas dit que je vous avais envoyé en mission particulière dans les départements, au sujet de la mendicité ? Voyons, combien avons-nous de mendiants ? Que coûtaient-ils ? Combien avais-je créé de maisons de mendicité ? Que renfermaient-elles de reclus ? Où en était l'extirpation ? »

À cette foule de questions, je me suis vu forcé de répondre qu'il s'était écoulé déjà bien du temps, que beaucoup d'autres objets avaient frappé depuis mon esprit, qu'il me serait impossible de répondre de mémoire ; mais que j'avais précisément ce rapport dans mon peu de papiers, et qu'à la première fois qu'il daignerait m'appeler, je serais en état de le satisfaire. Mais allez me le chercher tout de suite, a-t-il dit, les choses ne fructifient que quand elles sont appliquées à propos, et puis je l'aurai bientôt parcouru, *avec le pouce*, comme dit ingénieusement l'abbé de Pradt, bien qu'à dire vrai, je n'aime pas trop aujourd'hui à m'occuper de pareils objets : ils me rappellent la moutarde après dîner. »

En deux minutes ce rapport fut sous ses yeux. « Eh ! bien, me dit l'Empereur, en fort peu de minutes aussi, car on eût dit réellement qu'il avait à peine feuilleté, eh ! bien, cela ne ressemble en effet en rien à l'Angleterre. Toutefois, notre organisation avait été manquée ; je l'avais bien soupçonné, et c'est pour cela que je vous avais envoyé

en mission. Votre rapport eût parfaitement répondu à mes vues. Vous abordez franchement la chose, en honnête homme, sans craindre de déplaire au ministre en lui enlevant une foule de nominations.

« Il y a grand nombre de vos détails qui me plaisent. Pourquoi n'êtes-vous pas venu m'en parler vous-même ? vous m'auriez satisfait, j'eusse appris à vous juger. — Sire, pour cette fois cela m'eût été impossible ; nous étions déjà dans la confusion et l'encombrement causés par nos malheurs. — Vous y faites une observation très juste, vous posez une base incontestable ; c'est que, dans l'état florissant où j'avais placé l'Empire, il n'y avait nulle part de bras qui pussent manquer de travail. La paresse, les vices seuls, pouvaient enfanter les mendiants.

« Vous pensez que leur extirpation totale était possible ; moi aussi, et j'en étais convaincu. Votre levée en masse pour construire une vaste et unique prison par département, tout à la fois appropriée au repos de la société et au bien-être des reclus ; votre idée d'en faire des monuments pour des siècles, eussent attiré mon attention. Cette gigantesque entreprise, son utilité, son importance, la durée de ses résultats, tout cela était dans mon genre.

« Quant à votre université du peuple, je crains bien que ce ne fût une belle chimère de philanthropie du pur abbé de Saint-Pierre, mon cher ; toutefois, il y a du bon dans la masse de ces idées ; mais il faudrait une autre force de caractère, une autre roideur de persévérance que nous n'en avons généralement pour en faire arriver quelque chose à bien.

« Du reste, je vois ici et j'entends de vous journallement des idées que je ne vous soupçonnais pas, et ce n'est pas du tout ma faute ; vous étiez près de moi, que ne vous communiquiez-vous ? il ne m'était pas

donné de deviner. Ces idées, eussiez-vous été ministre, et quelques chimériques qu'elles m'eussent paru tout d'abord, n'en eussent pas moins été accueillies, parce qu'il n'est pas, à mon avis, d'idéalités qui n'aient un résidu positif ; et que souvent un germe faux, à l'aide de régularisation, conduit à un résultat vrai. J'eusse mis à vos troupes des commissions qui auraient dépecé vos projets ; vous les auriez défendus par votre autorité, et moi, en connaissance de cause, j'eusse prononcé par mon propre jugement et ma seule décision. Tels étaient mon faire et mes intentions. J'ai donné l'élan à l'industrie, je l'ai mise en pleine marche par toute l'Europe ; j'eusse voulu en faire autant de toutes les facultés intellectuelles ; mais on ne m'a pas laissé de loisir ; il me fallait féconder au galop, et malheureusement trop souvent je ne jetais que sur du sable et dans des mains stériles.

« Quelles sont les autres missions que je vous ai données ? – Une en Hollande, une autre en Illyrie. – En avez-vous les rapports ? Oui, Sire. – Allez me les chercher. » Mais je n'étais pas encore à la porte, qu'il me dit : « Non, revenez, épargnez-moi plutôt de telles lectures ! Au fait elles sont désormais sans objet. » Tout ce que me découvraient là de telles paroles<sup>10</sup> !!...

Au sujet de l'Illyrie<sup>11</sup>, l'Empereur a repris : « Jamais, en acquérant l'Illyrie, mon intention n'avait été de la garder ; jamais il n'entra dans mes idées de détruire l'Autriche : elle était au contraire indispensable à mes plans. Mais l'Illyrie dans nos mains était une avant-garde au cœur de l'Autriche, propre à la contenir ; une sentinelle aux portes

---

10. Quelque court que soit ce rapport sur la mendicité, quelque nécessaire qu'il semblât pour l'intelligence des observations de l'Empereur, et bien qu'il ne soit pas sans intérêt pour ceux qui s'occupent d'économie philanthropique, je me suis refusé à l'insérer ici par égard pour le plus grand nombre de ceux qui viendraient à me lire. (LC)

11. Région géographique sur l'Adriatique, royaume dans l'Antiquité, qui se situe au nord de l'Albanie et recouvre en partie la Croatie et le Monténégro actuels. (JMS)

de Vienne pour forcer de marcher droit ; et puis je voulais y introduire, y enraciner nos doctrines, notre administration, nos codes : c'était un pas de plus vers la régénération européenne. Je ne l'avais prise qu'en gage ; je comptais la rendre plus tard contre la Galicie<sup>12</sup>, lors du relèvement de la Pologne, que j'ai précipitée malgré moi. Au demeurant, j'ai eu plus d'un projet sur cette Illyrie ; car j'en changeais souvent : j'avais peu d'idées véritablement arrêtées, et cela parce que je ne m'obstinais pas à maîtriser les circonstances ; mais que je leur obéissais bien plutôt, et qu'elles me forçaient de changer à chaque instant ; aussi la plupart du temps n'avais-je, à bien dire, pas de décisions ; mais seulement des projets. Toutefois, après mon mariage surtout, l'idée dominante avait été d'en faire pour l'Autriche le gage et l'indemnité de la Galicie, lors du rétablissement, à tout prix, de la Pologne en couronne séparée, indépendante ; et il m'importait peu sur quelle tête, amie, ennemie, alliée, pourvu que cela fût ; le reste m'était égal. Mon cher, j'ai eu de vastes projets et en grand nombre, tous assurément bien dans l'intérêt de la raison et du bien-être de l'espèce humaine. On me redoutait à l'égal de la foudre ; on m'accusait d'avoir une main de fer ; mais dès quelle eût frappé le but, tout se serait radouci et pour tous. Que de millions d'êtres m'eussent béni alors et dans la postérité ! Mais, il faut en convenir, que de fatalités se sont accumulées contre moi sur la fin de ma carrière ! Mon malheureux mariage, les perfidies qui en ont été la suite ; ce chancre de l'Espagne, sur lequel il n'y avait pas à revenir ; cette funeste guerre de Russie, qui m'est arrivée par malentendu ; cette effroyable rigueur des éléments, qui a dévoré toute une armée..., et puis l'univers entier contre moi !... N'est-ce pas encore une merveille que j'aie pu y résister aussi longtemps, et que j'aie été plus d'une fois à l'instant de tout surmonter et de sortir de ce chaos plus puissant que jamais...

---

12. Province qui fit longtemps partie de l'empire autrichien, aujourd'hui à cheval sur la frontière entre la Pologne et l'Ukraine. (JMS)

Ô destinée des hommes !... ô sagesse ! ô prévoyance humaine !... » Et puis revenant brusquement à mon rapport, il m'a dit : « J'ai vu que vous aviez parcouru un grand nombre de départements ; votre mission a-t-elle été longue ? La course a-t-elle été agréable ? Y avez-vous bien profité ? Avez-vous beaucoup recueilli ? Jugeâtes-vous bien de l'état du pays, de celui de l'opinion, etc., etc.

Je me rappelle à présent que je vous choisis précisément parce que vous reveniez de votre mission d'Illyrie, et que j'avais trouvé dans vos rapports des choses qui m'avaient frappé ; car c'est étonnant comme il me revient chaque jour à présent des choses qui, dans le temps, m'ont frappé en vous, et qui, par une fatalité singulière, se sont entièrement effacées dès le lendemain. Pour ces missions spéciales et de confiance, je me faisais présenter le décret avec les noms en blanc, que je remplissais de mon choix privé ; c'est moi qui vous aurai inscrit de ma main. »

« Sire, ai-je répondu, il n'exista peut-être jamais mission plus agréable et plus satisfaisante sous tous les rapports. Je la commençai avec les premiers jours du printemps ; j'allai de Paris à Toulon, et de Toulon à Anvers en longeant les côtes et serpentant dans l'intérieur. Je fis près de treize cents lieues. Malheureusement le temps fut bien court ; le ministre, dans ses instructions, avait rigoureusement prescrit le terme de trois mois, de quatre au plus. Il me serait difficile de rendre dignement tout le charme, les jouissances, les avantages, que me présenta un tel voyage. J'étais membre de votre conseil, officier de votre maison ; je portais vos couleurs ; partout on ne vit en moi qu'un de vos *missi dominici* ; partout je fus reçu, traité à l'avenant. Plus j'employai de circonspection, plus j'usai de modestie et de simplicité, me rendant moi-même auprès des hauts fonctionnaires, qu'on m'avait donné le droit de mander près de moi, et plus je trouvai de déférence



et d'obséquiosité. Pour un qui montrait de la défiance ou laissait percer quelque dépit ou jalousie, car j'ai appris depuis, et d'eux-mêmes, que mes titres de noble, d'émigré et de chambellan étaient trois réprobations pour certains ; pour un, dis-je, qui me regardait de travers, il en était beaucoup d'autres qui n'hésitaient pas à courir au-devant d'objets sur lesquels j'eusse été loin de me permettre de les interroger. Ils aimaient à s'ouvrir à moi sans réserve, assuraient-ils, disant que le poste que j'occupais auprès du souverain leur offrait un intermédiaire favorable ; que j'étais pour eux le confesseur auquel ils se fiaient pour transmettre leurs pensées les plus secrètes au *Très-Haut*, etc., etc. Plus je les assurai qu'ils se méprenaient beaucoup sur ma situation et la nature de ma mission, plus ils se confirmaient dans la pensée contraire. En si peu de temps quelle leçon pour moi sur les hommes ! Il n'était pas de ces hauts fonctionnaires qui ne diffélassent, sur presque tous les objets, de vues, de moyens, d'intention ; et ils étaient tous pourtant des hommes d'élite, éprouvés, et généralement de beaucoup de mérite. Les particuliers aussi, me prenant pour un rayon de la Providence, s'adressaient à moi publiquement ou avec mystère. Que de choses j'appris ! Que de dénonciations ou de délations me furent faites ! Que d'abus locaux, que d'intrigues subalternes me parvinrent !

« Tout à fait neuf aux affaires, et jusque-là absolument étranger à l'administration, je mis à profit cette occasion unique de m'instruire. Je ne manquai pas de m'informer, avec chacun, de tous les objets et de tous les détails de sa partie. Je ne craignis pas de me montrer novice aux premiers, afin de pouvoir discuter avec les derniers en connaissance de cause.

« Ma mission spéciale, Sire, n'avait eu, il est vrai, d'autre objet que les dépôts de mendicité et les maisons de correction ; mais sentant tout

le besoin de données propres à me rendre utile au Conseil d'État, et profitant des avantages de ma situation, j'y adjoignis, de mon chef, d'inspecter minutieusement les prisons, les hôpitaux, les bureaux et établissements de bienfaisance, etc., comme aussi de parcourir tous nos ports et de visiter toutes nos escadres.



Le pont de pierre de Bordeaux.

Quel magnifique ensemble me présenta le tableau que cette heureuse circonstance déroulait à mes yeux ! Partout la tranquillité la plus parfaite et une confiance entière dans le gouvernement ; tous les bras, toutes les facultés, toutes les industries en mouvement ; le sol resplendissant d'agriculture, c'était le plus beau moment de l'année ; les routes admirables ; des travaux publics presque partout ; le canal d'Arles, le beau pont de Bordeaux, les travaux de Rochefort, les canaux de Nantes à Brest, à Rennes, à Saint-Malo ; la fondation

de Napoléon-Ville<sup>13</sup>, calculée pour être la clef de toute la péninsule bretonne ; les magnifiques travaux de Cherbourg, ceux d'Anvers ; des écluses, des jetées ou autres améliorations dans la plupart des villes de la Manche : voilà l'esquisse de ce que je rencontrais.

D'un autre côté, les ports de Toulon, Rochefort, Lorient, Brest, Saint-Malo, Le Havre, Anvers, présentaient une activité extraordinaire ; nos rades se couvraient de vaisseaux dont le nombre s'accroissait chaque jour ; nos équipages se formaient en dépit de tout obstacle ; de nos jeunes conscrits on obtenait désormais de bons matelots. J'étais émerveillé, moi, de l'ancienne marine, de tout ce que je voyais à bord de chaque vaisseaux, tant étaient grands les progrès que l'art avait faits, et tant ils laissaient en arrière, sous tous les rapports et en toutes choses, ce que j'avais connu.

Dans chaque rade, chaque escadre avait journellement son appareillage et ses exercices réguliers, comme les garnisons ont leur parade ; et le tout se passait à la vue et sous le canon des Anglais, qui s'en moquaient sans prévoir le péril qui les menaçait ; car jamais, à aucune époque, notre marine n'avait été plus formidable, ni nos vaisseaux plus nombreux ; nous en comptions déjà à flot ou en construction au-delà de cent, et nous les augmentions journellement. Les officiers étaient pleins d'instruction, de zèle, d'ardeur et d'impatience. Avant d'avoir vu tout cela, je ne m'en doutais assurément pas ; je ne l'eusse même pas cru, si l'on me l'eût raconté.

Quant aux dépôts de mendicité, l'objet spécial de ma mission, vos intentions, Sire, avaient été mal comprises, le but tout à fait manqué. Non seulement la mendicité, dans la plupart des départements,

---

13. Pontivy, dans le Morbihan. (JMS)

n'avait point été détruite, elle n'avait pas même été entamée : c'est que plusieurs préfets, loin de faire des dépôts un épouvantail pour *les mendiants*, n'y avaient vu qu'un refuge pour *les pauvres* ; au lieu de présenter la réclusion comme un châtiment, ils la faisaient solliciter comme un asile : aussi le sort des reclus pouvait-il être envié par les paysans laborieux du voisinage. On eût de la sorte couvert la France de pareils établissements, qu'on eût trouvé à les remplir, et qu'on n'en eût pas eu moins de mendiants, qui d'ordinaire s'en font une profession, et l'exercent par goût. Toutefois, je pus voir que l'extirpation de cette lèpre était très possible, et il suffisait de quelques départements, où les préfets avaient mieux vu la chose, pour s'en convaincre. Il en était où elle avait presque entièrement disparu.

Une observation qui frappe tout d'abord ; c'est que, toutes choses d'ailleurs égales, la mendicité est beaucoup plus rare dans les parties pauvres et stériles, beaucoup plus commune dans les provinces fertiles et abondantes ; comme aussi elle est infiniment plus difficile à extirper dans les endroits où le clergé a été plus riche et plus puissant. Dans la Belgique, par exemple on voyait des mendiants se faire honneur de leur profession, se vanter de l'exercer depuis plusieurs générations ; c'étaient là leurs titres à eux ; là aussi la mendicité avait ses quartiers. — Mais je n'en suis pas étonné, a repris l'Empereur ; le nœud de cette grande affaire est tout entier dans la stricte séparation du *pauvre* qui commande le respect, d'avec le *médiant* qui doit exciter la colère ; or nos travers religieux mêlent si bien ces deux classes, qu'ils semblent faire de la mendicité un mérite, une espèce de vertu ; qu'ils la provoquent en lui présentant des récompenses célestes : au fait, les mendiants ne sont ni plus ni moins que des *moines au petit pied* ; tellement que dans leur nomenclature se trouvent les moines mendiants. Comment de telles idées ne porteraient-elles pas la confusion dans l'esprit, et le désordre dans la société ? On a canonisé grand

nombre de saints dont le grand mérite apparent était la mendicité. On semble les avoir placés dans le Ciel pour ce qui, en bonne police, n'eût dû leur valoir sur la terre que le châtement et la réclusion ; ce qui n'eût pas empêché, du reste, qu'ils ne méritassent le Ciel. Mais continuez.

« – Sire, ce ne fut pas sans émotion que je suivis les détails des établissements de bienfaisance. En contemplant toute la sollicitude, les soins, l'ardente charité de tant de belles âmes, je pus voir que nous étions loin de le céder en quoi que ce fût à aucun peuple ; que seulement nous y mettions moins d'ostentation, moins d'art peut-être à nous faire valoir ; le Midi surtout, le Languedoc particulièrement, faisait remarquer un surcroît de zèle et de ferveur dont on aurait peine à se faire une juste idée : partout, les hôpitaux, les hospices, étaient nombreux et généralement bien tenus. Les enfants trouvés avaient décuplé depuis la révolution ; je ne manquai pas de prononcer aussitôt que c'était l'effet de la démoralisation du temps ; mais on me fit observer, et une attention soutenue me convainquit, qu'on devait ce résultat, au contraire, à des causes très consolantes. Jadis, me dit-on, les enfants trouvés étaient si mal soignés, si mal nourris, si mal tenus, que toute leur population était chétive, malingre, expirante ; sur dix, il en périssait toujours sept à neuf ; tandis qu'aujourd'hui la nourriture, la propreté, les soins de toute espèce, sont tels qu'on les sauve presque tous, et qu'ils montrent une enfance magnifique : ainsi ils ne se sont multipliés que de leur propre conservation. La vaccine<sup>14</sup> aussi y a contribué dans un rapport immense.

---

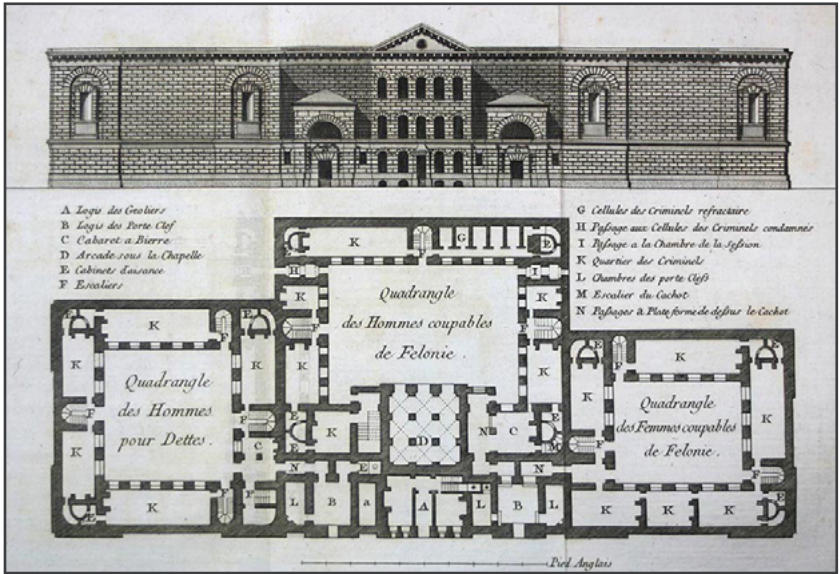
14. Vaccine, maladie infectieuse des bovins, apparentée à la variole, et dont l'inoculation à l'homme confère l'immunité à cette dernière maladie (vaccination). (*JMS*)



La vaccine aux prises avec la Faculté.

On prend aujourd'hui un tel soin de ces enfants, qu'il en est provenu un abus singulier ; il arrive à des mères, même aisées, d'exposer leurs enfants ; puis elles se présentent à l'hospice, s'offrant charitablement de prendre un nourrisson chez elles : c'est le leur qu'elles reprennent, mais avec un petit salaire. Le tout se fait par compéragé des agents mêmes, et souvent pour procurer une légère pension à l'un des siens. Un autre abus de ce genre, non moins singulier encore, que je rencontraï en Belgique, était des inscriptions prises longtemps à l'avance pour être reçu à l'hôpital. Un jeune couple, tout en se mariant, obtenait de se faire inscrire pour des places qui lui écherraient de droit à quelques années de là ; c'était une portion de la dot. — Jésus ! Jésus ! s'est écrié ici l'Empereur, levant les épaules et riant, et puis faites des règlements et des lois !... Mais quant aux prisons, Sire, c'était presque universellement un tableau d'horreur et de véritable misère, la partie honteuse de nos départements ; de vrais cloaques infects, des réduits

abominables, qu'il m'a fallu parfois traverser en courant, ou dont j'étais repoussé en dépit de tous mes efforts. Autrefois en Angleterre j'avais visité certaines prisons, et je m'étais permis de rire de l'espèce de luxe qu'elles présentaient ; mais ici c'était bien autre chose, et je me sentais indigné de l'excès contraire. Il n'est pas de fautes, on pour-



Les prisons en Angleterre : plan de la prison de Newgate, à Londres (1800).

rait même dire de crimes, qui ne se trouvent déjà assez punis par un tel séjour ; en en sortant, il ne doit certainement plus demeurer, en toute justice, que peu ou point à expier, et pourtant, ce n'est là encore que la demeure de simples prévenus ; car pour les condamnés, les vrais coupables, les grands scélérats, ils avaient leurs prisons spéciales, les maisons de correction, où ils étaient peut-être trop bien ; car là encore, le journalier vertueux pouvait trouver à envier, et faire une comparaison injurieuse à la Providence et à la société. Toutefois, un inconvénient frappant se faisait remarquer encore dans ces maisons



de correction ; c'étaient l'amalgame, la fréquentation habituelle de toutes les classes de condamnés, dont les uns n'y devant rester qu'une année, pour des fautes moins graves, tandis que d'autres y étant pour quinze, vingt ans, pour toute leur vie, à cause d'horribles forfaits, il devait nécessairement en résulter bientôt une espèce de niveau moral, non par l'amélioration des scélérats, mais bien plutôt par l'aggravation des moins coupables.

« Ce qui encore me frappa fort dans la Vendée et ses alentours, fut que les fous y étaient en nombre décuple peut-être, que dans les autres parties de l'Empire ; comme aussi les dépôts de mendicité et autres lieux de réclusion y présentaient des individus retenus comme vagabonds, ou qui pouvaient le devenir, n'ayant point de parents, ignorant leur origine, ayant été recueillis dès leur enfance, sans qu'on sût d'où ils venaient. Quelques-uns avaient sur leurs personnes des blessures dont ils ignoraient le principe, les ayant reçues sans doute au berceau. On a laissé passer le temps de tirer partie de ces individus, qui n'ont jamais reçu aucune idée sociale. On ne sait plus aujourd'hui qu'en faire. – Ah ! s'est écrié l'Empereur, voilà bien la guerre civile, et son effroyable cortège ; voilà ses inévitables résultats, ses fruits assurés ! Si quelques chefs y font fortune et se tirent d'affaire, la poussière de la population est toujours foulée aux pieds ; aucun des maux ne lui échappe !

« – Au demeurant je trouvai dans l'ensemble de ces établissements, un bon nombre d'individus qu'on me dit, à tort ou à raison, être des prisonniers d'État, des détenus de la haute, moyenne et basse police.

« J'écoutai tous ces prisonniers, je reçus leurs plaintes, j'acceptai toutes leurs pétitions, sans néanmoins rien promettre ; je n'en avais pas le droit ; et puis je sentais fort bien que n'entendant que leur



propre témoignage, je ne devais trouver aucun coupable. Toutefois, à l'exception de quelques scélérats reconnus, la masse véritablement ne méritait au plus que les jugements de police correctionnelle. »

« Dans les prisons de Rennes, je trouvai parmi eux un enfant de douze à quatorze ans, qui y avait été amené à l'âge de quelques mois seulement, avec une compagnie de *chauffeurs* ; ceux-ci furent tous exécutés dans le temps, et l'enfant y était toujours demeuré depuis, faute de décision à son égard. Qu'on juge de son moral ! il n'a jamais vu, connu, entendu que des scélérats ! c'était la seule race dont il eut le droit de soupçonner l'existence.

Au Mont-Saint-Michel, une femme, dont j'ai oublié le nom, attira particulièrement mon attention. D'assez bonne mine, d'un extérieur doux, d'un maintien modeste, elle se trouvait détenue depuis quatorze ans, ayant pris dans le temps une part très active aux troubles de la Vendée, y ayant constamment accompagné son mari, chef d'un bataillon d'insurgés, en ayant même pris le commandement après sa mort. La misère et les pleurs l'avaient flétrie. Elle dut me trouver un air bien sévère durant son récit : je l'affectais pour cacher l'émotion qu'elle me causait. Ses mœurs douces et ses autres mérites lui avaient créé une espèce d'empire sur les femmes grossières et dépravées dont elle se trouvait entourée. Elle s'était vouée au soin des malades de la prison : on lui avait confié l'infirmerie, et tous la chérissaient.

« À cette femme près, à quelques prêtres et à deux ou trois anciens espions chouans, le reste n'était plus que de la turpitude, et ne montrait que des saletés dégoûtantes ou grotesques.

« C'était un mari jouissant de quinze mille livres de rente, enfermé évidemment par les seules intrigues de sa femme, à la façon des

anciennes lettres de cachet ; c'étaient des filles publiques, me disant être renfermées, non en punition de leur facilité pour tous, mais bien par le dépit de leur manque de complaisance pour un seul. Elles me mentaient ou non ; mais devaient-elles être honorées pourtant du titre de prisonnières d'État, coûter deux francs par jour, et concourir à rendre le gouvernement odieux et ridicule. Enfin, dans une ville de la Belgique, c'était un malheureux qui avait épousé une de ces rosières que les municipalités dotaient dans les grandes occasions : il était enfermé pour avoir volé, disait-on, la dot, parce qu'il avait négligé de la gagner : on s'obstinait à exiger qu'il acquittât cette dette importante ; lui s'obstinait à s'y refuser. Peut-être lui demandait-on l'impossible, etc., etc.

« Aussitôt de retour à Paris, je fus trouver M. Réal, Préfet de Police de l'arrondissement que je venais de parcourir. Je me faisais un devoir, lui disais-je, de venir lui communiquer *officieusement* ce que j'avais recueilli. Je dois lui rendre justice, soit qu'il ne demandait qu'à savoir, soit que ma bonne foi le touchât, soit peut-être encore, Sire, la magie toujours influente de vos couleurs, il me remercia, assurant que je lui rendais un vrai service, et me promettait qu'il allait immédiatement *adoucir et redresser* ; ce furent ses expressions. Mais à quelques jours de là, me rencontrant dans une assemblée, il me dit avec une peine apparente : – Eh bien ! voilà une malheureuse affaire bien défavorable à votre amazone (c'était l'événement et l'échauffourée du général Mallet). Ce que j'aurais cru pouvoir faire de mon chef il y a quelques jours, je ne puis désormais me le permettre sans une décision supérieure. – Et je ne sais pas ce qui en arriva. »

L'Empereur s'est arrêté quelque temps sur les abus que je venais d'exprimer, puis il a conclu : « D'abord, mon cher, pour procéder régulièrement, il faudrait savoir si l'on vous a dit vrai ; il faudrait entendre

contradictoirement ceux qui sont accusés ; ensuite, il est vrai de confesser tout bonnement que les abus sont inhérents à toute société humaine. Voyez que presque tout ce dont vous vous plaignez se trouve commis précisément par ceux-là même qui avaient charge expresse de l'empêcher. Le moyen de remédier à cela, quand on ne peut pas voir partout ? car il existe comme une espèce de réseau étendu sur les lieux abaissés, qui enveloppe la petite multitude. Il faut qu'une maille se rompe, qu'un hasard tel que celui qui y a conduit quelqu'un comme vous, pour qu'il en remonte quelque chose à la haute région. Aussi un de mes rêves, nos grands événements de guerre accomplis et soldés, de retour à l'intérieur, en repos et respirant, eût été de chercher une demi-douzaine ou une douzaine de vrais bons philanthropes, de ces braves gens ne vivant que pour le bien, n'existant que pour le pratiquer ; je les eusse disséminés dans l'empire, qu'ils eussent parcouru en secret pour me rendre compte à moi-même : ils eussent été les *espions de la vertu* ! Ils seraient venus me trouver directement ; ils eussent été mes confesseurs, mes directeurs spirituels ; et mes décisions avec eux eussent été mes bonnes œuvres secrètes. Ma grande occupation, lors de mon entier repos, eût été, du sommet de ma puissance, de m'occuper à fond d'améliorer la condition de toute la société ; j'eusse prétendu descendre jusqu'aux jouissances individuelles ; et s'il n'eût pas suffi de mon naturel pour m'y porter, le calcul encore serait venu m'y décider ; car après tant de gloire acquise, quel autre moyen me restait d'en acquérir encore ? et c'est parce que je savais très bien que toute cette fourmilière d'abus devait exister, parce que je voulais sauver ou rendre plus difficiles les tyrannies subalternes et intermédiaires, que j'avais imaginé, pour notre temps de crise, mon organisation des prisons d'État. – Oui, Sire, mais elle fut loin de faire fortune dans nos salons, et ne contribua pas peu à vous rendre impopulaire. Nous criâmes de tous côtés aux *nouvelles Bastilles*, au renouvellement des *lettres de cachet*. – Je le sais bien, a dit l'Empereur, cela fut répété par

toute l'Europe, et me rendit odieux. Et pourtant, voyez quel peut être l'empire des mots, envenimés encore par la mauvaise foi ! Le tout vint principalement de la gaucherie du titre de mon décret, qui me passa par distraction ou autrement ; car au fond je maintiens que cette loi était un grand bienfait, et rendait en France la liberté individuelle plus complète, plus assurée qu'en aucun autre pays de l'Europe.

« Après les crises dont nous sortons, a-t-il dit, avec les factions qui nous avaient divisés, les complots qui avaient été tramés, ceux qu'on tramait encore, des emprisonnements étaient indispensables, et ils n'étaient qu'un bienfait ; car ils remplaçaient l'échafaud. Or, je voulus rendre ces emprisonnements légaux ; je voulus les enlever au caprice, à l'arbitraire, à la haine, aux vengeances. Nul, par ma loi, ne pouvait plus être emprisonné, détenu comme prisonnier d'État, sans la décision de mon conseil privé. Seize personnes le composaient, les premières, les plus indépendantes, les plus distinguées de l'État. Quelle petite passion eût osé se compromettre avec un tel tribunal ? Moi-même ne m'étais-je pas là interdit de la sorte la faculté d'une arrestation capricieuse ? Nul ne pouvait être détenu que pour une année, sans une nouvelle décision du conseil privé ; il suffisait de quatre voix sur seize pour amener sa libération. Deux conseillers d'État allaient entendre ces prisonniers, et se trouvaient dès lors leurs avocats zélés au conseil privé. Ces prisonniers, avaient de plus pour eux la commission de la liberté individuelle du Sénat, dont on n'a ri dans le public que parce quelle ne faisait point d'étalage de ses efforts ni de ses résultats ; mais elle a rendu de grands services ; car ce serait bien peu connaître les hommes que d'imaginer que les sénateurs, qui n'avaient rien à attendre des ministres, et qui rivalisaient d'importance avec eux, n'eussent pas fait usage de leurs prérogatives pour les importuner ou leur rompre en visière vis-à-vis de moi, s'ils en eussent trouvé une occasion flagrante. De plus, j'avais donné la surveillance

des prisonniers et la police des prisons aux tribunaux, ce qui paralysait dès l'instant tout l'arbitraire des autres branches de l'administration et de ses nombreux agents subalternes<sup>15</sup>.

« Après de telles précautions, je n'hésite pas à prononcer que, par la signature de ce décret, la liberté civile se trouvait assurée en France autant que possible. On méconnut ou l'on feignit de méconnaître cette vérité ; car nous autres Français il faut que nous murmurions de tout et toujours.

Le vrai est que, lors de ma chute, les prisons d'État ne renfermaient guère que deux cent cinquante individus, et que j'en avais trouvé neuf mille en arrivant au Consulat. Qu'on parcoure la liste de ce qu'on a dû y trouver, que l'on cherche les causes et le motif de leur détention, on verra qu'il n'en est presque aucun qui n'eût mérité la mort, qui ne l'eût trouvée par un jugement, pour qui conséquemment la détention ne fût de ma part qu'un bienfait. Pourquoi ne publie-t-on rien contre moi aujourd'hui à ce sujet ? Où sont donc les grands griefs qu'on me reproche ? C'est qu'en effet il ne se trouve rien. Si quelques-uns des prisonniers sont venus depuis se vanter auprès du roi, des souffrances qu'ils avaient éprouvées à cause de leurs efforts en sa faveur, ne prononcent-ils pas là eux-mêmes leur arrêt et ma justification ? car ce qui peut être une vertu aujourd'hui aux yeux du roi, était alors incontestablement un crime sous moi, et ce n'est que parce que je répugnais à du sang, pour des crimes politiques, et que de tels

---

15. On trouve, sur les Prisons d'État, un article spécial et développé, au tome I<sup>er</sup>, page 165 des *Mémoires de Napoléon*, publiés par les généraux Monthonlon et Gourgaud, Paris, Bossange frères, 1823. Je pourrais m'autoriser souvent aujourd'hui du témoignage de ce précieux recueil ; et ce n'est pas une petite satisfaction pour moi, à mesure que les volumes paraissent, que de retrouver dans les propres dictées de Napoléon, qui, n'ayant eu lieu qu'après mon départ de Sainte-Hélène, m'étaient conséquemment inconnues, une foule d'objets que je me trouve avoir saisis au vol dans ses conversations, et avoir reproduits fidèlement avec une concordance parfaite. (LC)

procès n'eussent fait que maintenir l'agitation, l'incertitude au sein de la patrie, que je commuai la peine en simple détention.

« Je le répète, les Français, à mon époque, ont été les plus libres de toute l'Europe, sans en excepter même les Anglais ; car en Angleterre, si une crise vient à faire suspendre *l'habeas corpus*, tout individu est passible de la prison par la seule volonté des ministres, sans qu'ils aient à en justifier les motifs ou à en donner la raison. Ma loi était bien autrement limitée. Et puis enfin, a-t-il terminé, si en dépit de mes bonnes intentions, si, malgré tous mes soins, il existait encore tout ce que vous venez de dire, et beaucoup d'autres choses sans doute, c'est qu'il n'est pas si aisé que l'on pense d'établir le bien. Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que tous les pays qu'on a séparés de nous, ont regretté les lois avec lesquelles je les ai gouvernés : c'est là un hommage rendu à leur supériorité. Le vrai, le seul moyen de me condamner victorieusement sur le mal qu'elles ont présenté, serait de pouvoir montrer autre part quelque chose de meilleur ! De nouveaux temps succèdent, on verra, etc., etc.

⎓ { Sur les cinq heures, le Grand-Maréchal, qui sortait de chez l'Empereur, m'a dit qu'il me demandait. L'Empereur n'était pas sorti de la journée. Je l'ai trouvé considérant le nouveau billard. Il a craint qu'il ne fit trop humide pour sortir ; il s'est mis à faire quelques parties d'échecs en attendant le dîner. Dans la soirée, il nous a lu *Atrée et Thyeste*, de Crébillon<sup>16</sup>. Cette pièce nous a paru horrible ; nous l'avons trouvée dégoûtante et nullement tragique. L'Empereur n'a pu l'achever. }

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑


16. Cette tragédie de Crébillon père a été donnée à la comédie française en 1707. (JMS)

## Dimanche 21 juillet 1816.

Sur l'Égypte. – Saint-Jean-d'Acre. – Le désert. – Anecdotes, etc.

Vers les trois heures, l'Empereur a demandé sa calèche, m'a fait appeler, et nous avons marché ensemble jusqu'au fond du bois, où il avait ordonné à la calèche de venir le joindre. J'avais à lui communiquer de petits détails qui lui étaient personnels...

Dans le cours de la promenade, nous avons aperçu deux bâtiments qui arrivaient.

 ¶ Au dîner, l'Empereur s'est trouvé fort causant. Il venait de travailler à sa Campagne d'Égypte, qu'il avait laissée quelque temps, et qu'il nous a dit devoir être aussi intéressante qu'un épisode de roman. Au sujet de sa pointe sur Saint-Jean-d'Acre, il disait : « C'était pourtant bien audacieux que d'avoir osé se placer ainsi au milieu de la Syrie avec seulement douze mille hommes. J'étais, continuait-il à cinq cents lieues de Desaix, qui formait l'autre extrémité de mon armée. Sidney Smith a raconté que j'avais perdu dix-huit mille hommes devant Saint-Jean-d'Acre ; or, mon armée n'était que de douze mille hommes. Un petit échappé du collège, à ce qu'il paraît, n'entendant rien à ce qu'il décrit, ne sachant que faire quelques phrases, et voulant sans doute gagner quelque argent ; frère pourtant de quelqu'un que j'ai comblé, qui faisait partie de mon Conseil d'État, vient de publier sur cet événement quelque chose qui m'a passé aujourd'hui sous les yeux, et qui m'irrite par sa niaiserie et la mauvaise teinte qu'il essaye de répandre sur la gloire et les travaux de cette armée, etc.

« Si j'avais été maître de la mer, j'eusse été maître de l'Orient ; et la chose était si possible, que cela n'a tenu qu'à la stupidité ou à la mauvaise conduite de quelques marins.



Sidney Smith au siège de Saint-Jean-d'Acre.

« Volney<sup>17</sup>, voyageant en Égypte avant la révolution, avait écrit qu'on ne pourrait occuper ce pays sans trois grandes guerres : contre l'Angleterre, le Grand-Seigneur<sup>18</sup> et les habitants. La dernière surtout lui paraissait difficile et terrible. Il s'est trompé tout à fait à l'égard de celle-ci, car elle n'a été rien pour nous.

17. Constantin-François Chassebœuf de La Giraudais, dit Volney (1757-1820), voyageur, député, philosophe, orientaliste, fit paraître un *Voyage en Égypte et en Syrie* (1783). Il sera fait comte de l'Empire. (JMS)

18. Titre sous lequel les Européens désignaient le sultan de Constantinople, maître de l'Empire turc. (JMS)



Nous étions même venus à bout d'avoir, en peu de temps, les habitants pour amis, et d'avoir mêlé leur cause à la nôtre.

Une poignée de Français avait donc suffi pour conquérir ce beau pays, qu'ils n'eussent jamais dû perdre ! Nous avons vraiment accompli des prodiges de guerre et de politique ! Notre affaire n'avait rien de commun avec les anciennes croisades : les croisés étaient innombrables et mus par le fanatisme ; mon armée, au contraire, était fort petite, et les soldats si peu passionnés pour leur entreprise, qu'ils furent tentés souvent, dans le principe, d'enlever leurs drapeaux et de revenir. Toutefois, j'étais venu à bout de les réconcilier avec le pays, où il y avait abondance de toutes choses, et à si bon marché, que je fus un moment tenté de les mettre à la demi-solde, pour leur conserver l'autre moitié en réserve. Je m'étais acquis un tel empire sur eux, qu'il m'eût suffi d'un simple ordre du jour pour les rendre mahométans. Ils n'eussent fait qu'en rire ; la population eût été satisfaite, et les chrétiens de l'Orient eux-mêmes eussent cru leur cause gagnée ; ils nous eussent approuvés, pensant que nous ne pouvions pas faire mieux pour eux et pour nous.

« Les Anglais ont frémi de nous voir occuper l'Égypte. Nous montrions à l'Europe le vrai moyen de les priver de l'Inde. Ils ne sont pas encore bien rassurés ; et ils ont raison. Si quarante ou cinquante mille familles européennes fixent jamais leur industrie, leurs lois et leur administration en Égypte, l'Inde sera aussitôt perdue pour les Anglais, bien plus encore par la force des choses que par celle des armes. »

Dans le cours de la soirée, le Grand-Maréchal a rappelé à l'Empereur une de ses conversations avec le mathématicien *Monge*, à Cutakié, au milieu du désert. « Que vous semble de tout ceci, citoyen Monge,

disait Napoléon ? – Mais, citoyen Général, répondait Monge, je pense que si jamais on voit ici autant de voitures qu'à l'opéra, il faudra qu'il se soit passé de fameuses révolutions sur le globe. » L'Empereur riait beaucoup à ce ressouvenir. Il avait pourtant alors sur les lieux, disait-il, une voiture à six chevaux. C'était assurément la première qui eût traversé le désert de la sorte ; aussi elle étonnait fort les Arabes.



Bonaparte en Égypte, par Detaille.

L'Empereur disait que le désert avait toujours eu pour lui un attrait particulier. Il ne l'avait jamais traversé sans une certaine émotion. C'était pour lui l'image de l'immensité, disait-il ; il ne montrait point de bornes, n'avait ni commencement ni fin ; c'était un océan de pied

ferme. Ce spectacle plaisait à sort imagination. } Et il se complaisait à faire observer que Napoléon veut dire *lion du désert* !...

{ L'Empereur disait encore que quand on le sut en Syrie, on avait arrangé au Caire qu'on ne le reverrait jamais ; et il racontait alors le vol et l'effronterie d'un petit Chinois qu'il avait à son service. « C'était un petit nain, difforme, dont Joséphine, disait-il, s'était engouée dans le temps à Paris. Il était le seul Chinois en France, et dès lors elle avait dû l'avoir derrière sa voiture. Elle le promena en Italie ; mais comme il la volait, elle ne savait plus qu'en faire. Pour l'en débarrasser, je le pris avec moi dans mon expédition d'Égypte. C'était toujours le reporter à la moitié de son chemin, que de le jeter en Égypte. Toutefois, ce petit monstre avait au Caire l'intendance de ma cave ; je n'eus pas plutôt passé le désert, qu'il vendit, et à vil prix, deux mille bouteilles de vin de Bordeaux délicieux, ne cherchant qu'à faire de l'argent, dans la persuasion que je ne reviendrais jamais. Quand on annonça mon retour, il ne se déconcerta nullement ; il courut au-devant de moi, et me découvrit en serviteur fidèle, disait-il, la dilapidation de mon vin, qu'il attribuait effrontément à tous ceux qu'il lui plut d'accuser. La fourberie était si peu soutenable, qu'il fut en un instant conduit à s'avouer lui-même le coupable. On me pressait fort de le faire pendre ; je ne le fis point, parce qu'en toute justice il eût donc fallu en faire autant de tous les habits brodés qui avaient sciemment acheté et bu le vin. Je me contentai de le chasser et de l'expédier pour Suez, où il devint ce qu'il voulut. »

Je dois observer à ce sujet qu'ici nous avons pu croire un moment à un rapprochement bien singulier. Il y a quelques mois qu'il nous fut dit que, dans l'un des bâtiments de la Chine qui passaient alors, retournant en Europe, se trouvait un Chinois disant avoir servi l'Empereur en Égypte. L'Empereur alors s'était écrié que c'était son petit

voleur, celui dont je viens de raconter l'histoire ; mais ce n'était au vrai qu'un cuisinier de Kléber.

L'Empereur, plus gai que de coutume, a terminé brusquement la conversation en se tournant vers Mme Bertrand : « Hé bien ! Madame, quand serez-vous à votre logement des Tuileries, lui a-t-il demandé en riant ? Quand donnerez-vous vos beaux dîners d'ambassadeurs ? Mais vous serez obligée, du moins assure-t-on, de changer vos ameublements, vous les trouverez passés. » Alors on en est venu tout naturellement au grand luxe dont nous avons été témoins sous l'Empereur.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Lundi 22 juillet 1816.**

Avis paternels, etc. – Conversation remarquable. – Cagliostro ; Mesmer ; Gall ; Lavater, etc.

L'Empereur est entré dans ma chambre sur les dix heures, et m'a pris pour marcher avec lui. Au retour nous avons tous déjeuné dehors.

Le temps était magnifique, la chaleur forte, mais bienfaisante. L'Empereur a demandé sa calèche ; deux de nous étaient avec lui ; le troisième, à cheval, suivait à côté ; le Grand-Maréchal n'avait pu venir. L'Empereur est revenu sur quelques bouderies qui avaient eu lieu il y avait quelques jours. Il a analysé notre position, nos besoins : « Vous êtes destinés, nous disait-il, en rentrant dans le grand monde un jour, à vous y trouver *frères* à cause de moi. Ma mémoire vous le commandera. Soyez-le donc dès aujourd'hui ! » Il peignait alors le bien que nous pourrions nous créer, les peines que nous pourrions tromper,

etc., etc. C'était tout à la fois une leçon de famille, de morale, de sentiment et de conduite. Elle eût du être écrite en lettres d'or. Il a parlé près de cinq quarts d'heure : je ne pense pas que cette leçon soit jamais oubliée par aucun de nous. Pour moi, j'aurai toujours présent, non seulement les principes et les paroles, mais encore le son de voix, l'expression, le geste, et, par-dessus tout, le cœur qui les exprimait.

Vers les cinq heures, l'Empereur est entré dans ma chambre, où je travaillais avec mon fils le chapitre d'Arcole. Il avait quelque chose à me dire. Je l'ai suivi dans le jardin, où par la suite il est revenu longuement sur sa conversation de la calèche...

Le dîner se passe à présent dans l'ancien cabinet topographique, contigu au cabinet de l'Empereur, et à l'ancien logement du ménage Montholon, dont on a fait une bibliothèque assez propre, à l'aide des livres et de quelques boiseries venues dernièrement d'Angleterre.

Les traces de l'incendie dans le salon se réparant lentement, nous sommes contraints de demeurer à table, dans notre nouvelle salle à manger, jusqu'à ce que l'Empereur se retire. C'est, du reste, au grand profit de la conversation.

L'Empereur aujourd'hui était fort causant. On parlait de rêves, de pressentiments, de prévisions, ce que les Anglais appellent *double sight* (double vue). Nous avons débité tous les lieux communs qu'amènent d'ordinaire ces objets, jusqu'à parler de sorciers et de revenants. L'Empereur a conclu : « Toutes ces charlataneries et tant d'autres, telles que celles de Cagliostro, Mesmer, Gall, Lavater, etc., se détruisent par ce seul raisonnement, bien simple pourtant : *Tout cela peut être, mais cela n'est pas.*

« L'homme aime le merveilleux, disait-il ; il a pour lui un charme irrésistible ; il est toujours prêt à quitter celui dont il est entouré pour courir après celui qu'on lui forge. Il se prête lui-même à ce qu'on le trompe. Le vrai c'est que tout est merveille autour de nous. Il n'est point de phénomène proprement dit ; tout est phénomène dans la nature : mon existence est un phénomène ; le bois qu'on met dans la cheminée et qui me chauffe, est un phénomène ; la lumière que voilà, et qui m'éclaire, est un phénomène ; toutes les causes premières, mon intelligence, mes facultés, sont des phénomènes ; car tout cela est, et nous ne savons le définir. Je vous quitte ici, continuait-il, me voilà à Paris, entrant à l'Opéra ; je salue les spectateurs, j'entends les acclamations, je vois les acteurs, j'entends la musique. Or, si je puis franchir la distance de Sainte-Hélène, pourquoi ne franchirais-je pas la distance des siècles ? Pourquoi ne verrais-je pas l'avenir comme le passé ? L'un serait-il plus extraordinaire, plus merveilleux que l'autre ? Non ; mais seulement, cela n'est pas. Voilà le raisonnement qui détruira toujours, sans réplique, toutes les merveilles imaginaires. Tous ces charlatans disent des choses fort spirituelles ; leurs raisonnements peuvent être justes, ils séduisent ; seulement la conclusion est fautive, parce que les faits manquent.

« *Mesmer*<sup>19</sup> et le mesmérisme ne se sont jamais relevés du rapport de Bailly, au nom de l'Académie des Sciences. Mesmer produisait des effets sur une personne, en la magnétisant en face. Cette même personne, magnétisée par-derrière, à son insu, n'éprouvait plus rien. C'était donc de sa part une erreur de son imagination, une faiblesse des sens : c'était le somnambule qui, la nuit, court sur les toits sans danger, parce qu'il ne craint pas ; le jour il se casserait le cou, parce que ses sens le troubleraient.

---

19. Franz Anton Mesmer (1734-1815), médecin allemand, auteur de la théorie du magnétisme animal, ou mesmérisme. (*JMS*)



*Le Bacquet de Mr Mesmer ou Représentation fidelle des Opérations du Magnétisme Animal. Gravure de l'époque.*

« J'entrepris un jour, disait-il, à une de mes audiences publiques, le charlatan *Puysegur*, sur sa somnambule. Il voulut le prendre très haut ; je le terrassai par ces seuls mots : Si elle est si savante, qu'elle nous dise quelque chose de neuf. Dans deux cents ans, les hommes auront fait bien des progrès ; qu'elle en spécifie un seul. Qu'elle dise ce que je ferai dans huit jours. Qu'elle fasse connaître les numéros qui sortiront demain à la loterie, etc.

« J'en fis de même pour *Gall*<sup>20</sup> ; j'ai beaucoup contribué à le perdre. *Corvisart*<sup>21</sup> était son grand sectateur : lui et ses semblables ont un

20. Franz Joseph Gall (1758-1828) neuro-anatomiste allemand, fondateur de la phrénologie, science qui met en relation les facultés humaines et la forme et le relief du crâne. (MS)

21. Jean-Nicolas Corvisart (1755-1821), médecin personnel de Napoléon. (JMS)



grand penchant pour le matérialisme : il accroîtrait leur science et leur domaine. Mais la nature n'est point si pauvre. Si elle était si grossière que de s'énoncer par des formes extérieures, nous irions plus vite en besogne, et nous serions plus savants. Ses secrets sont plus fins et plus délicats, plus fugitifs ; jusqu'ici ils échappent à tout. Un petit bossu se trouve un grand génie ; un grand bel homme n'est qu'un sot. Une large tête à grosse cervelle n'a parfois pas une idée, tandis qu'un petit cerveau se trouvera d'une vaste intelligence. Et voyez l'imbécillité de *Gall* : il attribue à certaines bosses, des penchants et des crimes qui ne sont pas dans la nature, qui ne viennent que de la société et de la convention des hommes : que devient la bosse du vol s'il n'y avait point de propriétés ? la bosse de l'ivrognerie, s'il n'existait point de liqueurs fermentées ? celle de l'ambition, s'il n'existait point de société ?



 Johann Caspar Lavater.

« Il en est de même de cet insigne charlatan *Lavater*<sup>22</sup>, avec ses rapports du physique et du moral. Notre crédulité est dans le vice de notre nature ; il est en nous de vouloir aussitôt nous parer d'idées positives, lorsque nous devrions, au contraire, nous en garantir soigneusement. À peine voyons-nous les traits d'un homme, que nous voulons prétendre connaître son caractère. La sagesse serait d'en repousser l'idée, de neutraliser ces

22. Johann Kaspar Lavater (1741-1801), théologien et écrivain suisse, auteur de *l'Essai sur la physiognomonie, ou l'art de connaître les hommes par la physionomie*. (JMS)



circonstances mensongères. Un tel m'a volé ; il avait les yeux gris ; depuis, je ne verrai plus d'yeux gris, sans l'idée, la crainte du vol ; c'est une arme qui m'a blessé, et que je redoute partout où je la vois ; mais sont-ce bien les yeux gris qui m'ont volé ? La raison, l'expérience, et j'ai été dans le cas d'en faire une grande pratique, montrent que tous ces signes extérieurs sont autant de mensonges ; qu'on ne saurait trop s'en garantir, et qu'il n'est réellement d'autre moyen de juger et de connaître sûrement les hommes, que de les voir, de les essayer, de les pratiquer. Après tout cela, il se rencontre des figures tellement hideuses, il faut l'avouer (et il en a cité une qui nous a tous fait rire, celle du gouverneur), que la raison la plus forte est mise d'abord en fuite, et que la condamnation se prononce en dépit de toute cette raison même.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Mardi 23 juillet 1816.**


Accumulation singulière de contrariétés, etc.

Sur les trois heures, l'Empereur est entré dans ma chambre. Il voulait se promener. Je l'ai suivi ; il avait la figure sombre ; il souffrait depuis la veille. La grande chaleur, durant son tour de calèche, lui avait fait mal. Il a vu de dehors une nouvelle porte que l'on pratiquait ; elle eût changé tout l'intérieur du cabinet topographique et de l'ancien logement de Mme de Montholon. On ne lui en avait pas parlé ; il en a été vivement contrarié, et faisant appeler sur-le-champ celui qui l'avait ordonnée, les mauvaises raisons que celui-ci a données n'ont fait que le contrarier davantage ; il lui a commandé vivement d'aller la faire refermer à l'instant même. Nous avons voulu marcher ; mais il était dit que ce soir il serait poussé à bout, que tout concourrait à

lui donner de l'humeur ; des Anglais se sont trouvés sur son passage ; il les a évités presque avec de la colère, me disant que bientôt il ne lui serait pas possible de mettre le pied dehors. À deux pas de là, le docteur l'a joint pour lui faire part, assez gauchement, de quelques arrangements qu'on projetait pour lui, Napoléon, et il lui demandait son avis. Or, on lui parlait là d'une des choses qui lui répugnaient peut-être davantage. Il a évité de répondre, chose qui lui était ordinaire contre les inconvenances ; mais cette fois c'était avec une humeur marquée ; il a gagné la calèche et y est monté ; mais sur notre route se sont trouvés encore des officiers anglais, et alors il a commandé subitement une autre direction, et au galop.

Cependant la nouvelle ouverture faite à la maison, sans qu'il lui en eût été rien dit, et qu'il trouvait si gauche, lui pesait encore sur le cœur : il allait l'alléger en s'en prenant gaîment à la femme de celui qui l'avait dirigée ; laquelle se trouvait dans la calèche. « Ah ! vous voilà ; a-t-il dit ; vous êtes sous ma main, c'est vous qui porterez la peine : le mari a fait la faute, c'est la femme qui sera bourrée : heureux cette fois l'absent ! » Mais au lieu d'abonder dans ce sens, qui n'avait que de la grâce, sans le moindre inconvénient, et dont le résultat eût été certain, la femme s'en est tenue toujours à vouloir inopportunément excuser son mari, à reproduire des raisons qui ne faisaient que ramener l'humeur. Enfin, pour combler la mesure, l'un de nous, en découvrant les tentes du camp, lui a appris que les évolutions et les manœuvres de la veille étaient en réjouissance d'une des grandes victoires anglaises en Espagne, et que cela allait d'autant moins à ce régiment, qu'il y avait à peu près péri. Il était facile de lire dans les yeux de l'Empereur tout ce qu'il éprouvait d'un tel sujet de conversation. Toutefois « un régiment ne périt jamais devant l'ennemi, Monsieur, il s'immortalise ! » a été toute sa réponse ; il est vrai qu'elle était faite sèchement.

Moi, je méditais en silence sur cette cumulation de contrariétés, frappant ainsi à coups redoublés dans aussi peu de temps. Je trouvais l'instant précieux pour un observateur, j'évaluais le supplice qu'elles devaient créer, et j'admirais le peu que l'Empereur en laissait échapper. Je me disais : Voilà pourtant *l'homme intraitable, le tyran*. L'on eût dit qu'il m'avait deviné ; car en descendant de la calèche, et nous trouvant deux pas en avant, il m'a dit à mi-voix : « Si vous aimez à étudier les hommes, apprenez jusqu'où peut aller la patience, et tout ce qu'on peut dévorer !... »

En arrivant, il a demandé du thé ; je ne lui en avais jamais vu prendre. Mme de Montholon occupait pour la première fois son nouveau salon : il a voulu le voir, a observé qu'elle serait bien mieux que nous tous ; il a fait apporter les échecs, a demandé du feu, et a joué successivement avec plusieurs de nous. Peu à peu il est revenu à sa situation naturelle. Nous avons atteint l'heure du dîner, où il a mangé un peu, ce qui l'a remis tout à fait. Il s'est livré alors à la conversation ; est revenu de nouveau sur ses premières années, qui ont toujours du charme pour lui. Il a beaucoup parlé de ses anciennes connaissances, de la difficulté qu'après son élévation, quelques-unes ont eue à pénétrer jusqu'à lui, et il a observé que si on ne pouvait franchir le seuil de son palais, c'était assurément bien en dépit de lui-même ; et que devait-ce donc être, disait-il, avec les autres souverains ? etc., etc. } 

En causant de la sorte, nous avons atteint onze heures, sans que l'Empereur, ni aucun de nous s'en fût aperçu.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## Mercredi 24 juillet 1816.

Mme de B... – Détails, etc. – Anecdotes de l'émigration.

{ Aujour'd'hui l'Empereur a essayé le billard qui venait d'être placé ; puis il est sorti pendant quelques instants ; le temps était fort humide, il est rentré presque aussitôt. }

Avant dîner, l'Empereur me faisant causer dans sa chambre sur l'émigration, le nom de Mme de B...<sup>23</sup>, laquelle avait été dame d'atours de Madame et fort en évidence au commencement de nos affaires, a été prononcé. Sur quoi l'Empereur a dit : « Mais

cette Mme de B... n'était-elle pas une

très méchante femme ? – Assurément

non, ai-je répondu : bien au

contraire, c'est la meilleure

femme du monde, de beau-

coup d'esprit, et d'un excellent

jugement. – Eh bien ! a dit

l'Empereur, elle doit avoir

beaucoup à se plaindre de moi.

Voilà le malheur des faux rap-

ports : on me l'a fait fort maltra-

iter. – Oui, Sire, vous l'avez rendue

très malheureuse. Mme de B..., n'exis-

tait que pour le charme de la société, et vous

l'avez bannie de Paris, et confinée dans la

province, où je l'ai rencontrée dans une de mes missions, avalant sa

langue d'ennui, et ne maudissant pourtant pas Votre Majesté,

sur laquelle je la trouvais raisonnable. – Eh bien ! pourquoi n'êtes




La comtesse de Balbi  
au piano, par Le François.

23. Anne de Caumont La Force, comtesse de Balbi (1753-1842), a été la favorite du comte de Provence (futur roi Louis XVIII). (JMS)

vous pas venu me tirer d'erreur ? Ah ! oui, Sire, vous nous étiez si peu connu, pour ce que je vous connais à présent, que je ne l'eusse pas osé pour moi-même. Mais voici un mot de Mme de B..., à Londres, au fort de notre émigration, qui vous la fera plus connaître que tout ce que je pourrais dire. Au moment de votre arrivée au consulat, quelqu'un venant de Paris, se trouvait chez elle à une petite réunion ; il devint bientôt accidentellement l'homme de la fête, par tous les détails qu'il était en état de nous donner d'un lieu et de choses qui nous intéressaient si fort. Et comme on le questionnait sur le Consul. — Il ne peut vivre longtemps, répondit-il, *jaune à faire plaisir* : ce fut son mot ; et s'animant par degrés, il porta pour santé : A la mort du premier Consul ! — » Oh ! l'horreur, s'écria aussitôt Mme de B..., à la mort d'un homme ! fi donc ! voici qui vaudra mieux : A la santé du roi !

« — Eh bien ! je répète que je l'ai fort maltraitée, disait l'Empereur, et sur les rapports que l'on m'en faisait. On me l'avait représentée comme intrigante, se mêlant de politique et surtout comme fort adonnée au sarcasme, et cela me rappelle un mot qu'on lui prête peut-être, et qui ne m'a frappé du reste que parce qu'il était très spirituel. Un personnage distingué, qui s'occupait fort d'elle, me disait-on, s'étant avisé de jalousie, ce dont elle se justifiait très bien, et ne se tenant pas pour battu, lui répondit, qu'après tout, elle devait bien savoir que la femme de César ne devait pas même être soupçonnée. À quoi Mme de B... trouva plaisant de riposter aussitôt, que les deux petites lignes reçues renfermaient deux graves erreurs ; car il était notoire à tous qu'elle n'était pas sa femme, et que lui n'était pas César.

—  { Après le dîner l'Empereur nous a lu une partie du *Dissipateur* et du *Glorieux* ; il les a interrompus par dégoût : ils ne lui présentaient pas assez d'intérêt. Il souffrait beaucoup de son côté droit ; c'était le

résultat de l'humidité qui l'avait frappé le matin à sa promenade, et nous n'étions pas sans crainte que ce ne fût un symptôme de la maladie ordinaire dans ces climats brûlants.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé une lettre de Londres, avec un paquet de quelques effets de toilette. Il venait d'arriver un bâtiment de guerre d'Angleterre : c'était le *Griffon*.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Jeudi 25 juillet 1816.**

L'Empereur reçoit des lettres des siens. – Conversation avec l'amiral. –  
Commissaires des Alliés, etc., etc.

Sur les neuf heures, j'ai reçu du Grand-Maréchal, pour remettre à l'Empereur, trois lettres qui étaient pour lui. Elles venaient de Madame Mère, de la princesse Pauline et du prince Lucien. Cette dernière était dans une à moi, que le prince Lucien m'adressait de Rome, le 6 mars. J'en ai reçu aussi deux de mon agent d'affaires de Londres.

L'Empereur a passé toute la matinée à lire les papiers du 25 avril au 13 mai : ils contenaient la mort de l'impératrice d'Autriche, la prorogation des Chambres en France, l'acquittement de Cambrone, la condamnation du général Bertrand, etc., etc. Il a dit beaucoup de choses sur chacun de ces objets.

Sur les trois heures, l'amiral Malcolm a fait demander à être présenté à l'Empereur. Il lui apportait les *journaux des Débats* jusqu'au 13 mai. L'Empereur m'a dit de le lui amener, et a causé avec lui

près de trois heures. Il plaît fort à l'Empereur, qui l'a traité, du premier instant, avec beaucoup d'abandon et de bonhomie, tout à fait comme une ancienne connaissance. L'amiral s'est trouvé entièrement dans son sens sur une foule d'objets : il avouait que l'évasion de Sainte-Hélène était extrêmement difficile, et ne voyait aucun inconvénient à donner l'île entière ; il trouvait absurde qu'on n'eût pas mis l'Empereur à Plantation-House ; il sentait, mais depuis qu'il était ici seulement, avouait-il, que la qualification de général pouvait être injurieuse ; il trouvait que lady Loudon avait été ridicule ici, qu'elle ferait rire d'elle à Londres : il pensait que le gouverneur avait de bonnes intentions sans doute ; mais qu'il ne savait pas faire. Les ministres, disait-il, avaient eu de l'embarras avec l'Empereur, et non de la haine ; ils n'avaient su qu'en faire. En Angleterre, il eût été, et il demeurait encore un épouvantail pour le continent ; il eût été une arme trop dangereuse et trop puissante entre les mains de l'opposition, etc., etc. Du reste, il craignait, disait-il, que toutes ces circonstances ne pussent nous retenir longtemps ici, et il assurait que l'intention des ministres était qu'à l'évasion près, on comblât Napoléon à Sainte-Hélène, etc. }], etc. Tout cela était rendu d'une manière si convenable, que l'Empereur discutait la chose avec lui sans plus de chaleur que si elle lui avait été étrangère.

{ Un moment, l'Empereur l'a visiblement ému, lorsqu'au sujet des commissaires alliés, il lui a exprimé l'impossibilité de les recevoir. « Enfin, Monsieur, lui a-t-il dit, vous et moi nous sommes hommes ; j'en appelle à vous. Se peut-il que l'Empereur d'Autriche, dont j'ai épousé la fille, qui a sollicité ce mariage à genoux, auquel j'ai rendu deux fois sa capitale, qui retient ma femme et mon fils, m'envoie son commissaire sans une seule ligne pour moi, sans un petit bout de bulletin de la santé de mon fils ? Puis-je bien le recevoir ? avoir quelque chose à lui dire ? Il en est de même de celui d'Alexandre,

qui a mis de la gloire à se dire mon ami, contre lequel je n'ai eu que des guerres politiques, et non des querelles personnelles. Ils ont beau être souverains, nous n'en sommes pas moins hommes ; je ne réclame pas d'autre titre en ce moment ! Ne devraient-ils pas tous avoir un cœur ? Croyez, Monsieur, que quand je répugne au titre de général, il ne peut m'offenser : je ne le décline que parce que ce serait convenir que je n'ai pas été Empereur ; et je défends ici plus l'honneur des autres que le mien. Je défends l'honneur de ceux avec qui j'ai été, à ce titre, en rapport, en traité, en alliance de sang et de politique. Le seul de ces commissaires que je pusse recevoir peut-être, serait celui de Louis XVIII, qui ne me doit rien : ce commissaire a été longtemps mon sujet, il ne fait que marcher avec les circonstances indépendantes de lui ; aussi le recevrais-je demain, si je ne craignais les mauvais contes qu'on ferait sans doute, et les sottises couleurs dont on ne manquerait pas de peindre cette circonstance, etc., etc. »

Après dîner l'Empereur est revenu encore sur l'époque de son consulat, sur les nombreuses conspirations dont il avait été l'objet, sur des personnes célèbres de cette époque, etc., etc. J'ai déjà mentionné ces objets en grande partie plus haut. La conversation a duré jusqu'à une heure du matin, ce qui était pour nous un extraordinaire.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Vendredi 26 au dimanche 28 juillet 1816.**

Cour de l'Empereur. – Dépenses, économies, chasses, écuries, pages, service d'honneur, etc., etc.

Notre vie accoutumée : sur le milieu du jour, le tour en calèche ; le soir, la conversation.



Le 27, l'Empereur a reçu un moment un colonel, parent des Walsh-Serrant, venant du Cap sur le *Haycomb*, et repartant le lendemain pour l'Europe. Il avait été gouverneur de Bourbon<sup>24</sup>, dont il nous a fort entretenus, et sous des rapports agréables.

Après le dîner, la conversation a été sur l'ancienne et la nouvelle cour, leurs arrangements, leurs dépenses, leur étiquette, etc., etc. } J'ai déjà parlé ailleurs de la plupart de ces choses, dont beaucoup n'ont été que renouvelées ici. J'en supprime ce qui ne serait que pure répétition.

{ La cour de l'Empereur était bien plus magnifique, sous tous les rapports, que tout ce qu'on avait vu jusque-là ; et cependant, disait-il, elle coûtait infiniment moins. La suppression des abus, l'ordre et la régularité dans les comptes, faisaient cette grande différence. Sa chasse, à quelques particularités près, inutiles ou ridicules, observait-il, comme celle du faucon et autres, était aussi splendide, aussi nombreuse, aussi bruyante que celle de Louis XVI, et elle ne lui coûtait annuellement, assurait-il, que quatre cent mille francs, tandis qu'elle revenait au roi à sept millions. Il en était de même de la table : l'ordre et la sévérité de Duroc<sup>25</sup>, disait l'Empereur, avait accompli des prodiges sur ce point. Sous les rois, les palais ne demeuraient point meublés, on transportait les mêmes meubles d'un palais à l'autre ; on n'en fournissait point aux gens de la cour ; c'était à chacun à s'en pourvoir. Sous lui, au contraire, il n'y avait personne en service qui ne se trouvât dans la chambre qui lui était assignée aussi bien et mieux que chez lui, pour tout ce qui était nécessaire ou convenable.

L'écurie de l'Empereur lui coûtait trois millions ; les chevaux revenaient, en somme, à trois mille francs l'un dans l'autre par an. Un

24. Île de Bourbon, aujourd'hui île de la Réunion. (JMS)

25. Michel Duroc (1772-1813), grand-maréchal du palais, duc de Frioul. (JMS)

page coûtait de six à huit mille francs : cette dernière dépense, observait-il, était la plus forte, peut-être, du palais ; aussi pouvait-on vanter l'éducation qu'on leur donnait, les soins qu'on en prenait. Toutes les premières familles de l'Empire sollicitaient d'y placer leurs enfants ; et elles avaient raison, disait l'Empereur.

Quant à l'étiquette, l'Empereur disait qu'il était le premier qui eût séparé le *service d'honneur* (expression imaginée sous lui), du service des besoins. Il avait mis de côté tout ce qui était sale et réel, pour y substituer ce qui n'était que nominal et de pure décoration. « Un roi, disait-il, n'est pas dans la nature ; il n'est que dans la civilisation. Il n'en est point de nu ; il n'en saurait être que d'habillé, etc. »

L'Empereur disait qu'on ne saurait être plus sûr que lui de la nature et de la comparaison de tous ces objets, parce qu'ils avaient été tous arrêtés par lui, et sur les procès-verbaux des temps passés, où il n'avait fait qu'élaguer le ridicule, et conserver ce qui pouvait être bon, etc.

La conversation s'était prolongée au-delà de onze heures. Elle avait été assez gaie, et l'Empereur a encore observé, en nous quittant, qu'il fallait, après tout, que nous fussions une bonne pâte de gens, pour pouvoir nous contenter ainsi à Sainte-Hélène.


[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Lundi 29 juillet 1816.**

Nouvelle méchanceté du gouverneur, etc. – Projet désespéré du Corse Santini.

Le temps s'est mis au mauvais depuis quelques jours ; l'Empereur a profité d'un instant, pour visiter une tente que l'amiral lui a fait élever

très galamment par les gens de sa frégate, depuis qu'il l'a entendu, dans la conversation, se plaindre de n'avoir pas d'ombrage ici, et de ne pouvoir demeurer hors de sa chambre. L'Empereur a parlé à l'officier et aux gens qui la terminaient en cet instant, et a commandé de faire donner un napoléon à chacun des matelots.

Aujourd'hui nous avons appris que le dernier bâtiment avait apporté, à l'adresse de l'Empereur, un ouvrage sur les affaires du temps, par un membre du Parlement, nous a-t-on dit. Il était envoyé par l'auteur même, et sur la reliure était en lettres d'or : *À Napoléon-le-Grand*. Cette circonstance a porté le gouverneur à retenir l'ouvrage, sévérité qui, de sa part, contraste étrangement avec son empressement à nous avoir prêté des libelles qui s'expriment si inconvenablement sur l'Empereur. } 



 Napoléon-le-Grand, Empereur des Français, Roi d'Italie, gravé par Ruotte.

Pendant le dîner, l'Empereur, fixant d'un œil sévère un de ses gens, a dit, au grand étonnement de nous tous : « Comment, brigand, tu voulais tuer le gouverneur !... Misérable !... Qu'il te revienne de pareilles idées, et tu auras affaire à moi ; tu verras comme je te traiterai. » Et, s'adressant à nous, il a dit : Messieurs, voilà Santini qui voulait tuer le gouverneur. Ce drôle allait nous faire là une belle affaire ! Il m'a fallu toute mon autorité, toute ma colère pour le retenir. »

Pour l'intelligence de ceci, je dois dire que Santini, jadis huissier du cabinet de l'Empereur, et que son extrême dévouement avait porté à suivre son maître pour le servir, disait-il, sous quelque titre que l'on voulût, était un Corse qui sentait profondément et s'exaltait avec facilité. Exaspéré au dernier point par tous les mauvais traitements du gouverneur, ne pouvant tenir aux outrages qu'il voyait prodiguer à l'Empereur, aigri de voir sa santé en dépérir, gagné lui-même par une mélancolie noire, il avait cessé, depuis quelque temps, tout service de l'intérieur ; et, sous prétexte de procurer quelques oiseaux pour le déjeuner de l'Empereur, il semblait ne plus s'occuper que de chasser dans le voisinage. Dans un moment d'abandon il confia à Cipriani, son compatriote, qu'il avait le projet, à l'aide de son fusil à deux coups, de tuer le gouverneur et de s'expédier ensuite lui-même. Le tout, disait-il, pour délivrer la terre d'un monstre.

Cipriani, qui connaissait le caractère de son compatriote, effrayé de sa résolution, en fit part à plusieurs autres du service, et tous se réunirent pour prêcher Santini ; mais leur éloquence, loin de l'adoucir, ne semblait que l'irriter. Ils prirent alors le parti de tout découvrir à l'Empereur, qui le manda sur-le-champ en sa présence : « Et ce n'est, me disait-il plus tard, que par autorité *impériale, pontificale*, que j'ai pu venir à bout de terrasser la résolution de ce gaillard-là. Voyez un peu l'esclandre qu'il allait causer. J'aurais donc encore passé pour le meurtrier, l'assassin du gouverneur. Et, au fait, il eût été bien difficile d'ôter une telle pensée de la tête de bien des gens ! etc. »



{ L'Empereur nous a lu après dîner *la Mort de Pompée*, que les journaux disaient occuper beaucoup Paris en ce moment par ses allusions. Et, à ce sujet, on a répété encore qu'on y avait été obligé de défendre Richard, observant qu'assurément aux 5 et 6 octobre, Louis XVI eût été loin d'imaginer qu'on fût jamais dans le cas de le proscrire pour

le compte d'un autre. « C'est que les choses ont bien changé ! a dit l'Empereur... »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Mardi 30 juillet 1816.**

L'Empereur, après quelques tours dans le jardin, est entré chez le général Gourgaud, où il s'est occupé longtemps, le compas et le crayon à la main, à arrêter les dimensions de la côte de Syrie et du plan de Saint-Jean-d'Acre, dont il l'a chargé. En marquant quelques points autour de Saint-Jean-d'Acre, il disait : « J'ai passé là de bien mauvais moments ! »

Le soir, *le Mariage de Figaro*<sup>26</sup>, qui nous a amusés et intéressés beaucoup plus que nous ne nous y attendions. C'était la révolution déjà en action, disait l'Empereur en fermant le livre.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Mercredi 31 juillet 1816.**

*Mélanie* de La Harpe. – Religieuses. – Couvents. – Trappistes. – Clergé français.

Le temps a été épouvantable ; à peine l'Empereur a-t-il pu, sur les trois heures, gagner le salon de Mme de Montholon. Il y a lu quelque temps les *Mille et une Nuits*, qu'il a trouvées sous sa main ; et jetant ensuite les yeux sur un volume du *Moniteur* que travaille en

---

26. *La Folle journée ou le Mariage de Figaro*, comédie de Beaumarchais, donnée en 1784. (JMS)

ce moment M. de Montholon, et qui se trouvait ouvert aux négociations pour un armistice maritime en 1800, il s'y est enseveli plus d'une heure.

Après dîner, l'Empereur a lu, d'abord *la Mère Coupable*<sup>27</sup>, à laquelle nous avons trouvé de l'intérêt, et puis *Mélanie* de La Harpe, qu'il a trouvée méchamment conçue et fort mal exécutée. « Une déclama-tion boursoufflée, disait-il, tout à fait dans l'esprit du temps, bâtie sur des calomnies à la mode, et des faussetés absurdes. Quand La Harpe<sup>28</sup> écrivait cette pièce, un père n'aurait certainement pas eu le pouvoir de forcer sa fille à être religieuse ; jamais l'autorité n'y eût donné les mains. Cette pièce, jouée au moment de la révolution, n'a dû son succès qu'au travers d'esprit du moment. Aujourd'hui que la passion est tombée, elle ferait pitié. La Harpe n'a fait que de fausses peintures : il ne fallait point attaquer des institutions vicieuses avec des instruments vicieux. »

L'Empereur disait que La Harpe avait tellement manqué son but, vis-à-vis de lui, que tout son intérêt était pour le père, et sa mauvaise humeur contre la fille. Il ne l'avait jamais vu jouer qu'il ne fût tenté de se lever de sa loge, et de crier à la fille : « Dites seulement non, et nous vous soutenons tous ici ; chaque citoyen sera votre défenseur. »

Il disait qu'étant au régiment, il avait assisté à maintes prises d'habit. « C'était une cérémonie fort suivie par les officiers, et qui nous irritait fort, disait-il, surtout si les demoiselles étaient jolies. Nous accourions, et tendions nos oreilles longues d'une aune. Si elles eussent dit *non*, nous les eussions enlevées l'épée à la main. Il est donc faux qu'on employât la violence, mais seulement on employait

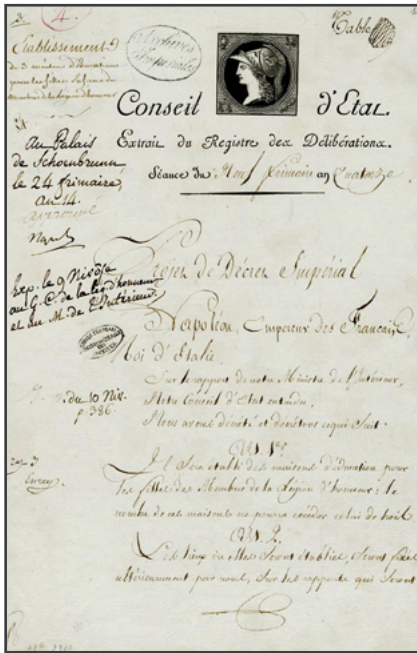
---

27. Drame de Beaumarchais, donné en 1792. (*JMS*)

28. Jean-François de La Harpe (1739-1803) écrivain, auteur dramatique, académicien. (*JMS*)

les séductions : on enjôlait peut-être ces religieuses à la manière des recrues. Le fait est qu'elles avaient à passer, avant de conclure, par les religieuses, la supérieure, le directeur, l'évêque, l'officier civil, et enfin les spectateurs. Le moyen que tout cela se fût entendu pour concourir à un crime. »

L'Empereur disait qu'il était contraire aux couvents en général, comme inutiles, et d'une oisiveté abrutissante. Pourtant, d'un autre côté, disait-il encore, il y avait certaines choses à dire en leur faveur. Les



Première page du décret créant les maisons d'éducation de la Légion d'honneur, le 15 décembre 1805.

tolérer, astreindre leurs membres à être utiles, ne reconnaître que des vœux annuels, était, selon lui, le meilleur *mezzo termine*<sup>29</sup>, et c'est ce qu'il avait fait.


L'Empereur se plaignait de n'avoir pas eu le temps de compléter aucune de ses institutions. Aux maisons de Saint-Denis et d'Écouen<sup>30</sup>, il s'était proposé de joindre un certain nombre de chambres pour servir d'asile et d'hospice à des veuves de militaires ou à des femmes âgées, etc., etc. « Et puis, il fallait convenir encore, ajoutait-il, qu'il était des caractères, des imaginations de toutes sortes ; qu'on ne devrait pas contraindre les travers

29. Moyen terme. (JMS)

30. Maisons d'éducation de la Légion d'honneur. (JMS)

mêmes, quand ils n'étaient pas nuisibles ; qu'un Empire comme la France pouvait et devait avoir quelques hospices de fous appelés trapnistes. » Au sujet de ceux-ci, il faisait la remarque que s'il venait dans la pensée d'un homme d'infliger les pratiques qu'ils observent, assurément elles passeraient, et à juste titre, pour la plus abominable des tyrannies, et que pourtant elles peuvent faire les délices de celui qui se les impose volontairement... Voilà l'homme, ses bizarreries, ou sa folie !... Il disait qu'il avait permis les moines du Mont-Cenis ; mais ceux-ci du moins, ajoutait-il, étaient utiles, très utiles, on pourrait même dire héroïques.

L'Empereur avait dit dans son Conseil d'État, lors de l'organisation de l'université : « Ma pensée est que les moines seraient de beaucoup les meilleurs corps enseignants, s'il était possible de les maîtriser, de les soustraire à un chef étranger. J'ai du penchant pour eux, avait-il ajouté. J'aurais peut-être eu la puissance de les rétablir ; mais ils me l'ont rendu impossible. Je ne fais rien pour le clergé, qu'il ne me donne aussitôt lieu de m'en repentir. Ce n'est pas que je me plaigne précisément du vieux clergé ; j'en suis même assez content ; mais on élève les nouveaux prêtres dans une doctrine sombre, fanatique, il n'y a rien de gallican dans le jeune clergé.

« Je n'ai rien à dire contre les anciens, les vieux évêques : ils se sont montrés reconnaissants de ce que j'avais fait pour la religion ; ils ont répondu à mes espérances. } 

« Le cardinal *de Boisgelin* était un homme d'esprit, un homme de bien, qui m'avait loyalement adopté.



« L'archevêque de Tours, *Barral*, homme de beaucoup d'instruction, et qui nous a fort servis dans nos différends avec le Pape, m'est toujours demeuré fort attaché.

« Le digne cardinal *du Belloy*, le bon archevêque *Roquelaure*, m'affectionnaient sincèrement.

« Je n'avais fait nulle difficulté de mettre l'évêque *Beausset* au nombre des dignitaires de l'université, et je ne doute pas qu'il ne fût un de ceux qui s'y conduisaient le plus sincèrement dans mes intentions.

« Tous ces anciens évêques eurent ma confiance, et nul ne la trompa. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ceux dont j'ai eu à me plaindre sont précisément ceux que j'avais faits moi-même ; tant il n'est que trop vrai que l'onction sainte, en nous attachant au domaine du Ciel, ne nous délivre pas des infirmités de la terre, de ses travers, de ses vilenies, de ses turpitudes, etc., etc. »

La conversation s'est arrêtée ensuite sur le manque de prêtres en France ; sur l'obligation de les engager à seize ans, et la difficulté ou même l'impossibilité d'en trouver à vingt et un, etc., etc.

L'Empereur voulait qu'on les ordonnât beaucoup plus tard. « C'est fort bien, lui répondaient les évêques, le Pape même ; vos raisonnements sont très justes ; mais si vous attendez à cet âge, vous n'en trouverez plus, avouaient-ils, et vous admettez pourtant qu'il vous en faut.

« Il est hors de doute, a observé l'Empereur, qu'après moi viendront d'autres principes. Peut-être verra-t-on en France une conscription de prêtres et de religieuses, comme on y voyait de mon temps une

conscriptio militaire. Peut-être mes casernes deviendront-elles des couvents et des séminaires. Ainsi va le monde !... Pauvres nations ! en dépit de toutes vos lumières, de toute votre sagesse, vous demeurez soumises aux caprices de la mode, comme de simples individus. »



{ Il était près d'une heure du matin quand l'Empereur s'est retiré : c'était une véritable victoire sur l'ennui, a-t-il dit, et de grands avantages contre l'insomnie.


[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Jeudi 1<sup>er</sup> août 1816.**

Marie-Antoinette. – Mœurs de Versailles. – Anecdote. – Beverley. – *Le Père de Famille* de Diderot.

Le temps était épouvantable. Sur les trois heures le Grand-Maréchal est venu me chercher ; j'avais précisément essayé de mettre le pied dehors, il ne m'a pas trouvé. C'étaient des Anglais qu'il avait à présenter à l'Empereur.

L'Empereur m'a fait appeler sur les cinq heures : il était de mauvaise humeur, et un peu contre moi, disait-il : la visite de ces Anglais, le mauvais temps, le manque de salon, celui d'interprète, tout l'avait contrarié.

Il lisait les *Veillées du Château*<sup>31</sup>, qui ne pouvaient l'intéresser, observait-il, et il les a quittées pour prendre les *Contes*<sup>32</sup> de la reine Marguerite de Navarre. } 

Puis il est passé à causer de Versailles : la cour, la reine, Mme Campan, le roi, ont été les principaux objets, et il a dit beaucoup de choses dont j'ai déjà cité quelques-unes, et dont je supprime un grand nombre d'autres. Il a conclu, disant que Louis XVI eût été le plus exemplaire des particuliers, et qu'il avait été un fort pauvre roi. Il a dit que la reine eût été sans doute, dans tous les temps, l'ornement de tous les salons ; mais sa légèreté, ses inconséquences, son peu de capacité, n'avaient pas peu contribué à provoquer, à précipiter la catastrophe : elle avait, disait-il, tout à fait changé les mœurs de Versailles ; l'antique gravité, la sévère étiquette, se trouvaient transformées en gentillesse aisée, en vrais caquetages de boudoir. Tout homme sensé, tout homme de poids ne pouvait échapper à la mystification de jeunes courtisans, dont la disposition naturelle à la moquerie se trouvait aiguillonnée encore par les applaudissements d'une jeune et belle souveraine.

Une anecdote des plus caractéristiques a été citée à l'appui : Un brave et digne général allemand se rend à Paris avec une recommandation spéciale pour la reine, de la part de l'empereur Joseph, son frère. La reine ne croit pas lui faire de plus grande faveur que de l'admettre dans sa petite société. Il s'y trouva, comme on pense, un peu désorienté ; mais on voulait le bien traiter, et l'on se fit une loi de le faire causer. Il fut malheureux dans le choix de ses sujets et dans la nature de son débit ; il parla beaucoup *de sa jument blanche et de sa jument grise*, qu'il aimait par-dessus tout. Les jeunes courtisans de le questionner

31. De Mme de Genlis (*JMS*)

32. Il s'agit l'*Heptaméron*, de Marguerite de Navarre, sœur de François I<sup>er</sup>, femme d'Henri II d'Albret, roi de Navarre. (*JMS*)

malicieusement à cet égard, sur une foule de petits détails auxquels il avait la bonhomie de répondre avec importance. Enfin, l'un d'eux, pour terminer, lui demande à laquelle décidément il donnerait la préférence. « Ma foi..., répond emphatiquement le général, je dois confesser que si un jour de bataille, je me trouvais monté sur ma jument blanche, je crois que je n'en descendrais pas pour monter sur ma jument grise. » Il sortit, et Dieu sait quelles gorges chaudes on en fit. La conversation ayant pris une autre direction, on discuta longuement et spirituellement sur les blondes et les brunes, et la reine ayant demandé à quelqu'un quelle serait sa préférence ; celui-ci aussitôt d'arrondir son dos, de prendre le ton solennel de l'Autrichien, et de dire : « Ma foi, Madame, je dois confesser que si, un jour de bataille, je me trouvais... – Assez, répondit la reine, épargnez-nous le reste<sup>33</sup>. »



{ Après dîner, il nous a lu *Beverley* et *le Père de Famille* : celui-ci a surtout excité sa censure.

Il nous semblait pitoyable. Ce qui amusait le plus l'Empereur, disait-il, c'est qu'il fût de Diderot ; ce coryphée des philosophes et de l'*Encyclopédie*<sup>34</sup>. Tout y est faux et ridicule, observait-il, L'Empereur a beaucoup discuté sur les détails, et a terminé en disant : « À quoi bon parler à un insensé dans le fort de la fièvre chaude ? Ce sont des remèdes qu'il lui faut, de grandes mesures, et non des arguments.

33. On me fait remarquer qu'il y a un anachronisme dans la présente anecdote, laquelle se trouve dans les *Mémoires* de Mme de Molleville, au sujet d'Anne d'Autriche. D'un autre côté, d'autres personnes m'ont assuré que bien que l'anachronisme fut incontestable, cependant il était certain que l'anecdote avait dans le temps couru la capitale sur le compte de Marie-Antoinette ; c'est qu'en effet il n'est que trop commun de voir une saillie, un bon mot, une anecdote caractéristique se reproduire toutes les fois que l'occasion opportune se renouvelle. Quoi qu'il en soit je n'ai pas voulu redresser ce passage du *Mémorial*, parce que je n'y suis que narrateur ; mais je me fais un devoir de mentionner moi-même qu'il y a vraiment anachronisme.


34. *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, ouvrage collectif (les articles sont rédigés par les encyclopédistes), publié par Diderot et d'Alembert de 1751 à 1772. (JMS)


Qui ne sait que la seule victoire contre l'amour c'est la fuite ? Mentor, quand il veut garantir Télémaque, le précipite dans la mer. Ulysse, quand il veut se préserver des sirènes, se fait lier, après avoir bouché avec de la cire les oreilles de ses compagnons, etc. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

## Vendredi 2 août 1816.

Historique de l'émigration à Coblenz<sup>35</sup>. – Anecdotes, etc.

Continuation de temps épouvantable, pluie battante. L'Empereur ne se trouvait pas bien, il se sentait les nerfs très agacés. } 

Il m'a fait appeler pour déjeuner avec lui. Pendant tout le déjeuner, et longtemps encore après, la conversation a roulé de nouveau sur l'émigration. J'ai déjà dit qu'il m'y ramenait souvent. Il me questionnait aujourd'hui sur les détails de Coblenz ; notre situation, notre esprit, nos sociétés, notre organisation, nos vues, nos ressources ; et à la suite de toutes mes réponses, il a terminé disant : « Voilà déjà plusieurs fois que vous me dites une grande partie de ces choses, et cependant elles ne demeurent pas dans ma tête, parce que vous me les débitez sans ordre. Écrivez-en un petit historique régulier. Qu'auriez-vous de mieux à faire ici ? Et puis, mon cher, cela se trouvera un morceau tout fait pour votre Journal. » }  Cette demande était celle de Didon à Enée, et j'eusse pu m'écrier aussi : *Infandum regina, jubes...*<sup>36</sup> Toutefois, je fis cet historique autant que me le permettaient ma mémoire et mon jugement ; car cela commençait à devenir vieux, et j'étais bien jeune alors. Le voici tel que je le lus, peu de temps après, à Napoléon.

---

35. Coblenz, au confluent du Rhin et de la Moselle. (JMS)

36. « Tu m'ordonnes, reine, de renouveler... » (Virgile). (JMS)

« Sire, après la fameuse journée qui renversa la Bastille et mit toute la France en mouvement, la plupart de nos princes, qui se trouvaient compromis, prirent la fuite, uniquement d'abord pour se mettre en sûreté. Bientôt après, des personnes considérables et des jeunes gens ardents allèrent les rejoindre : les premiers, par les rapports qu'ils avaient avec eux ; les autres, parce que cette démarche portait en soi quelque chose de marquant, de généreux et de prononcé. Dès qu'on se trouva un certain nombre, il vint à l'esprit de faire tourner au profit de la politique, ce que jusque-là, le zèle et le hasard seuls avaient amené. } On pensa que si, à l'aide de ces réunions, on pouvait créer une espèce de petite puissance, elle pourrait réagir avec avantage sur le dedans, qu'elle y deviendrait un levier d'insurrection, y frapperait les esprits et y générerait les mouvements, tandis qu'au-dehors, ce serait un titre ou un prétexte pour s'adresser aux puissances étrangères, et mériter leur attention. Voilà l'origine de l'émigration, et l'on assure que cette haute conception sortit du cerveau de M. de Calonne<sup>37</sup>, traversant la Suisse à la suite d'un de nos princes qui quittait Turin pour gagner l'Allemagne.

{ « Le premier rassemblement se fit à Worms, sous le prince de Condé<sup>38</sup>. Le plus fameux fut à Coblenz, sous les deux frères du roi, dont l'un vint d'Italie, où il avait d'abord pris asile auprès du roi de Sardaigne, son beau-père ; et l'autre arriva par Bruxelles, en échappant à la crise qui fit Louis XVI captif à Varennes.

« Je fus de l'origine du rassemblement de Worms. Quand j'y arrivai on était à peine encore cinquante auprès du prince. Dans toute

37. Quelqu'un qui se tient pour bien informé m'a garanti que j'étais ici tout à fait dans l'erreur, M. de Calonne n'ayant gagné l'Allemagne que lorsque la mesure de l'émigration se trouvait déjà arrêtée ; ajoutant que bien loin de l'avoir créée et provoquée, il l'avait même blâmée. (LC)

38. Louis Joseph de Bourbon-Condé (1736-1818). (JMS)

l'effervescence de la jeunesse et la première chaleur du beau, j'accourais dans la plus innocente simplicité de cœur : un chapitre de Bayard était ma lecture, ma prière de chaque matin. Je m'attendais, en atteignant Worms, à être tout au moins saisi, embrassé par autant de frères d'armes ; mais à ma grande surprise, et ce fut ma première leçon sur les hommes, au lieu de ce tendre accueil, moi et un compagnon nous nous trouvâmes tout d'abord questionnés et observés pour s'assurer que nous n'étions pas des espions ; ensuite nous fûmes soigneusement étudiés sur l'intérêt, les vues et les prétentions qui pouvaient nous avoir amenés ; enfin, on prit grande peine de nous prouver et de faire pressentir au prince, ainsi qu'on le renouvelait pour chaque arrivant, que notre nombre s'accroissait beaucoup, et dépassait sans doute déjà les places et les faveurs qu'il pouvait accorder. Mon compagnon était si choqué, qu'il me proposait de repartir immédiatement pour Paris. }]



Louis Joseph de Bourbon,  
prince de Condé.

« Nous, qui composions le rassemblement, dans l'intention d'être utiles ou de nous rendre importants, nous nous placions trois ou quatre, à tour de rôle, en espèce de service régulier auprès du prince, nuit et jour ; car déjà nous ne rêvions que complots et assassinats, tant nous nous regardions comme puissants et à craindre ; et en descendant cette espèce de garde volontaire nous avions l'honneur d'être admis à la table du prince. Trois générations de Condé en faisaient l'ornement, circonstance singulière qui s'est renouvelée avec plus


d'éclat à l'armée de Condé, où le grand-père combattait au centre, tandis que le fils et le petit fils conduisaient la droite et la gauche, où ils étaient blessés, je crois, tous deux, et le même jour.

¶ « La princesse de Monaco avait suivi le prince de Condé : il l'a épousée depuis ; mais dès lors elle gouvernait déjà sa maison, et en faisait les honneurs. Nous avons pu entendre, à cette table, des convives dire et redire au Prince que nous n'étions déjà que trop pour entrer en France ; que son nom et un mouchoir blanc suffisaient ; que l'étoile des Condé allait enfin reparaitre ; que l'occasion était unique, qu'il fallait la saisir ; et je ne garantirais pas qu'on ne fût venu à bout de suggérer au Prince des vues personnelles très élevées.





⊕ *La foire de Coblenz ou les grands Fantoccini français, caricature anonyme de 1792.*



« Worms, par la nature de son rassemblement et le caractère de son chef, montra toujours plus de régularité, plus d'austérité de discipline que Coblentz, où se faisaient remarquer plus de mouvement, de luxe et de plaisir : aussi Worms fut-il appelé *le camp* et Coblentz *la ville* ou *la cour*. } 

« La force du rassemblement donnait la mesure de l'importance de son chef, ce qui faisait que le prince de Condé ne voyait qu'avec peine qu'on lui échappât, et se le rappelait longtemps.

 { « Je n'en courus pas moins à Coblentz dès qu'il eut acquis une certaine splendeur ; j'y avais des parents, des amis ; et puis là se trouvaient plus de lustre, d'agitation et de grandeurs. Coblentz fut en peu de temps un foyer d'intrigues étrangères et domestiques ; on pouvait y apercevoir deux partis distincts : MM. d'Avaray, de Jaucourt et autres, étaient les confidents, les conseillers ou les ministres de Monsieur, aujourd'hui Louis XVIII ; l'évêque d'Arras, le comte de Vaudreuil et autres, étaient ceux de Monseigneur comte d'Artois<sup>39</sup> ; et dès ce temps-là même, on assurait que ces princes montraient déjà assez distinctement les mêmes nuances politiques que l'on a prétendu les avoir caractérisés depuis. M. de Breteuil, fixé à Bruxelles, et se disant muni de pouvoirs illimités de Louis XVI, formait un troisième parti, et venait encore compliquer nos affaires.

« M. de Calonne était notre ressource financière, et le vieux maréchal de Broglie et le maréchal de Castries, nos chefs militaires. Le brave et capable M. de Bouillé, sorti de France après l'affaire de Varennes, n'avait pu demeurer avec nous, et avait suivi le roi Gustave III en Suède. } 

---

39. Le futur Charles X. (JMS)

« Cependant l'émigration avait pris un grand caractère, grâce aux soins employés pour la propager. Des agents avaient parcouru les provinces, des avis avaient circulé dans les châteaux, sommant tout gentilhomme d'aller se joindre aux princes, pour concourir avec eux au salut de l'autel et du trône, venger leur honneur, et recouvrer leurs droits. On avait prêché une véritable croisade, et avec d'autant plus de fruit qu'elle avait frappé sur des esprits disposés à l'entendre. Parmi tous les nobles et les privilégiés, il n'en était pas un seul qui ne se sentît vivement blessé par les décrets de l'Assemblée. Tous y avaient perdu ce à quoi ils tenaient davantage, depuis celui qui occupait le plus haut rang, jusqu'au plus petit hobereau ; car au premier on avait enlevé son titre et ses vassaux, et le dernier avait vu insulter sa tourelle, son pigeonier ; on avait tiré sur ses lièvres. Aussi le mouvement fut aussitôt universel pour se mettre en route ; on n'y pouvait manquer sous peine de déshonneur, et les femmes furent dirigées à envoyer des fuseaux à ceux qui demeuraient incertains, ou se montraient trop lents. Soit donc colère, pusillanimité ou point d'honneur, l'émigration devint une véritable maladie ; l'on se précipita avec fureur hors des frontières ; et ce qui ne contribua pas peu à l'accroître, c'est que les meneurs de la révolution y poussaient en secret, tout en ayant l'air de s'y opposer en public ; ils déclamaient vaguement contre elle à la tribune, il est vrai ; mais ils avaient grand soin de tenir tous les passages bien ouverts. Le zèle venait-il à se ralentir ? les déclamations devenaient plus violentes, et l'on décidait de fermer strictement les barrières. Alors ceux qui étaient demeurés en arrière se trouvaient au désespoir de n'avoir pas su profiter du moment favorable ; mais, accidentellement ou par négligence, les barrières se rouvraient de nouveau, et on s'y jetait avec empressement, pour n'être pas encore pris en défaut. C'est par ce manège adroit que l'Assemblée aidait ses ennemis à se précipiter eux-mêmes dans le gouffre.

« Les fortes têtes du parti avaient jugé, tout d'abord, qu'une telle mesure allait les désencombrer des parties hétérogènes qui gênaient leur marche, et que les biens de tous ces bannis volontaires leur assureraient d'incalculables ressources. Les officiers croyaient faire merveille que de s'esquiver de leurs régiments, tandis que les meneurs, de leur côté, faisaient révolter leurs soldats, pour les y contraindre. Ils se délivraient par là d'ennemis qui les paralysaient, et se donnaient dans les sous-officiers, au contraire, des coopérateurs zélés, qui devinrent des héros dans la cause nationale : ce furent eux qui fournirent les grands capitaines, et battirent toutes les vieilles troupes de l'étranger.

« Il arriva donc que Coblenz, en peu de temps, réunit tout ce que la cour en France avait d'illustre, et ce que les provinces renfermaient de riche et de distingué. Nous étions des milliers de toutes armes, de tous uniformes, de tous rangs ; nous peuplions la ville et avions envahi le palais. Nos réunions de chaque jour, auprès des princes, semblaient autant de fêtes splendides : c'était la cour la plus brillante ; nos princes en étaient les vrais souverains, si bien que le pauvre électeur, fort éclipsé, s'y trouvait perdu au milieu de nous ; ce qui porta quelqu'un à lui dire un jour fort plaisamment, soit naïveté, ou finesse d'esprit, que dans toute la foule de son palais il n'y avait que lui d'étranger.

« Dans les grandes solennités, il est arrivé d'avoir des galas publics, et l'on permettait aux notables habitants de faire le tour des tables. Alors nous étions fiers de voir les gens du pays admirer la bonne mine et la tournure chevaleresque de Monseigneur comte d'Artois ; nous étions orgueilleux de savoir qu'ils rendaient hommage aux connaissances, à l'esprit de Monsieur ; et il eût fallu voir avec quelle arrogance nous semblions promener, pour ainsi dire, avec nous toute l'importance, le lustre de notre monarchie, et surtout la supériorité de son chef et

l'élevation de nos princes. *S. M. le roi* disions-nous pompeusement dans les cercles allemands, en désignant le roi de France ; car c'était, ou ce devait être là, selon nous, son titre par excellence pour toute l'Europe. L'abbé Maury, que nous avons reçu d'abord avec acclamation ; mais qui, par parenthèse, perdit beaucoup parmi nous en bien peu de temps, avait découvert, nous disait-il, que c'était là son droit et sa prérogative.

¶ « Veut-on un autre exemple d'exagération ? Plus tard, au plus fort de nos désastres, et notre cause tout à fait perdue, un officier supérieur autrichien, chargé de dépêches importantes pour le gouvernement de Londres, réunit à dîner quelques-uns des nôtres avec lesquels il avait eu jadis des relations sur le continent : à la fin du dîner, et très près de toutes vérités, l'on parle politique, et il lui échappe de dire qu'à son départ de Vienne, on parlait beaucoup du mariage de Madame Royale (aujourd'hui duchesse d'Angoulême) avec l'archiduc Charles, qui dans ce moment d'ailleurs occupait fort la renommée. « Mais c'est impossible ! lui observe vivement un de ses convives français. – Et pourquoi ? – Parce que ce n'est pas un mariage convenable pour Madame. – Comment ! s'écrie l'Autrichien scandalisé et fatigant ses poumons, Son Altesse Royale Monseigneur l'archiduc Charles ! Pas un mariage convenable pour votre princesse ! – Eh ! non, Monsieur, elle ne ferait là qu'un mariage de garnison. » » ¶

« Du reste, ces hautes prétentions nous venaient de notre éducation : c'était là, à nous, notre sentiment national ; et nos princes n'en étaient pas exempts. Chez nous les frères du roi dédaignaient le titre d'Altesse Royale : ils avaient la prétention d'écrire avec le titre de frère à tous les souverains ; le reste était à l'avenant ; aussi n'était-ce qu'un cri en Europe contre nos manières de Versailles et les prétentions de nos princes.

¶ « Gustave III nous disait, à Aix-la-Chapelle : « Votre Cour de Versailles n'était pas abordable ; sa hauteur et son persiflage étaient aussi par trop forts : quand j'y ai été, on m'y regardait à peine, et en la quittant j'emportai le brevet *de lourdaud, de ganache*.

« La duchesse de Cumberland, mariée au frère du roi d'Angleterre, avait à se plaindre, dans le même temps et dans la même ville, que la princesse de Lamballe ne lui accordât par les honneurs des deux battants<sup>40</sup>.

« Le vieux duc de Gloucester, à Londres, se plaignait plus tard, pour son compte, d'un de nos princes du sang, et disait qu'au surplus le prince de Galles riait beaucoup de ce que lui-même, prince de Galles, l'appelant *Monseigneur*, notre prince s'étudiait soigneusement à tourner ses phrases de manière à ne le lui jamais rendre...

« Toutefois, à Coblenz, dans nos circonstances nouvelles, nos princes daignaient altérer leurs mœurs à cet égard, et descendre au niveau des princes étrangers. Ils se trouvaient en ce moment auprès de l'électeur de Trèves, prince de Saxe, frère de leur mère, lequel, par parenthèse, nous dévorions alors, et auquel nous avons coûté plus tard la perte de ses États ; ils daignaient l'appeler mon *oncle* ; lui, pouvait les appeler mes *neveux*, et il leur disait un jour, assure-t-on : « C'est à vos infortunes que je dois des expressions si tendres ; à Versailles, je n'eusse été pour vous que M. *l'abbé* ; il n'est pas sûr que vous m'eussiez reçu tous les jours. » Et on ajoutait qu'il disait vrai, et que le comte de Luzace son frère, là présent, en avait fait la triste expérience.


40. Ne faisait pas, pour elle, ouvrir ses portes à deux battants. (JMS)

« Les princes passaient en général leurs soirées dans leurs intimités particulières. L'un était la plupart du temps, chez Mme de Polastron<sup>41</sup>, à laquelle il portait des soins que sa constance et ses formes ont rendus respectables. Ce n'est pas que l'on n'essayât plusieurs fois, mais toujours en vain, de l'en distraire, tant les intrigants trouvaient peu leur compte avec Mme de Polastron, qui, douce, bonne, excellente, tout-à-fait désintéressée, tenait à demeurer absolument étrangère aux affaires. Son cercle se composait d'infiniment peu de monde.



Louise de Polastron,  
favorite du comte  
d'Artois.

J'avais dû à une parente le bonheur d'y être admis ; mais comme il fallait se retirer avant l'arrivée du prince, je n'ai jamais eu l'honneur de l'y voir.

« Monsieur passait ses soirées chez Mme de Balbi, dame d'atours de Madame. Mme de Balbi<sup>42</sup>, vive, spirituelle, amie chaude, ennemie décidée, réunissait chez elle tout ce qu'il y avait de plus distingué : c'était un honneur que d'y être admis ; on s'y trouvait au centre du goût et du bon ton. Monsieur y demeurait parfois assez tard, et quand la foule était écoulée, le cercle rétréci, il lui arrivait de raconter ; et il faut avouer qu'il nous était aussi supérieur par les grâces de sa conversation que par son rang et sa dignité. } 

41. Louise d'Esparbès de Lussan (1764-1804), comtesse de Polastron, fut la favorite du comte d'Artois, futur Charles X. (JMS)

42. Favorite du comte de Provence. Voir plus haut, au mercredi 24 juillet. (JMS)

« Voilà pour notre tenue et nos dehors de société à Coblentz : c'était notre beau côté ; nous étions moins heureux sous la face politique ; elle formait la partie honteuse. »

« Ah ! bon, a dit ici l'Empereur, aussi bien je commençais à trouver longs vos détails de salon. Il est vrai que pour vous c'est excusable ; vous vous y complaisez, c'est votre jeune temps. Mais allez. »

« Sire, toute notre multitude n'était qu'une noble et brillante cohue ; tout notre ensemble offrait l'image d'une complète confusion. C'était l'anarchie, s'agitant au-dehors pour établir, disait-on, l'ordre au-dedans ; une véritable démocratie combattant pour rétablir son aristocratie. Nous donnions en petit, du reste, et à quelques nuances près, la répétition de tout ce qui se faisait en France. Nous avions parmi nous des zélateurs tenaces de nos vieilles formes, et des amateurs ardents de la nouveauté ; nous avions nos constitutionnels, nos intolérants, nos modérés. Nous avions nos empiriques, qui regrettaient fort de ne s'être pas emparé du roi, pour agir de force en son nom, ou tout bonnement le faire déclarer incapable ; enfin nous avions aussi nos Jacobins, qui voulaient tout tuer, tout brûler, tout détruire en rentrant, etc., etc.

« Nos princes n'exerçaient aucune autorité positive sur notre multitude : ils étaient nos souverains, il est vrai ; mais nous étions des sujets fort indociles, et très facilement aigris ; nous murmurions à tout propos ; c'était surtout sur les derniers arrivants que se portait la fureur commune ; c'était autant de gloire et de chance qu'ils enlevaient à nos exploits et à nos espérances, disions-nous ! On arrivait toujours trop tard, s'écriaient tous ceux qui se trouvaient une fois admis. Il n'y avait plus de mérite désormais, disait-on. Si l'on continuait à tout recevoir

ainsi, la France entière serait bientôt de notre côté, et il ne se trouverait plus personne de punissable au retour, etc., etc.



{ « Pleuvaient alors de tous côtés les dénonciations de toutes sortes sur ceux qui arrivaient. *Un prince de Saint-Maurice*, fils du prince de Montbarey, ne put résister à l'ouragan, bien qu'il eût l'appui formel de tout ce qu'il y avait de distingué, celui du prince même, qui daigna implorer en sa faveur, disant : « Eh ! Messieurs, qui n'a pas ses fautes à se reprocher dans la révolution ? Moi aussi j'ai eu les miennes ; et en les oubliant vous m'avez donné le droit d'intercéder pour d'autres. » M. de Saint-Maurice n'en dut pas moins déguerpir au plus vite : son crime était d'avoir été de la société des amis des noirs, et d'être poursuivi, au milieu de nous, avec acharnement, par un gentilhomme franc-comtois, qui dénonçait M. de Saint-Maurice pour lui avoir fait brûler des châteaux. Or, peu de jours après, il se découvrit que le clabauder n'avait pas de château, qu'il n'était pas Franc-Comtois, qu'il n'était point gentilhomme, ce n'était qu'un aventurier.



« M. de Cazalès<sup>43</sup>, qui avait rempli la France et l'Europe de l'éclat de son éloquence et de son courage dans l'Assemblée nationale, avait néanmoins perdu la faveur populaire à Coblenz. Quand il se présenta arrivant de Paris, le bruit courut parmi nous que les princes ne le recevraient pas, ou le recevraient mal. Nous nous réunîmes quatre-vingts




Jacques de Cazalès.

43. Jacques de Cazalès (1758-1805), député de la noblesse à l'assemblée constituante, un des grands orateurs de cette assemblée.



Languedociens pour lui servir d'escorte, en dépit de lui-même. M. de Cazalès était l'honneur de notre province ; nous le conduisîmes ainsi chez les princes, et il en fut bien reçu.

Un député du Tiers-État, qui s'était fort distingué à la Constituante par son royalisme, était au milieu de nous. Un de nos princes s'adressant un jour à lui, dans la foule, lui dit : « Mais, un tel, expliquez-moi donc, vous qui êtes si honnête homme, comment vous avez pu dans le temps prêter le serment du jeu de paume ? » Le député, interloqué de l'algarade, balbutia d'abord qu'il avait été pris à court..., qu'il ne devinait pas les conséquences funestes... Puis, se remettant aussitôt en selle, il répliqua avec vivacité : « Du reste, j'observerai à Monseigneur que ce n'est pas ce qui a perdu la monarchie française ; mais bien la réunion de la noblesse, qui est venue nous joindre, sur une lettre très touchante de Monseigneur. – Holà ! dit le prince, en le frappant doucement sur le ventre, apaisez-vous, mon cher, je n'ai pas voulu vous fâcher par cette question. } 

« Toutefois, avec le temps, on régularisa tant bien que mal quelque chose ; nous fûmes classés par corps et par provinces ; on nous assigna des cantonnements, on nous donna des armes ; les gardes de corps du roi furent réunis, habillés, équipés, soldés, et bientôt ils présentèrent une troupe superbe par sa tenue et sa régularité. La coalition d'Auvergne et le corps de la marine, partie à pied et partie à cheval, se firent spécialement remarquer par leur discipline, leur instruction et leur fraternité. Et l'on ne saurait trop admirer notre dévouement et notre abnégation : chaque officier ne fut plus qu'un simple soldat, tenu à des pratiques, à des fatigues fort étrangères à ses mœurs, et soumis aux plus grandes privations ; car il n'y avait point de solde, et beaucoup, dans le nombre, n'eurent bientôt plus d'autres ressources que la cotisation de leurs camarades plus heureux. Nous méritons

un meilleur résultat, ou, pour mieux dire, nous étions dignes d'une meilleure entreprise. On avait soigneusement réuni tous les officiers des mêmes régiments, pour qu'ils présentassent le cadre tout formé à leurs soldats, qui ne manqueraient pas, pensions-nous, d'arriver à eux dès qu'ils les apercevraient : tel était notre aveuglement ! C'est par un pareil motif qu'on avait réuni de même les gentilshommes par province, ne doutant pas de leur heureuse influence sur l'ensemble de la population : notre maladie était de nous croire toujours désirés, attendus, adorés.

« Tous ces rassemblements s'exerçaient et manœuvraient publiquement ; bien qu'aux interpellations diplomatiques à cet égard, il fut répondu hardiment qu'il n'en était rien, ou qu'on ne manquerait pas de l'empêcher. Nous avons des généraux indiqués, un état-major formé, et tout ce qui caractérise un quartier général, jusqu'à un grand-prévôt. Insensiblement nos princes s'étaient environnés de tout ce qui constitue un véritable gouvernement : ils avaient des ministres pour les affaires du moment ; ils en avaient même pour la France, lorsque nous y serions rentrés ; tant ce moment nous semblait infaillible et prochain.

« M. de Lavilleurnois, dont il a été tant question depuis dans une conspiration royale et qui a été mourir à Sinnamary à la suite de fructidor, avait le ministère de la police. Il partit de bonne heure pour aller l'exercer clandestinement à Paris. Il m'avait pris en belle affection, et voulait absolument faire de moi son gendre. Il employa de vives instances pour que je le suivisse ; mais je m'y refusai : la nature de son ministère me répugnait. Autrement quelles différentes combinaisons dans mes destinées !

« Nous avions aussi des rapports directs avec presque toutes les cours. Les princes y avaient des envoyés, et en recevaient à Coblenz. Monseigneur comte d'Artois alla à Vienne, je crois ; mais bien certainement à Pilnitz. La noblesse, en corps, écrivit à Catherine, dont nous reçûmes un ambassadeur, M. de Romansoff. Cette Impératrice voyait avec plaisir se former un orage dans le midi de l'Europe ; elle attisait volontiers un incendie qui pouvait lui devenir très favorable, sans qu'il lui en coûtât rien ; aussi se montrait-elle chaude dans ses sentiments et passionnée dans ses promesses. Elle ne désespérait pas, dans cette circonstance, de rendre dupe Gustave III, dont la voisine activité lui était importune ; elle l'avait décidé, dit-on, à la croisade, en le flattant de s'en voir le généralissime. Je ne sais si ce prince, de beaucoup d'esprit et de talent, et bien certainement un aigle pour son temps, s'en laissait imposer ; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il se montrait fort ardent pour notre cause, et qu'il annonçait le désir d'y combattre en personne. Quand il partit d'Aix-la-Chapelle pour aller prendre en Suède les dernières mesures à cet égard, je l'ai entendu, prenant congé de la princesse Lamballe, lui dire : « Vous me reverrez bientôt ; mais encore suis-je tenu, pour mon compte, à certaines démarches, à certains ménagements ; car mon rôle est des plus délicats. Sachez que moi, qui veux revenir combattre à la tête de vos aristocrates chez vous, je suis chez moi le premier démocrate du pays, etc. » Nous recevions même des envoyés de Louis XVI, qui présentaient des messages publics réprobateurs, et avaient des conférences confidentielles peut-être tout à fait différentes. Du moins agissions-nous comme s'il en avait été ainsi, déclarant hautement qu'il était captif, et que nous ne devions tenir nul compte d'aucun de ses ordres ; que nous devions prendre le contre-pied de tout ce qu'on lui faisait dire ; que s'il nous exhortait à la paix, c'est qu'il nous demandait la guerre. Aussi je pense que nous avons été bien funestes au repos de l'infortuné monarque, et que nous avons notre part spéciale dans le pardon qu'il a consacré

dans son testament en faveur de ses amis, qui, par un zèle indiscret, dit-il, lui ont fait tant de mal.

« Cependant notre émigration se prolongeait, en dépit de toutes les promesses que l'on nous faisait, et de toutes les espérances dont nous nous bercions ; car de quelles illusions, de quels contes, de quelles absurdités n'abusait-on pas notre impatience, soit qu'on voulût prévenir notre découragement, soit qu'on s'abusât soi-même ? On s'est amusé à calculer, d'après nos lettres et nos gazettes, que nous avions fait marcher près de deux millions d'hommes en moins de dix-huit mois, sans qu'il ait pourtant rien paru à nos yeux. « Mais, nous disaient en grande confiance les hauts initiés, c'est que ces troupes ne marchent que la nuit pour mieux surprendre nos démocrates, ou qu'elles ne passent de jour que par pelotons et sans uniformes, » ou autres choses de même force. D'un autre côté, c'était une foule de lettres que l'on se montrait les uns aux autres, de tous les pays et des meilleures sources, en style énigmatique que l'on croyait bien n'être intelligible que pour nous seuls. On mandait à l'un que cinquante mille cristaux de Bohême venaient d'être expédiés pour son pays ; l'autre était prévenu de l'envoi très prochain de dix mille porcelaines de Saxe ; on annonçait à un troisième vingt-cinq mille balles de cacao, et autres bêtises de la sorte.

« Comment se peut-il, me dis-je à présent, que des gens d'esprit, car il y en avait certainement beaucoup dans le nombre, que d'anciens ministres qui nous avaient gouvernés, que d'autres qui étaient destinés à le devenir, pussent donner dans de pareilles balivernes, ou que notre gros bon sens, dans la multitude, ne nous ait pas portés à leur rire au nez ? Mais non, nous n'en demeurions pas moins convaincus que nous touchions au terme de nos espérances, que ce moment approchait, qu'il était infaillible ; que nous n'aurions qu'à

nous montrer, que nous étions vivement désirés, que tout serait à nos pieds. ».

Ici l'Empereur, qui m'avait souvent interrompu pour rire et goguenarder, m'a dit fort sérieusement : « Combien votre tableau doit être fidèle ; car je reconnais là une foule des vôtres ! Vraiment, mon cher, soit dit sans vous insulter, la jactance, la crédulité, l'inconséquence, la sottise même, l'on pourrait dire en dépit de tout leur esprit, semblent être spécialement leur lot. Quand parfois, voulant m'amuser, je me suis laissé aller avec eux à lâcher les rênes et à encourager la confiance, j'ai entendu, moi, aux Tuileries, sous le Consulat et l'Empire, l'égal de tout ce que vous dites là ; nul ne doutait jamais de rien : l'amour des Français pour leurs rois avait passé tout entier à ma personne, me disait-on ; je pouvais désormais faire tout ce qui me plairait, j'en devais user, je ne rencontrerais jamais d'autres obstacles qu'une poignée d'incorrigibles maudits de tous. Cette contre-révolution tant redoutée, me disait un autre, n'avait été qu'un jeu d'enfant pour moi ; elle n'avait pas fait un pli dans mes mains. Et croira-t-on ceci ! il n'y manquait, me disait-il avec insinuation, que de substituer l'ancienne couleur blanche, à celles qui nous avaient fait tant de torts en tous lieux. L'imbécile ! c'était-là la seule souillure qu'il nous trouvât désormais. J'en riais de pitié, bien que j'eusse de la peine à me contenir ; mais pour lui, il était de la meilleure foi du monde, bien persuadé qu'il était dans mon sens, et bien plus encore que l'universalité pensait comme lui<sup>44</sup>. Mais continuez ? »

---

44. Il est sûr que c'est le propre des hommes de s'abuser sur le sentiment qu'on leur porte. À Coblenz, où nous jetions tant d'argent, où une jeunesse aimable et brillante, bien plus à craindre sans doute par l'excès que par le manque de son éducation, remplissait toutes les maisons, et parcourait toutes les familles, il nous était permis de croire que nous devions y être aimés ; aussi nous croyions-nous adorés. Eh bien, lors de ma déportation au cap de Bonne-Espérance, un hasard bien singulier m'ayant placé sous la garde précisément d'un habitant de Coblenz qui avait assisté aux instants brillants de notre émigration, j'eus un grand plaisir d'en reparler avec lui. Nous ne pouvions désormais, à cet égard, avoir des secrets l'un pour l'autre, vingt-cinq ans s'étaient écoulés ; eh bien ! il me disait : « Vous n'étiez

« L'apparition du duc de Brunswick à Coblenz et l'arrivée du roi de Prusse à la tête de ses troupes, furent un grand sujet de joie et d'espérance pour toute l'émigration. Le ciel s'ouvrait enfin devant nous, s'écriait-on ; nous allions donc rentrer dans la terre promise. Toutefois les gens de jugement et d'expérience prononcèrent, dès le premier abord, que notre crise aurait l'issue de toutes celles qui lui ressemblent dans l'histoire ; que nous ne serions que des instruments ou des prétextes pour les étrangers, qui ne cherchaient que leur intérêt, et ne nous portaient aucun sentiment.

« M. de Cazalès, que peu de temps avait formé beaucoup, nous l'exprima avec bien de l'énergie. Nous considérions en extase les Prussiens qui défilaient dans les rues de Coblenz pour gagner nos frontières. « Jeunesse insensée, nous dit-il, vous admirez avec sympathie cette troupe et tout son attirail ; vous vous réjouissez de sa marche ; frémissez-en plutôt ! Pour moi je voudrais voir le dernier de ces soldats dans le Rhin. Malheur à qui appelle l'étranger dans son pays ! O mes amis ! continua-t-il avec chaleur, la noblesse française n'y survivra pas : elle aura la douleur d'expirer loin de son berceau. Je suis plus coupable qu'un autre ; je le vois, et je fais comme tout le monde ; mais c'est parce que je ne peux rien empêcher. Je le répète, malheur à qui s'adresse à l'étranger, et s'en fie à lui !... »

---

pas précisément haïs ; mais le véritable amour était pour vos adversaires ; car leur cause était la nôtre. La liberté s'était glissée parmi nous, précisément au travers de vous autres ; là, au milieu de vous, sous vos yeux mêmes, nous avions formé des clubs ; et Dieu sait si nous y riions à vos dépens, etc., etc. » Et plus d'une fois il lui était arrivé, me disait-il, mêlé à la foule qui faisait entendre des acclamations sur notre passage, de crier, avec bon nombre de ses camarades : « Vivent les princes français, et qu'ils boivent un peu dans le Rhin. Vous parlez de l'accueil que nous vous faisons, ajoutait-il ; mais c'est celui fait à Custine qu'il eût fallu voir ! Là, vous auriez pu juger de nos vrais sentiments : nous courûmes au-devant de lui ; nous couronnâmes ses soldats ; grand nombre d'entre nous s'enrôlèrent, et plusieurs en sont devenus généraux ; pour moi j'y ai manqué ma fortune, etc., etc. »



La grande armée du ci-devant prince de Condé, gravure satirique de 1792.

« Quel oracle de sagesse que ces dernières paroles ! Bientôt des faits eussent dû nous en convaincre, si nous eussions eu moins d'aveuglement, ou s'il était donné à une multitude de bien raisonner et de bien agir ; mais nous étions destinés, par nos misères même, à enrichir l'histoire d'une des leçons les plus dignes de la méditation des hommes. Nous pouvions bien nous compter vingt ou vingt-cinq mille en armes : certes, une telle masse, ardente, dévouée, combattant pour ses propres intérêts, d'intelligence avec les éléments sympathiques du dedans, agissant contre une nation bouleversée, dans l'agitation, confuse de nouveaux droits non encore consacrés, pas même bien compris, pouvait porter des coups décisifs. Mais ce n'était pas notre force, nos succès, leur promptitude, qui eussent fait le compte des étrangers ? Aussi, sous le prétexte de cette influence même, et pour qu'elle s'exerçât, disaient-ils, sur plusieurs points à la fois, ils nous annulèrent en nous morcelant, et nous faisant pour ainsi dire prisonniers au milieu de leurs divers corps d'armée. Ainsi, six

mille d'entre nous, sous les ordres du prince de Condé, furent dirigés contre l'Alsace ; quatre mille, sous le duc de Bourbon, durent agir en Flandre, et douze à quinze mille demeurèrent au centre, sous les deux frères du roi, pour attaquer la Champagne.

« Le plan, les vœux de nos princes avaient été que Monsieur<sup>45</sup>, comme héritier du trône et le suppléant naturel de Louis XVI, se proclamât, vu la captivité du Roi, régent du royaume, en mettant le pied sur le territoire français ; qu'il marchât, avec ses émigrés, à la tête de l'expédition, et que les alliés, à sa suite, ne fussent que nos auxiliaires. Mais les alliés ne firent qu'en rire, ils nous reléguèrent à la queue, sous les ordres et le bon plaisir du généralissime Brunswick, qui nous fit précéder par le plus absurde des manifestes, dont il nous sauva du moins le ridicule et l'odieux.

« Il est juste de dire, toutefois, que parmi nous quelques vieilles têtes, mieux avisées, n'avaient pas été sans prévoyance à cet égard ; aussi avaient-elles proposé dans le conseil des princes, disait-on, de se jeter, avant l'arrivée des alliés, sur quelque point de la France, et d'y nourrir, pour notre compte, la guerre civile. D'autres, plus désespérés ou plus ardents, conseillaient de se saisir noblement des États de l'électeur de Trèves, notre bienfaiteur ; d'occuper Coblenz et sa forteresse, et d'en faire, pour tous les mécontents français, un centre de ralliement, un point d'appui indépendant du corps germanique ; et quand nous nous récriions contre une telle perfidie et une telle ingratitude, ils nous répondaient : « Aux grands maux, les grands remèdes. » On ne sait ce qu'eussent pu produire de pareilles résolutions, qui étaient au demeurant bien plus dans l'audace de nos jours que dans les mœurs d'alors. Aussi ne furent-elles pas suivies ; et d'ailleurs il était trop tard,

---

45. Monsieur, frère du roi, c'est-à-dire le comte de Provence. (*JMS*)



nous étions trop engagés au milieu des étrangers ; nous leur appartenions déjà, et nos destinées devaient s'accomplir !...

« Quant à nous qui formions la multitude, nous étions loin de prévoir nos malheurs. Nous nous mîmes en marche avec allégresse. Il n'était pas un de nous qui ne se vit, à quinze jours de là, chez lui, triomphant au milieu de ses vassaux soumis, humiliés, accrus. Notre confiance n'eût permis là-dessus aucune observation, aucun doute ; j'en vais donner une preuve, qui, pour m'être personnelle et fort minutieuse en elle-même, n'en sera pas moins caractéristique pour tous. Nous traversions la ville de Trêves ; un de mes grands-oncles, lors de la guerre de la succession, en avait été gouverneur, pour Louis XIV, durant la conquête. Je fus visiter sa sépulture ; elle se trouvait dans une chapelle des chartreux de cette ville. La chaleur de mon âge, celle du moment, me portèrent à vouloir lui élever un petit monument, avec une superbe inscription analogue aux circonstances. Je ne doutais de rien. Il n'en fut pas ainsi des bons religieux : le prieur exigea que je m'en entendisse avec M. l'abbé, espèce d'évêque, et d'évêque allemand. Sa sagesse, sa tiédeur, en dépit de ses nombreux quartiers, lorsque je lui débitais mon projet chevaleresque, me prévinrent d'abord fortement contre lui ; mais quand, après quelques circonlocutions, il m'accoucha que, dans les circonstances présentes... la prudence... la sagesse... si les Français venaient à entrer dans la ville... À ces derniers mots, mon indignation fut extrême ; elle fut telle, que je ne me donnai pas le temps de lui répliquer une parole. Je sortis aussitôt avec le rire du mépris et de la colère, convaincu que je laissais là le plus effroyable jacobin ; et rien qu'une générosité naturelle et le respect de moi-même purent m'empêcher d'ameuter les camarades, qui eussent certainement tout renversé. Hélas ! pourtant, M. l'abbé y voyait plus loin que moi ! car trois semaines n'étaient pas écoulées,

que les républicains étaient dans Trêves, le pauvre abbé en fuite, et les cendres du bon oncle profanées par les infidèles.

« Du reste, à peine fûmes-nous en pleine opération, à peine eûmes-nous mis le pied sur le sol français, qu'il devint très aisé, sous peine de stupidité ou d'aveuglement, de comprendre enfin qu'il était possible, à toute rigueur, que nous nous fussions abusés. Nous nous trouvions au milieu des Prussiens, qui enchaînaient tous nos mouvements ; nous ne pouvions aller en avant, à droite ni à gauche sans leur permissions et ils ne l'accordaient jamais. Nos subsistances, toutes nos ressources dépendaient de leur unique volonté ; nous avions la honte de nous présenter en esclaves sur le sol où nous prétendions régner.

« Quant à nos compatriotes, au lieu de nous recevoir en libérateurs, comme nous n'en avons pas douté, ils ne nous témoignèrent que l'éloignement et de la répugnance. Pour quelques seigneurs châtelains, ou autres, qui venaient nous joindre, la masse entière de la population fuyait à notre approche ; on nous considérait hostilement, avec l'œil du reproche et le silence même de la réprobation. Elle semblait nous dire : Ne frémissiez-vous donc pas de souiller ainsi le sol de la patrie ! N'êtes-vous pas nés Français ! Le cœur ne vous dit-il donc rien sur cette terre natale ! Vous vous dites offensés ; mais quel tort, quelle injure donna jamais à un fils le droit ou le sentiment de venir déchirer sa mère !... On nous dit qu'autrefois un patricien fougueux, Coriolan, eut l'infamie de combattre sa patrie ; mais du moins, à la fureur il joignait l'élévation ; il se présentait avec un bras victorieux, il imposait ses propres volontés ; il ne se traînait pas à la suite de barbares étrangers ; il les commandait, et encore se laissa-t-il attendrir. Seriez-vous incapables de ce sentiment, et ne redouteriez-vous pas nos malédictions, qui vous seraient perpétuées par nos enfants ! Et, dans ce cas encore, quels que soient vos succès, ils n'égalent pas vos

douleurs ! Vous prétendez venir gouverner ; vous n'aurez amené que des maîtres, etc., etc.

« À Verdun, ou à Estain, on nous logea dans la ville. Quelques camarades et moi nous eûmes pour lot une assez belle maison ; elle n'avait plus que les murailles ; tous les meubles, tous les propriétaires avaient disparu, à l'exception de deux jeunes demoiselles très-jolies, qui nous en mirent en possession. Cette circonstance nous semblait d'un augure favorable ; nous nous permîmes de le leur faire observer galamment, et voulûmes faire les aimables. « Messieurs, nous dit assez aigrement l'une des deux Amazones, nous sommes restées parce que nous nous sentions le courage de vous dire en face que nos prétendus sont en armes contre vous, et qu'ils ont nos vœux au moins autant que nos cœurs. » Ce langage était intelligible, aussi nous n'en demandâmes pas davantage, et nous allâmes nous loger ailleurs.

« Quoi qu'il en soit, nous voilà donc en France, et à la suite de cette armée prussienne qui poursuit brillamment ses succès, nous laissant de trois ou quatre marches en arrière. Et soit pour se rire de nous, parce que nous les avions assurés que toutes les villes ouvriraient leurs portes à notre vue, soit pour se délivrer de nos importunités, il nous donnèrent à faire le siège de Thionville. Nous approchons de la place, et, par une de ces bizarreries singulières du hasard, le corps de la marine s'y trouve précisément opposé aux volontaires nationaux de Brest : ils se reconnaissent, et Dieu sait la volée d'épithètes et d'injures qui sont aussitôt échangées.

« Toutefois la place de Thionville est comme l'on sait des plus fortes ; or nous manquions de tout, et nous ne pouvions la prendre de nos mains ni de nos dents, et ce fut alors le sujet d'une haute négociation que d'obtenir des Autrichiens de Luxembourg deux pièces de

vingt-quatre. Après bien des allées et des venues, elles se présentent enfin triomphantes, et c'est avec ce formidable appareil que nous sommons la place, et que, sur son refus, on lui tire, la nuit, en pure perte, quelques centaines de coups de canon. Lors de mon retour de l'émigration, le hasard m'ayant fait trouver avec le général de Wimphen, commandant de cette place, il me demandait quelle avait pu être notre intention et notre mauvaise plaisanterie. — « Mais c'est, je crois, qu'on comptait sur vous. — Mais quand cela eût été, me disait-il, encore eussiez-vous du me mettre dans le cas de me rendre ; vous ne pouviez supposer que je dusse aller vous solliciter de m'attaquer, etc. » Le tout était à l'avenant ; la plus petite sortie mettait toutes nos forces en l'air, la moindre circonstance était un événement pour nous : cela était simple ; car nous étions étrangers à tout ; aussi, courage à part, je n'hésite pas à croire que cent gros bonnets de la garde impériale n'eussent mis tout notre rassemblement en déroute. Heureusement que nos adversaires n'en savaient pas plus que nous : tous étaient pygmées alors, bien qu'en très peu de temps on ait trouvé des géants partout.

« Cependant nous demeurions fort mécontents de tout cela, sous nos tentes et sur notre mauvaise paille ; mais, à *la française*, notre gaîté faisait notre salut ; notre mauvaise humeur s'exhalait toute en quolibets, et en mauvaises plaisanteries. Chacun de nos chefs eut bientôt son sobriquet : il ne fut pas jusqu'au vénérable maréchal de Broglie, notre généralissime, qui n'eût le sien ; et ceci me rappelle le conte dont nous gratifiâmes, sans doute, un de ses lieutenants, qui en demeura noyé. Si mes compagnons de tente lisent jamais ceci, ils en riront encore :

« Lors d'une sortie qui nous mit tout en émoi, comme de coutume, chacun se portait en avant ; or, nous possédions deux petits canons

que nous avons achetés, et que les officiers d'artillerie traînaient eux-mêmes, faute de chevaux. « – Eh bien ! m'a observé l'Empereur, j'aurais pu être précisément attelé à ces mêmes canons, et pourtant quelles autres combinaisons dans mes destinées et dans celles du monde ! car il est incontestable, et nul ne saurait le nier, que je lui ai imprimé une direction toute de moi. Mais reprenez. »



Vue du siège de Thionville, août-octobre 1792.

« Sire, notre formidable artillerie était donc en pleine route sur le grand chemin, quand l'officier-général de jour arrive au grand galop, et s'arrête d'indignation à la vue de nos deux petits canons roulant vers la place, la culasse en avant. « Comment, Messieurs, le faisait-on s'écrier, sont-ce bien des gentilshommes qui conduisent ainsi leurs canons à l'ennemi ? Et s'il se présentait, comment pourriez-vous tirer

dessus ? » Et il s'obstinait à ne vouloir pas comprendre ce que les officiers d'artillerie se tuaient à lui dire, que pourtant il en était toujours ainsi partout, et que, sous peine d'invention de sa part, on ne pouvait faire autrement. Et dès cet instant nous lui expédiâmes son brevet, que contre-signa la multitude.

« Mais bientôt tout ce burlesque tourna subitement au dernier sérieux ; la scène changea comme par magie, et nos malheurs apparurent aussitôt dans toute leur affreuse nudité. Soit trahison, soit faiblesse, soit intérêt de sa politique, ou maladie dans son armée ; soit force réelle ou seule adresse du général français, le roi de Prusse traita secrètement avec lui, fit soudainement volte-face, et marcha vers la frontière, évacuant le territoire de la France. Alors commença pour nous la plus épouvantable débâcle ; le langage ne saurait rendre les indignes traitements dont nous fûmes l'objet, ni le juste ressentiment dont un cœur généreux dut se remplir contre les Prussiens, nos alliés. Nos princes dégradés, méconnus, insultés par eux ; nos équipages, nos effets les plus nécessaires, notre linge même, pillés ; nos personnes bassement maltraitées : tels nous fûmes, pêle-mêle, poussés et revomis en dehors de la frontière, par nos amis, nos alliés !!!

« Pour moi, dès le commencement de la retraite, succombant sous la fatigue de trop longues marches faites dans la boue et sous des torrents de pluie ; courbant sous un mousquet et tout un attirail qui n'étaient nuisibles qu'à moi, je profitai de ma prérogative de volontaire pour sortir des rangs, et opérer seul ma retraite, selon mes forces. Je partais quand je pouvais ; je n'atteignais jamais la halte commune ; la première métairie me servait d'asile ; et, soit bonheur personnel, soit parce qu'en effet les paysans se trouvèrent bons, et point exaspérés contre nous, j'évacuai sans malencontre. Ce ne fut qu'à quelque temps de là que je pus juger de toute l'étendue du péril auquel je

m'étais exposé, quand je lus dans les papiers que quinze ou dix-huit des nôtres, traînants comme moi, dont quelques-uns étaient mes voisins dans les rangs, avaient été saisis, menés à Paris, et exécutés dans les places publiques en espèce d'autodafé, et comme par voie d'expiation.

« Aussitôt hors de France, on nous signifia à tous qu'il fallait nous dissoudre ; mais cette intimation n'était pas nécessaire : les besoins, le dénuement de toutes choses la rendaient suffisamment indispensable. Nous nous débandâmes ; chacun prit une direction à l'aventure, et le désespoir, la rage, furent ses compagnons. Nous traversâmes en fugitifs, la plupart du temps à pied, quelques-uns à peu près nus, les lieux de notre splendeur et de notre luxe passés. Heureux quand on ne nous en fermait pas les portes, qu'on ne nous en repoussait pas avec brutalité ! En un instant on nous chassa officiellement de partout ; on nous interdit le séjour ou l'entrée de tous les États voisins ; nous fuîmes au loin et allâmes traîner dans toute l'Europe le spectacle de nos misères, qui durent être une grande leçon de morale et de politique pour les peuples, les grands et les rois.

« Cependant, les exploits des Français, firent expier cruellement aux étrangers les indignités dont ils nous avaient accablés ; tandis que de notre côté, ce nous fut une espèce de consolation que de voir l'honneur de l'émigration se réfugier dans l'armée de Condé, qui se montrait à tous les yeux et s'est inscrite dans l'histoire comme un modèle de loyauté, de valeur et de constance.

« Telle est, Sire, cette trop fameuse époque, cette détermination fatale, qui n'a été, pour un grand nombre, que la seule erreur de la jeunesse et de l'inexpérience. Toutefois, à ceux-là, personne n'a le droit d'en faire le reproche qu'eux-mêmes. Les sentiments qui les guidèrent étaient

si purs, si naturels, si généreux, qu'ils pourraient même au besoin s'en faire honneur ; et ces dispositions, je dois le dire, étaient celles de la masse parmi nous, de cette foule surtout de gentilshommes de province, qui, sacrifiant tout et n'attendant rien, sans fortune comme sans espérance, montraient un dévouement vraiment héroïque, en ce qu'il n'avait d'autre but que ce qu'ils imaginaient être un devoir. Du reste, le vice en était tout à notre éducation politique, qui ne nous apprenait pas à distinguer nos devoirs, et nous faisait porter au prince seul ce qui appartenait à toute la patrie. Les erreurs passent avec les générations, les seules vérités demeurent ! Aussi dans l'avenir, quand les passions adverses seront éteintes, quand il ne restera plus de traces des intérêts croisés ou de l'aveuglement et de la fureur des partis, alors ce qui fut douteux pour nous sera positif pour d'autres. Ce qui était excusable ou même licite en nous, qui nous trouvions entre un vieil ordre de chose qui finissait, et un nouveau qui s'élevait, sera tenu pour hautement coupable parmi ceux qui jouiront de doctrines arrêtées. Là, passeront comme articles de foi : 1° Que le plus grand de tous les crimes est d'introduire l'étranger au sein de la patrie. 2° Que la souveraineté ne saurait être errante ; mais qu'elle est inséparable du territoire, et demeure liée à la masse des citoyens. 3° Que la patrie ne saurait être voyageuse ; mais qu'elle est immuable et toute sur le sol sacré qui nous a donné la naissance, et où reposent les ossements de nos pères. Telles sont les grandes maximes, et beaucoup d'autres encore, qui demeureront enfantées par notre émigration ; telles sont les grandes vérités qu'on recueillera de nos malheurs !

« Très bien, a dit l'Empereur, très bien ; voilà ce qui s'appelle être sans préjugés ! Voilà de vraies vues philosophiques ! Et l'on dira de vous que vous avez su profiter des leçons du temps et de l'adversité. »



« Sire, durant notre séjour à bord du *Northumberland*, et dans les loisirs de la traversée, les Anglais, plus d'une fois, touchèrent vis-à-vis de nous ce point délicat ; égarés par la guerre qu'ils nous avaient faite avec fureur, aussi bien que par les maximes dont l'intérêt du moment remplissait leurs journaux, en opposition même avec leurs doctrines nationales, ils nous entretenaient des mérites de l'émigration, des vertus dont ils avaient été les témoins, et trouvaient la nation coupable d'y avoir résisté. Mais quand les arguments se compliquaient trop, ou que nous voulions y mettre un terme subit, nous l'obtenions d'un mot ; nous leur disions : « Reportez-vous au moment de votre révolution ; figurez-vous Jacques II vous menaçant de la rive opposée, et sous les bannières françaises, bien qu'entouré de ses fidèles, qu'auriez-vous fait ? Et si Louis XIV vous l'eût ramené à Londres à la tête de cinquante mille Français, qui eussent ensuite tenu garnison chez vous, qu'auriez-vous senti ! » – Ah !... Mais Ah !..., disaient-ils, s'efforçant de chercher quelque différence, et ne pouvant en trouver, ils se mettaient à rire et se taisaient. Et en effet, observait l'Empereur, il n'y avait pas un mot à répliquer. » Et il s'est mis à passer en revue, avec sa rapidité et ses vues ordinaires, les divers objets que j'avais relatés : il s'est arrêté sur l'absurdité, l'inconséquence, la grande erreur de notre émigration ; les vrais torts quelle avait causés à la France, au roi, à nous-mêmes. « Vous avez établi, consacré dans la France politique, disait-il, une scission pareille à celle que les catholiques et les protestants amenèrent dans l'Europe religieuse ; et quels malheurs n'en ont pas été la suite ! J'étais venu à bout d'en détruire les conséquences ; mais ne vont-elles pas renaître ! » Et il développait les moyens qu'il avait employés pour détruire ce fléau, les précautions qu'il avait dû prendre, les résultats qu'il avait voulus. Comme tout changeait de face dans sa bouche ; comme tout s'agrandissait à mes yeux, à mesure qu'il parlait ! « Et le bizarre de ma situation, observait-il, c'est que dans tout cela je naviguais moi-même constamment au milieu des

écueils. Chacun, jugeant d'après son échelle, attribuait à des affections, à de simples préjugés, à de la petitesse, ce qui, en moi, n'était pourtant que vues profondes, grandes conceptions et maximes d'État de la plus haute élévation ; on eût dit que je ne régnais que sur des pygmées en intelligence : je n'étais compris de personne. Le parti national n'éprouvait que jalousie et ressentiment de ce qu'il me voyait faire en faveur des émigrés ; et ceux-ci, de leur côté, se persuadaient que je ne cherchais qu'à me donner du lustre par leur secours. Pauvres gens !...

« Toutefois, en dépit de l'aveuglement et des préjugés, réciproques, j'étais arrivé à mon but, et j'avais obtenu la satisfaction de laisser tout calme dans le port, lorsque je me lançais sur la haute mer à la poursuite de mes grandes entreprises. »

*N. B.* Depuis mon retour en Europe, mentionnant ces paroles de Napoléon à un grand officier de la couronne, qui avait eu l'honneur de jouir souvent de ses entretiens particuliers (le comte de S...<sup>46</sup>), il m'a raconté à son tour une conversation précisément sur le même sujet : elle coïncide trop bien avec ce qu'on vient de lire pour que je ne le rapporte pas ici. L'Empereur lui disait un jour : « Pourquoi croyez-vous que je cherche à m'entourer des grands noms de l'ancienne monarchie ? – Sire, mais peut-être pour la splendeur de votre trône, et pour ménager certaines apparences aux regards de l'Europe. – Ah ! vous y voilà bien avec votre orgueil et vos préjugés de classe. Eh bien ! sachez que mes victoires et ma force me recommandent en Europe bien autrement que ne pourraient le faire tous vos grands noms, et qu'au-dedans ma prédilection apparente pour eux me fait beaucoup de tort, me dépopularise infiniment. Vous attribuez à de petites vues ce qui tient à de fort larges. Je reconstitue une société, une nation, et je me trouve sous la main des éléments tout à fait antipathiques. Les nobles et les émigrés ne sont qu'un point dans la masse, et cette masse leur est hostile, et demeure fort ulcérée ; elle me pardonne

---

46. Louis-Philippe, comte de Ségur (1753-1830), conseiller d'État sous l'Empire, sénateur, et grand maître des cérémonies. (*JMS*)

avec peine de les avoir rappelés. Pour moi, je l'ai cru un devoir ; mais si je les laisse demeurer formant corps, ils peuvent un jour servir à l'étranger, nous devenir nuisibles et courir eux-mêmes de grands périls. Je ne cherche donc qu'à les dissoudre et à les isoler. Si j'en place autour de moi, dans les administrations, dans l'armée, c'est afin de les incruster dans la masse, et pour faire en sorte que le tout ne fasse plus qu'un ; car je suis mortel, et si je venais à vous quitter avant que cette fusion se fût opérée, vous verriez quels inconvénients entraîneraient ces parties hétérogènes, et le terrible danger dont certaines personnes pourraient être victimes ! Ainsi donc, Monsieur, mes vues tiennent toutes à l'humanité et à la haute politique ; nullement à de vains et sots préjugés. »

Et sur ce que je me récriais auprès du narrateur, combien peu aux Tuileries nous connaissions le véritable caractère de Napoléon, les hautes et excellentes qualités de son âme et de son cœur,

il me répondait que pour lui il avait été personnellement plus heureux, et qu'il allait m'en donner une preuve qu'il choisissait entre dix : « L'Empereur, me disait-il, dans son conseil privé, se montrait un jour fort monté contre le général La F...<sup>47</sup>, et fit une sortie des plus vives contre ses opinions, ses principes, qu'il disait capables de mettre un État en complète dissolution ; et, s'animant par degrés, il se mit en une véritable colère. Je me trouvais un des membres de ce conseil ; nouvellement admis et peu fait encore aux manières de l'Empereur, bien qu'arrêté par mes deux voisins, je pris aussitôt la parole en défense de l'accusé, assurant qu'on l'avait calomnié auprès du souverain, qu'il vivait

paisible dans ses terres avec des opinions personnelles qui ne causaient aucun dommage. L'Empereur, dans son état de colère, reprit tout d'abord pour insister avec violence ; mais au bout de cinq à six mots, il s'arrêta tout court, me disant : Mais c'est votre ami, Monsieur, et vous avez rai-



**M. le marquis de La Fayette,  
Commandant Général de la  
Garde Nationale Parisienne,  
en 1789.**

47. Gilbert du Motier, marquis de La Fayette (1757-1834), héros de la guerre d'indépendance des États-Unis, député de la noblesse en 1789. Émigré, il passa aux Autrichiens. (JMS)

son.... Je l'avais oublié.... Parlons d'autre chose. – Et pourquoi, disais-je, ne nous faisiez-vous pas connaître, dans le temps, tout cela ? – Par une fatalité qui semblait tenir à l'atmosphère de Napoléon, soit prévention, soit autrement, notre esprit était tel qu'on ne pouvait le raconter qu'à ses intimes ; car si on en eût fait grand bruit, on eût passé pour un hâbleur grossièrement courtisan, qui eût débité, non ce qu'il croyait vrai ; mais ce qu'il imaginait propre à lui mériter de la faveur et des récompenses. »

Mais puisque j'en suis à ce grand-officier de la couronne, aussi distingué d'ailleurs par les grâces de son esprit et l'aménité de ses mœurs que par la noblesse de son caractère, voici une de ses réponses à Napoléon, d'un goût aussi fin que d'une flatterie délicate. L'Empereur, à un de ses levers, s'étant trouvé dans le cas de l'attendre, s'en montra fort choqué, et lui fit une scène à son arrivée, en présence de tous. Or, c'était le moment où cinq ou six rois, entre autres ceux de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg, se trouvaient à Paris. « Sire, répondit le coupable, j'ai un million d'excuses sans doute à présenter à Votre Majesté ; mais aujourd'hui on n'est pas toujours maître de circuler dans les rues. Je viens d'avoir le malheur de donner dans un *embarras de rois* dont je n'ai pas pu sortir plus tôt, voilà la cause de ma négligence. » Chacun sourit, et l'Empereur, d'une voix fort radoucie, se contenta de dire : « Quoi qu'il en soit, Monsieur, prenez dorénavant vos précautions, et surtout ne me faites plus attendre. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### Samedi 3 août 1816.

Voyage sentimental de Napoléon. – Esprit public du temps. –  
Journée du 10 août.

¶ Le temps est devenu un peu meilleur ; l'Empereur a essayé de se promener au jardin. Le général Bingham et le colonel du 55<sup>e</sup> ont fait demander à voir l'Empereur, qui les a gardés assez longtemps. L'apparition du gouverneur a mis tout en fuite. Le général Bingham a disparu, et nous, nous avons gagné le bois, pour nous éloigner du terrain.

L'Empereur, dans sa promenade, a beaucoup causé d'un voyage qu'il avait fait en Bourgogne, au commencement de la révolution. C'est ce qu'il appelle son *Voyage sentimental*<sup>48</sup> à Nuits ; il y alla souper chez son camarade *Gassendi*<sup>49</sup>, alors capitaine dans son régiment, et marié assez richement à la fille d'un médecin du lieu. Le jeune voyageur ne tarda pas, disait-il, à s'apercevoir du dissentiment des opinions politiques du beau-père et du gendre : le gentilhomme Gassendi était aristocrate comme de raison, et le médecin, chaud patriote. Celui-ci trouva dans le convive étranger un auxiliaire puissant, et en fut si ravi, que le lendemain il était au point du jour chez lui en visite de reconnaissance et de sympathie. L'apparition d'un jeune officier d'artillerie d'une bonne logique et d'une langue alerte, disait l'Empereur, était une recrue précieuse et rare pour l'endroit. Il fut aisé au voyageur de s'apercevoir qu'il faisait sensation. C'était un dimanche, on lui tirait le chapeau du bout de la rue. Toutefois ce triomphe ne fut pas sans échec. Il alla souper chez une Mme Maret ou Muret, auprès de laquelle un autre de ses camarades, semblait fort bien établi ; or,

48. Allusion au *Voyage sentimental à travers la France et l'Italie* (paru en 1768) de Laurence Sterne, alors très en vogue. (JMS)

49. Sur le général Gassendi, voir le tome 8, au 17 juin 1816. (JMS)

c'était là le repaire de l'aristocratie du canton, bien que la dame ne fût que la femme d'un marchand de vin ; mais elle avait une grande fortune, les meilleures manières, c'était la duchesse de l'endroit, observait l'Empereur. Là se trouvait toute la gentilhommerie des environs. Le jeune officier avait donné dans un vrai guêpier, disait-il, il lui fallut rompre force lances ; la partie n'était pas égale. Au plus fort de la mêlée, on annonce le maire. « Je crus que c'était un secours que le ciel m'envoyait dans ce moment de crise, disait l'Empereur ; mais il se trouva le pire de tous. Je vois encore ce maudit homme, dans son bel accoutrement du dimanche, bien boursoufflé sous un grand habit cramoisi : c'était un misérable. Heureusement la générosité de la maîtresse de la maison, peut-être une secrète sympathie d'opinions, me sauvèrent. Elle détourna constamment, avec esprit, les coups qui eussent pu porter ; elle fut sans cesse le bouclier gracieux sur lequel les armes venaient perdre leurs forces ; enfin, elle me préserva de toute blessure, et il m'est toujours resté d'elle un agréable souvenir pour le service que j'en reçus dans cette espèce d'échauffourée. »

« Cette diversité d'opinions, observait l'Empereur, se retrouvait alors dans toute la France. Dans les salons, dans la rue, sur les chemins, dans les auberges, tous les esprits étaient prêts à s'enflammer, et rien de plus facile que de se méprendre sur la force des partis et de l'opinion, suivant les localités où l'on se plaçait. Ainsi, un patriote s'en laissait imposer facilement s'il se trouvait dans les salons ou parmi les rassemblements d'officiers, tant il se voyait en minorité ; mais sitôt qu'il était dans la rue ou parmi les soldats, il se retrouvait alors au milieu de la nation toute entière. Les sentiments du jour ne laissèrent pas de gagner jusqu'aux officiers mêmes, surtout après le fameux serment à *la Nation, à la Loi et au Roi*. Jusque-là, continuait l'Empereur, si j'eusse reçu l'ordre de tourner mes canons contre le peuple, je ne doute pas que l'habitude, le préjugé, l'éducation, le nom du roi, ne

m'eussent porté à obéir ; mais le serment national une fois répété, c'eût été fini, je n'eusse plus connu que la nation. Mes penchants naturels se trouvaient dès lors en harmonie avec mes devoirs, et s'arrangeaient à merveille de toute la métaphysique de l'Assemblée. Toutefois, les officiers patriotes, il faut en convenir, ne composaient que le petit nombre ; mais avec le levier des soldats, ils conduisaient le régiment et faisaient la loi. Les camarades du parti opposé, les chefs mêmes recouraient à nous dans tous les moments de crise. Je me souviens, par exemple, disait-il, d'avoir arraché à la fureur de la populace un des nôtres, dont le crime était d'avoir entonné, des fenêtres de notre salle à manger, la célèbre romance de *ô Richard ! ô mon Roi*<sup>50</sup> ! Je me doutais bien peu alors qu'un jour cet air serait proscrit aussi de la sorte à cause de moi. C'est comme au 10 août, voyant enlever le château des Tuileries et se saisir du roi, j'étais assurément bien loin de penser que je le remplacerais, et que ce palais serait ma demeure. »

Et s'arrêtant sur cette journée du 10 août<sup>51</sup>, il a dit : « Je me trouvais, à cette hideuse époque, à Paris, logé rue du Mail, place des Victoires. Au bruit du tocsin et de la nouvelle qu'on donnait l'assaut aux Tuileries, je courus au Carrousel, chez *Fauvelet*, frère de Bourrienne, qui y tenait un magasin de meubles. Il avait été mon camarade à l'École militaire de Brienne. C'est de cette maison, que par parenthèse je n'ai jamais pu retrouver depuis par les grands changements qui se sont opérés, que je pus voir à mon aise tous les détails de la journée. Avant d'arriver au Carrousel, j'avais été rencontré dans la rue des Petits-Champs par un groupe d'hommes hideux, promenant une tête au bout d'une pique. Me voyant passablement vêtu, et me

50. Richard Cœur-de-Lion, opéra-comique d'André Grétry, donné en 1784 à Paris. L'air *Ô Richard ! ô mon roi !* deviendra un air royaliste très populaire. (JMS)

51. Journée du 10 août 1792. Prise des Tuileries où résidait le roi, par les émeutiers. C'est, en fait, la fin de la monarchie. (JMS)

trouvant l'air d'un monsieur, ils étaient venus à moi pour me faire crier *Vive la Nation !* ce que je fis sans peine, comme on peut bien le croire.

« Le château se trouvait attaqué par le plus vile canaille. Le roi avait assurément pour sa défense au moins autant de troupes qu'en eut depuis la Convention au 13 vendémiaire, et les ennemis de celle-ci étaient bien autrement disciplinés et redoutables. La plus grande partie de la garde nationale se montra pour le roi : on doit lui rendre cette justice. »



Prise du palais des Tuileries, le 10 août 1792, par Duplessis-Bertaux.

Ici le Grand-Maréchal a observé qu'il était précisément d'un des bataillons qui se montrèrent les plus dévoués. Il failli être massacré plusieurs fois par le peuple, en regagnant isolément sa demeure.



Nous observions, de notre côté, qu'en général la garde nationale à Paris avait constamment montré les vertus de son état : l'amour de l'ordre, le dévouement à l'autorité, la crainte du pillage et la haine de l'anarchie ; et c'était aussi l'opinion de l'Empereur.

« Le palais forcé, et le roi rendu dans le sein de l'Assemblée, a-t-il continué, je me hasardai à pénétrer dans le jardin. Jamais depuis, aucun de mes champs de bataille ne me donna l'idée d'autant de cadavres que mon présentèrent les masses de Suisses, soit que la petitesse du local en fit ressortir le nombre, soit ce fût le résultat de la première impression que j'éprouvais en ce genre. J'ai vu des femmes bien mises se porter aux dernières indécences sur les cadavres des Suisses. Je parcourus tous les cafés du voisinage de l'Assemblée : partout l'irritation était extrême ; la rage était dans tous les cœurs, elle se montrait sur toutes les figures, bien que ce ne fussent pas du tout des gens de la classe du peuple ; et il fallait que tous ces lieux fussent journellement remplis des mêmes habitués, car bien que je n'eusse rien de particulier dans ma toilette, ou peut-être était-ce encore parce que mon visage était plus calme, il m'était aisé de voir que j'excitais maints regards hostiles et défiants, comme quelqu'un d'inconnu ou de suspect. »

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Dimanche 4 août 1816.**

Bals masqués. – Mme de Mégrigny. – Le Piémont et les Piémontais. – Canaux de la France. – Rêves sur Paris. – Versailles. – Fontainebleau, etc.

Le temps était devenu meilleur. L'Empereur a demandé sa calèche, et a marché fort loin jusqu'à ce qu'elle vînt le joindre. Nous avons fait deux tours.

On parlait des bals masqués : l'Empereur les aimait particulièrement, et en demandait souvent. Il y était toujours sûr d'un certain rendez-vous qui ne lui manquait jamais : il s'y trouvait, disait-il, entrepris chaque année par un même masque, qui lui rappelait d'anciennes intimités, et le sollicitait avec ardeur de vouloir bien le recevoir, et l'admettre à sa cour : c'était une femme très-aimable, très bonne et très belle, à qui beaucoup devaient certainement beaucoup. L'Empereur, qui ne laissait pas que de l'affectionner, lui répondait toujours : « Je ne nie pas que vous soyez charmante ; mais voyez un peu quelle est votre demande ; jugez-la vous-même, et prononcez ? Vous avez deux ou trois maris, et des enfants de tout le monde. On tiendrait à bonheur sans doute d'avoir été complice de la première faute ; on se fâcherait de la seconde, on la pardonnerait peut-être ; mais ensuite, et puis, et puis !... À présent soyez l'Empereur, et jugez : que feriez-vous à ma place, moi qui suis tenu à faire renaître un certain décorum ? » Alors la belle solliciteuse gardait le silence, ou lui disait : « Du moins ne m'ôtez pas l'espérance. » Et renvoyait à l'année suivante à être plus heureuse. « Et chacun de nous deux, disait l'Empereur, était exact à ce nouveau rendez-vous. »

À ces bals, l'Empereur aimait particulièrement à se faire insulter, disait-il, et le recherchait. Un jour, chez Cambacérés, il rit beaucoup

de s'entendre dire par une Mme de\*\*\*<sup>52</sup>, qu'il prétend que sa nature portait d'ailleurs facilement à l'aigreur, « qu'il y avait des gens au bal qu'il faudrait mettre à la porte, qu'ils n'avaient pu y entrer, sans doute, qu'avec des billets volés. »

Une autre fois, il avait porté la douce et timide Mme de *Mégrigny* à se lever et à s'éloigner avec colère et les larmes aux yeux, disant qu'on abusait assurément vis-à-vis d'elle de la liberté que donnait un bal masqué. L'Empereur venait de lui rappeler une faveur très remarquable qu'il lui avait accordée jadis, en ajoutant que personne ne doutait qu'elle ne l'eût payée par le droit du seigneur. « Or, il n'y avait que moi, disait l'Empereur, qui pût le lui dire sans l'insulter, parce que cela se disait, il est vrai ; mais que j'étais bien sûr qu'il n'en était rien. » Voici l'histoire.

L'Empereur allant se faire couronner à Milan, coucha à Troyes. On lui présenta les autorités, et parmi elles une jeune pétitionnaire à la veille de se marier, et qui venait solliciter de lui une faveur de fortune. Or, comme l'Empereur désirait, disait-il, faire quelque chose qui fût, avec éclat, agréable au pays, la circonstance lui parut favorable, et il la saisit avec toute la grâce imaginable. La jeune personne (c'était madame de *Mégrigny*) appartenait aux premières familles de la province, mais était tout à fait ruinée par l'émigration. À peine était-elle de retour au logis misérable de ses parents, qu'un page y entra avec fracas, apportant le décret de l'Empereur qui leur rendait trente mille francs de rente, ou plus. On juge du bruit et de l'effet d'un tel événement. Toutefois, comme rien n'était plus charmant, plus complètement joli, disait l'Empereur, que la jeune solliciteuse, on voulait que ses attraits eussent été pour quelque chose dans sa galanterie, bien qu'il

---

52. Madame de Saint-Didier. (JMS)

eût quitté la ville quelques heures après, et qu'il n'y eût plus songé ; c'était égal. On sait comme se font les histoires ; et comme elle était femme d'un de ses écuyers, qu'elle vint conséquemment à la cour, on avait mêlé tout cela comme de coutume ; si bien que nommée depuis sous-gouvernante du roi de Rome, le choix scandalisa un moment la sévère madame de Montesquiou, qui craignait, disait l'Empereur, de n'y voir qu'un arrangement.

L'Empereur dit qu'il renouvela à Turin la galanterie gracieuse de Troyes, dans la personne de Mme de Lascaris ; et dans les deux endroits, du reste, il croit avoir eu à se louer de sa libéralité, et en avoir recueilli le fruit. } Les deux familles se sont montrées attachées et reconnaissantes.

{ Il se demandait à ce sujet, quels auront pu être les sentiments du Piémont à son égard. Il avait une affection particulière, disait-il, pour cette province. M. de Saint-Marsan, qu'il croyait lui avoir été fidèle jusqu'à la fin, l'avait assuré au moment de nos désastres, disait-il, que ce pays se montrerait une de ses meilleures provinces.

« Au fait, continuait l'Empereur, les Piémontais n'aimaient point à être un petit État ; leur roi était un vrai seigneur féodal qu'il fallait courtoiser ou craindre. Il avait plus de pouvoir, plus d'autorité que moi, qui, Empereur des Français, n'étais qu'un magistrat suprême, faisant marcher les lois, et ne pouvant en dispenser ! Aurais-je pu empêcher un courtisan d'être poursuivi pour ses dettes ? Aurais-je pu arrêter l'action des lois sur qui que ce fût ? etc., etc. »

Dans la conversation du dîner, l'Empereur demandait si on avait calculé la quantité d'eau fluviale qui entraît dans la Méditerranée et dans la mer Noire, ce qui l'a conduit à désirer qu'on calculât la quantité

d'eau fluviale de notre Europe, et qu'on assignât la proportion de chaque vallée et de chaque versant. Il regrettait fort de n'avoir pas présenté cette série de questions scientifiques. C'était là son grand système, disait-il. Lui venait-il une idée utile, curieuse, intéressante : « À mes levers ou dans mes communications familières, je posais des questions analogues à mes membres de l'institut, avec ordre de me les résoudre. La solution en était lancée dans le public ; elle y était analysée, combattue, adoptée ou repoussée ; et il n'est rien qu'on n'obtienne de la sorte ; c'est là la grande voie des progrès dans une grande nation douée de beaucoup d'esprit et de beaucoup de lumières. »

L'Empereur observait encore à ce sujet qu'on n'avait jamais été plus fort en géographie qu'aujourd'hui, et qu'on en devait quelque chose à ses expéditions. Il a parlé ensuite des canaux qu'il avait fait faire en France. Il citait surtout celui de Strasbourg à Lyon, qu'il espérait avoir assez avancé pour qu'on fût obligé de le finir. Il pensait que sur trente millions, il devait y en avoir déjà vingt-quatre d'employés.

« Aujourd'hui on communiquait, par l'intérieur, de Bordeaux à Lyon et à Paris. J'avais construit un grand nombre de canaux ; j'en avais projeté bien davantage. » L'un de nous ayant dit qu'on en avait proposé à l'Empereur un très avantageux, mais qu'on l'avait trompé pour l'empêcher d'accepter les offres faites à ce sujet. « Sans doute que le plan n'aura été avantageux que sur le papier, disait l'Empereur ; mais qu'en dernière analyse, il m'aurait fallu donner de l'argent ; ce qu'on m'arrachait difficilement. – Non, Sire, répondait-on, le refus n'a été que l'effet d'une intrigue. On a trompé Votre Majesté. – Cela n'était pas possible sur ce point. Vous parlez légèrement. – Mais j'en suis sûr ; j'ai connu le plan, les offres, les souscripteurs ; mes parents y étaient pour des sommes considérables. Il s'agissait d'unir la Meuse à la Marne. Le canal aurait eu moins de sept lieues. – Mais vous

ne dites pas tout ; peut-être avec cela exigeait-on que je concédasse d'immenses forêts nationales dans les environs ? ce que je n'aurais pas voulu. – Non, Sire, c'était seulement une intrigue de vos ponts et chaussées. – Mais encore faudrait-il qu'ils eussent opposé quelques raisons, quelque apparence d'intérêt public. Que disaient-ils ? – Sire, que les bénéfices auraient été trop grands. – Mais alors ils me l'eussent proposé eux-mêmes, disait l'Empereur, et je l'eusse exécuté. Je vous répète que vous ne sauriez avoir raison ; vous parlez ici à l'homme de la chose même, qui s'en occupait sans cesse. Les ponts et chaussées, de leur côté, n'étaient jamais plus heureux que de faire. Jamais un particulier ne m'a proposé un pont, qu'il n'ait été pris au mot. S'il me demandait un péage de vingt-cinq ans, j'étais disposé à le lui accorder pour trente. Il m'importait peu qu'il fût utile, s'il ne devait me rien coûter. C'était toujours un capital dont j'enrichissais le sol. Au lieu de refuser des canaux, je courais après. Mais, mon cher, rien ne se ressemble moins qu'une conversation de salon et un conseil d'administration. L'homme à projets, dans un salon, a toujours raison ; ses résultats seraient magnifiques, infaillibles si on l'écoutait, et pour peu qu'il puisse lier le refus qu'il éprouve à quelques pots-de-vin, à quelque intrigue de femme ou de maîtresse, le roman est complet ; or, voilà ce que vous aurez entendu. Mais il n'en est pas ainsi dans un conseil d'administration, parce qu'on n'y décide que sur des faits et le compas à la main. Quel est votre canal, avez-vous dit ? il ne saurait m'être étranger. – Sire, de la Meuse à la Marne, et de sept lieues seulement. – Eh bien ! mon cher, c'est de la Meuse à l'Aisne que vous voulez dire, et il eût été de moins de sept lieues. Cela va me revenir ; mais il n'y a qu'une petite difficulté, c'est qu'en cet instant même il est encore douteux qu'il soit praticable. Là, comme ailleurs, Hippocrate dit *oui*, et Galien dit *non*<sup>53</sup>. Tarbé l'assurait impossible ;

---

53. Hippocrate et Galien sont deux médecins grecs de l'Antiquité. (JMS)

niant qu'il y eut assez d'eau au point du partage. Je vous répète, continuait l'Empereur, que vous parlez à celui du monde qui s'est le plus occupé de ces objets, surtout aux environs de Paris. Il entrait dans mes rêves perpétuels d'en faire la véritable capitale de l'Europe ; parfois je voulais qu'elle devint une ville de deux, trois ou quatre millions d'habitant, par exemple, en un mot quelque chose de fabuleux, de colossal, d'inconnu jusqu'à nos jours, et dont les établissements publics eussent répondu à la population. »

Quelqu'un ayant observe alors, que si le Ciel eût donné à l'Empereur un règne de soixante ans, comme à Louis XIV, il aurait laissé de bien grandes choses. « Si le Ciel m'eût donné seulement vingt ans et un peu de loisir, a repris vivement l'Empereur, on aurait cherché vainement l'ancien Paris ; il n'en fût pas resté de vestiges ; et j'aurais changé la face de la France. Archimède promettait tout, si on lui laissait poser le bout de son levier ; j'en eusse fait autant partout où l'on m'eût laissé poser mon énergie, ma persévérance et mes budgets... Avec les budgets on créerait le monde... J'aurais montré la différence d'un empereur constitutionnel à un roi de France. Les rois de France n'ont jamais rien eu d'administratif ni de municipal... Ils ne se sont jamais montrés que de grands seigneurs que ruinaient leurs gens d'affaires.

« La nation elle-même n'a dans son caractère et ses goûts que du provisoire et du gaspillage. Tout pour le moment et le caprice ; rien pour la durée... voilà notre devise et nos mœurs en France. Chacun passe sa vie à faire et à défaire ; il ne reste jamais rien... N'est-il pas indécent que Paris n'ait seulement pas un Théâtre-Français, un Opéra, rien digne de ces destinations !

« J'ai souvent combattu des fêtes que la ville de Paris voulait me donner ; c'étaient des dîners, des bals, des feux d'artifice de quatre, de six,

de huit cent mille francs, dont les préparatifs obstruaient plusieurs jours le public, et qui coûtaient ensuite autant à défaire qu'ils avaient coûté à construire. Je prouvais qu'avec ces faux frais ils auraient fait des monuments durables magnifiques...

« Il faut avoir fait autant que moi pour connaître toute la difficulté de faire le bien. Il fallait parfois toute ma puissance pour pouvoir réussir. S'agissait-il de cheminées, de cloisons, d'ameublements dans les palais impériaux pour quelques particuliers, on courait à pleines voiles ; mais s'agissait-il de prolonger le jardin des Tuileries, d'assainir quelques quartiers, de désobstruer quelques égouts, d'accomplir un bien public qui n'intéressât pas directement quelques particuliers, il fallait tout mon caractère, écrire six, dix lettres par jour, et se fâcher tout rouge. C'est ainsi que j'ai employé jusqu'à trente millions en égouts, dont personne ne me tiendra jamais compte. J'ai abattu pour dix-sept millions de maisons en face des Tuileries pour former le Carrousel et découvrir le Louvre. Ce que j'ai fait est immense, ce que j'avais arrêté, ce que je projetais encore l'était bien davantage. »


Alors quelqu'un faisait la remarque que les travaux de l'Empereur ne s'étaient bornés ni à Paris ni à la France ; presque toutes les villes d'Italie présentaient des traces de sa création. Partout où l'on voyageait, au pied comme à la cime des Alpes, dans les sables de la Hollande, sur les rives du Rhin ; l'on retrouvait Napoléon, toujours Napoléon.

À cela il a observé qu'il avait décidé de dessécher les marais Pontins<sup>54</sup>. « César, a-t-il dit allait s'en occuper quand il périt. » Et revenant à la France : « Les rois, disait-il, avaient trop de maisons de campagne


---

54. Région marécageuse du Latium, infestée par la malaria. (JMS)

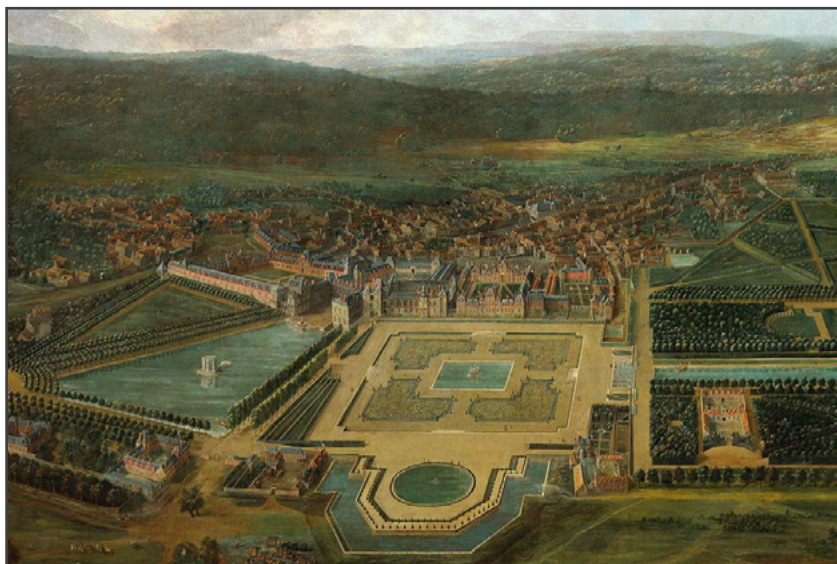


et d'objets inutiles. Un historien impartial aura le droit de blâmer Louis XIV dans ses effroyables et inutiles dépenses de Versailles, surtout avec ses guerres, ses impositions, ses malheurs : il s'est épuisé pour ne créer après tout qu'une ville bâtarde. » L'Empereur a alors analysé les avantages d'une ville administrative, c'est-à-dire, faite pour la réunion des administrations, et ils lui semblaient vraiment problématiques. } 

Je regrette bien ici de n'avoir pas consigné, dans le temps, la suite de ces raisons ; elles étaient si multipliées, si ingénieuses ! Aujourd'hui mon exactitude ne me permet pas de prétendre les reproduire. Du reste, ce sont en moi des regrets qui malheureusement n'ont que trop souvent l'occasion de se renouveler. Si on aperçoit de nombreuses lacunes dans les raisonnements de l'Empereur, et surtout dans la suite de ses développements, c'est qu'à Sainte-Hélène je consignais en hâte, me fiant sur ma mémoire pour développer en temps opportun, ou bien je me contentais encore d'abréviations, de signes hiéroglyphiques ; je savais que j'étais à la source ; mais aujourd'hui il arrive que j'ai oublié, ou que je ne me retrouve plus dans mes propres signes. Ce doit être mon excuse pour bien des choses.

 { L'Empereur ne se dissimulait pas que la demeure de la capitale n'était parfois pas tenable pour les souverains ; mais d'un autre côté Versailles ne l'était pas pour les grands, les ministres ni les courtisans. C'était donc une faute de Louis XIV, s'il n'avait entrepris Versailles que pour le séjour des rois, lorsque Saint-Germain était tout trouvé sous sa main : la nature semblait l'avoir fait exprès pour la véritable demeure des rois de France. Lui-même, Napoléon, avait fait des fautes à cet égard ; car il ne fallait pas, disait-il, se louer dans tout ce qu'on avait fait. Il aurait dû retrancher Compiègne, par exemple, et il regrettrait d'y avoir fait son mariage : il eût voulu l'avoir fait à

Fontainebleau. Et voilà, disait-il encore, en s'arrêtant sur Fontainebleau, la vraie demeure des rois, la maison des siècles ; peut-être n'était-ce pas rigoureusement un palais d'architecte, mais bien assurément un lieu d'habitation bien calculé et parfaitement convenable. C'était ce qu'il y avait sans doute de plus commode, de plus heureusement situé en Europe pour le souverain, etc. »



Vue du château de Fontainebleau vers 1718, par Martin (détail).

Il passait alors en revue les capitales qu'il avait visitées, les maisons des rois qu'il avait parcourues, et nous donnait de beaucoup la supériorité. Fontainebleau, ajoutait-il encore, était aussi en même temps la situation politique et militaire la plus convenable. L'Empereur se reprochait les dépenses qu'il avait faites à Versailles ; mais fallait-il bien encore, disait-il, l'empêcher de tomber en ruines ! Il avait été question, dans la révolution, de détruire en grande partie ce palais ;

d'en enlever le milieu, et de séparer par là les deux côtés. « On m'eût rendu un grand service, disait-il ; car rien n'est dispendieux, ni véritablement inutile comme cette multitude de palais ; et si pourtant on m'a vu entreprendre celui du roi de Rome, c'est que j'avais des vues à moi ; et puis encore c'est qu'au vrai je n'ai jamais songé qu'à préparer le terrain ; je m'en fusse tenu là<sup>55</sup>.

« Mes erreurs en dépenses de ce genre, ajoutait-il, ne pouvaient après tout être grandes. Grâce à mes budgets, ces erreurs s'apercevaient et se corrigeaient de force chaque année ; elles ne pouvaient jamais aller au-delà d'une petite quotité de la faute principale. »

L'Empereur avait eu toutes les peines du monde, nous assurait-il, à faire comprendre et adopter son système de budgets en bâtisses et autres grandes entreprises pareilles. « Me proposait-on un plan de trente millions, qui me convint ? Accordé, disais-je ; mais à faire en vingt ans, c'est-à-dire, à quinze cent mille francs par an. Cela allait très bien jusque-là ; mais que me donnerez-vous, ajoutais-je, pour ma première année ? car si je veux que ma dépense soit morcelée, je veux néanmoins que le résultat, le travail m'arrive entier et fini. Ainsi je veux d'abord un abri, une chambre, un appartement, n'importe quoi ; mais quelque chose de complet pour mes quinze cent mille francs. Les architectes ne voulaient plus y entendre ; cela gênait leur grandiose, leur grand effet. Ils auraient voulu d'abord produire toute une façade longtemps inutile, et vous engrener ainsi dans des

---

55. Tout le monde sait, ou devrait avoir su (si par une fatalité toute particulière à Napoléon, la plupart de ses actes les plus recommandables n'eussent été, dans le temps, étouffés sous le poids de la malveillance et des libelles), l'histoire de cette misérable cahute enclavée dans l'enceinte du palais du roi de Rome, dont le propriétaire demanda successivement dix, vingt, cinquante, cent fois la valeur réelle. Arrivé à ce taux ridicule, l'Empereur, de qui on prenait les ordres à cet égard, ordonna tout à coup de se refuser désormais à tout marché quelconque, s'écriant que cette misérable échoppe, au milieu de toutes les magnificences du palais du Roi de Rome, serait, après tout, la vigne de Naboth, le plus grand témoignage de sa justice, le plus beau trophée de son règne. (*LC*)

dépenses immenses, qui, si elles étaient interrompues, ne vous laissent rien.

« C'est avec cette manière à moi, et en dépit de tant de circonstances politiques et militaires, que j'ai fait néanmoins tant de choses. J'avais réuni quarante millions de meubles à la couronne ; quatre millions au moins d'argenterie. Que de palais j'ai restaurés ! Peut-être trop : j'y reviens. Grâce à ma manière de faire, j'ai pu habiter Fontainebleau dès la première année de travail ; il ne m'en coûta pas plus de cinq à six cent mille francs. Si j'y ai dépensé depuis six millions, cela n'a été qu'en six ans ; j'en aurais dépensé bien davantage avec le temps ! Mon but principal avait pour objet que la dépense fût insensible, et le résultat éternel.

« À mes voyages de Fontainebleau, disait l'Empereur, douze à quinze cents personnes étaient invitées, logées et meublées ; plus de trois mille pouvaient y trouver à dîner, et ceci n'avait rien de coûteux pour le souverain, ou très peu, grâce à l'ordre établi ; Duroc l'avait rendu admirable. Plus de vingt ou vingt-cinq princes, dignitaires ou ministres étaient contraints d'y tenir maison.

« Je condamnais Versailles dans sa création, reprenait l'Empereur ; mais dans mes idées parfois gigantesques sur Paris, je rêvais d'en tirer partie, et de n'en faire, avec le temps, qu'une espèce de faubourg, un site voisin, un point de vue de la grande capitale ; et pour l'approprier davantage à cet objet, j'avais conçu une singulière idée, dont je m'étais même fait présenter le programme.

« De ces beaux bosquets, je chassais toutes ces nymphes de mauvais goût, ces ornements à la *Turcaret*<sup>56</sup>, et je les remplaçais par des panoramas, en maçonnerie, de toutes les capitales où nous étions entrés victorieux, de toutes les célèbres batailles qui avaient illustré nos armes. C'eût été autant de monuments éternels de nos triomphes et de notre gloire nationale, posés à la porte de la capitale de l'Europe, laquelle ne pouvait manquer d'être visitée par force du reste de l'univers. » Et laissant tout à coup cela, il s'est mis à nous lire *le Distrain*, dont le volume était depuis longtemps sous sa main ; mais il l'a presque aussitôt interrompu, soit qu'il ait été remué de ses propres pensées, soit qu'il s'y vit contraint par une toux nerveuse qui depuis peu lui revient souvent après son dîner. Il est certain qu'il change beaucoup, et que sa santé se perd tout à fait.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### Lundi 5 août 1816.

Projet d'une histoire européenne. – Sélim III. – Forces d'un Sultan turc. – Les Mameloucks. – Sur la Régence.

L'Empereur n'est sorti qu'après de cinq heures ; il était souffrant, avait pris un bain, que la venue de sir H. Lowe avait trop prolongé }, n'ayant voulu en sortir qu'après que ce gouverneur eut disparu de l'établissement.

{ L'Empereur avait lu dans son bain deux volumes de l'Histoire ottomane. Il avait conçu l'idée, disait-il, et regrettait fort de n'avoir pu l'exécuter, de faire composer toutes les histoires de l'Europe depuis

56. *Turcaret ou le financier*, comédie de Lesage, donnée en 1709. (JMS)

Louis XIV, sur les pièces mêmes de nos relations extérieures où se trouvent les rapports réguliers de tous les ambassadeurs.

« Mon règne, observait-il, eut été une époque parfaite pour cet objet. La supériorité de la France, son indépendance, sa régénération, mettaient le gouvernement actuel à même de publier tous ces objets sans inconvénient. C'eût été comme si l'on eût publié l'histoire ancienne : rien n'eût été plus précieux. »

Et de là, passait à Sélim III<sup>57</sup>, il disait lui avoir écrit un jour : « Sultan, sors de ton sérail, mets-toi à la tête de tes troupes, et recommence les beaux jours de ta monarchie. »

Sélim, le Louis XVI des Turcs, disait l'Empereur, qui nous était très attaché et très favorable d'ailleurs, se contenta de lui répondre que c'était bon pour les premiers princes de sa dynastie, que les mœurs de ce temps étaient bien loin, que de pareils actes seraient aujourd'hui hors de saison, et tout à fait sans fruit.

L'Empereur ajoutait néanmoins que personne ne connaissait, sans doute, la force de la dévotion, le débordement subit dont serait capable un sultan de Constantinople qui saurait se placer à la tête de son peuple, le retremper, et mettre en marche sa multitude fanatisée.

Plus tard, il disait que, pour son propre compte, si en Égypte il eût pu à ses Français joindre les Mameloucks, il se serait regardé comme le maître du monde. « Avec cette poignée choisie et la canaille, ajoutait-il en riant, recrutée sur les lieux, pour être dépensée au besoin, je ne connais rien que je n'eusse renversé. Alger en trembla. »

---

57. **Sélim III** (1761-1808), sultan de l'Empire ottoman, régna de 1789 à 1807. (*JMS*)

« – Mais si jamais il prenait fantaisie à ton Sultan, disait un jour le Dey d'Alger au consul français, de venir nous visiter, quelle serait notre sûreté ; car il a défait les Mameloucks ? » C'est que les Mameloucks, dans tout l'Orient, observait l'Empereur, étaient en effet des objets de vénération et de terreur, c'était une milice regardée jusqu'à nous comme invincible. »



Mamelouck au repos, par Carle Vernet.

L'Empereur, en attendant son dîner au milieu de nous, a ouvert un livre qui se trouvait à côté de lui sur le canapé : c'était *la Régence*<sup>58</sup>. Il a dit que c'était là une des époques les plus hideuses de nos annales ; il était fâché qu'on l'eût peinte avec la légèreté du temps, et non pas

58. La régence du duc d'Orléans, durant la minorité de Louis XV (1715-1723). (JMS)

avec la sévérité de l'histoire. On avait jeté dessus les fleurs du bon ton et le vernis des grâces, au lieu d'en faire une exacte justice. La Régence au vrai, observait-il, avait été le règne de la dépravation du cœur, du dévergondage de l'esprit, de l'immoralité la plus profonde en tout genre ; c'était au point qu'il croyait, disait-il, à toutes les horreurs, à toutes les abominations qu'on reprochait aux mœurs du Régent, dans le sein de sa propre famille ; tandis qu'il ne le croyait pas de Louis XV, qui, bien que plongé dans le plus sale, le plus hideux libertinage, ne lui laissait pourtant pas le droit d'ajouter foi à des choses si révoltantes et si monstrueuses ; et il le justifiait très bien de certaines imputations qui eussent touché de fort près à la personne d'un de ses anciens aides de camp, de lui, Napoléon. De là il est revenu à dire que l'époque du Régent avait été le renversement de toutes les fortunes, la perte de la morale publique. Rien n'avait été sacré, ni dans les mœurs, ni dans les principes. Le Régent s'était personnellement couvert d'infamie. Dans l'affaire des princes légitimes, il avait montré la dernière, bassesse, et commis un grand abus d'autorité. Le roi seul pouvait autoriser un tel jugement, et lui régent s'était plu à se déshonorer gratuitement dans la personne de sa femme, fille naturelle de Louis XIV, qu'il avait trouvé très bien néanmoins d'épouser quand ce roi régnait.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Mardi 6 août 1816.**

Pour essayer la tente, qui venait d'être achevée, on y a dressé la table de service, et nous avons invité à déjeuner avec nous les officiers anglais qui avaient surveillé le travail.



L'Empereur m'a fait appeler dans sa chambre ; il a fait sa toilette, je l'ai accompagné à sa sortie jusqu'au fond du bois, où nous nous sommes promenés quelque temps : il discutait des objets graves..., etc., etc.<sup>59</sup>

L'Empereur est revenu vers la calèche pour la demander, et nous avons continué la promenade jusqu'à ce qu'elle nous ait rejoints. En finissant le premier tour, on a dit que l'Amphitryon<sup>60</sup> était là. L'Empereur l'a fait demander, et nous avons fait deux tours de plus. En revenant, l'Empereur a visité la tente, et a dit quelques mots de satisfaction à l'officier et aux matelots qui la finissaient.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### Mercredi 7 août 1816.

Campagnes d'Italie, etc. – Époque de 1815, etc. – Gustave III. – Gustave IV. – Bernadotte. – Paul I<sup>er</sup>.

Après le déjeuner, que l'Empereur a fait sous la tente, il lui a pris fantaisie de revoir quelques chapitres de la Campagne d'Italie ; il a fait venir mon fils, dont le pied était enfin beaucoup mieux, et les yeux en meilleur état. Il a donné la dernière main aux chapitres de Pavie et de Livourne qui portent, l'un les fruits d'une heureuse témérité, l'autre


---

59. Je dois avoir dit qu'en travaillant mon journal à Longwood, la circonspection et la prudence m'ordonnaient souvent d'exprimer mystérieusement ma pensée. Aujourd'hui, depuis le temps que tout cela a été écrit, l'intervalle qui m'en sépare, les différentes situations, où je me suis trouvé, font qu'il est bien des choses que je ne sais plus m'expliquer à moi-même. Par exemple, il y avait dans cet endroit des initiales et autres caractères dont je n'ai pu, en dépit de tous mes efforts, soupçonner, en quoi que ce fût, la véritable signification. Il est pourtant sûr qu'elles devaient exprimer des choses d'autant plus importantes et plus délicates, que j'ai mis plus de soin à les rendre inintelligibles. (*LC*)

60. Surnom donné à William Balcombe, hôte de Napoléon lors de son séjour à Briars. (*JMS*)

ceux d'une sage prudence. L'audace, la vigueur et la célérité qui enlevèrent Pavie y étouffèrent l'étincelle d'une insurrection générale qui eut pu priver des merveilles de la campagne, tandis que la lointaine et diplomatique occupation de Livourne maintint la neutralité de la Toscane.

L'Empereur s'est ensuite promené vers le fond du bois, ayant commandé que la calèche vint l'y joindre. Chemin faisant l'Empereur disait regarder les Campagnes d'Italie et d'Égypte comme entièrement finies, il les croyait en état d'être données au public ; et ce serait, disait-il, sans doute une chose bien agréable aux Français et aux Italiens ; c'était le livre de leur gloire et de leurs droits, etc. Il ne croyait pas néanmoins qu'il dût y mettre son nom, et répétait que les diverses époques de ses Mémoires consacraient ceux de ses compagnons fidèles, etc.

À l'arrivée de la calèche, la conversation continuant sur le même sujet, on l'a fortement pressé de finir 1815 ; on en a vivement développé l'importance, la gravité, les résultats. « Eh bien ! a-t-il dit en souriant, il faut que je m'y remette tout à fait : cela fait plaisir de se voir encourager ; mais encore faut-il de la bonne humeur pour travailler. L'on ne nous abreuve ici que de dégoûts et de tracasseries ; on semble nous envier l'air que nous respirons. » } 

Rentré dans sa chambre, où je l'ai suivi, la conversation a été des plus intéressantes et fort remarquable. Il a été question de Gustave III, de la Suède, de la Russie, de Gustave IV, de Bernadotte, de Paul I<sup>er</sup>, etc., etc.



Gustave III, roi de Suède, et ses frères : Le prince Frédéric Adolff, et le prince Charles (futur Charles XIII de Suède), par Roslin.

J'ai raconté qu'à Aix-la-Chapelle, Gustave III<sup>61</sup> vivait au milieu de nous en simple particulier, sous le nom de *comte de Haga*. Il faisait le charme de la société par la vivacité de son esprit et l'intérêt de ses récits. J'avais ouï de sa bouche sa *fameuse révolution de 1772*, et j'étais dans la position la plus heureuse pour connaître à fond cette époque de l'histoire de Suède ; je me trouvais fort de connaissance dans le même temps avec le Suédois baron *de Sprengporten*, qui, après avoir été fort zélé pour Gustave, avait eu le malheur de passer en Russie pour revenir à la tête des étrangers combattre sa patrie. Il en était

61. Gustave III, roi de Suède, assassiné en 1792. (JMS)

résulté qu'il se trouvait, par ce fait, sous une condamnation à mort en Suède. Or, il était aussi à Aix-la-Chapelle en ce moment, et s'en était banni par courtoisie, disait-il, à l'arrivée de Gustave. Il ne s'était pourtant pas éloigné de plus d'une demi-lieue, de sorte que tout ce que j'entendais raconter au roi dans la soirée, m'était, le lendemain à déjeuner, combattu, modifié ou confirmé par le baron. Il avait été fort avant dans la confiance de ce prince.

L'Empereur observait que ce même Sprengporten avait été précisément l'envoyé de Paul auprès de lui lors de son consulat. Et sur Gustave IV<sup>62</sup>, il a dit que ce prince s'était annoncé au début pour un héros ; et n'avait fini que comme un fou ; qu'il avait marqué de bonne heure par des traits fort remarquables. Encore enfant, on l'avait vu, disait-il, insulter Catherine par le refus de sa petite-fille, au moment même où cette grande Impératrice, sur son trône et au milieu de sa cour, n'attendait plus que lui pour la cérémonie du mariage.

Plus tard, il n'avait pas moins insulté Alexandre, en refusant, après la catastrophe de Paul<sup>63</sup>, l'entrée de ses États à un des officiers du nouvel Empereur ; et répondant aux plaintes officielles qui lui étaient adressées à ce sujet, qu'Alexandre ne devait pas trouver mauvais que lui, Gustave, qui pleurait encore l'assassinat de son père, fermât l'entrée de ses États à l'un de ceux que la voix publique accusait d'avoir immolé le sien (de lui Alexandre).

« À mon apparition à la souveraineté, disait l'Empereur, il se déclara mon grand antagoniste ; on eût dit qu'il ne voulait rien moins que recommencer le grand Gustave-Adolphe<sup>64</sup>. Il courut toute

---

62. Gustave IV Adolphe (1778-1837), roi de Suède de 1792 à 1809. (*JMS*)

63. Paul I<sup>er</sup>, empereur de Russie avait été assassiné en 1801 à Saint-Petersbourg. (*JMS*)

64. Gustave II Adolphe, dit le Grand (1594-1632). (*JMS*)

l'Allemagne pour l'ameuter contre moi. Lors de la catastrophe du duc d'Enghien, il jura de le venger de sa personne, et plus tard renvoya insolemment l'aigle noir au roi de Prusse, parce que celui-ci avait reçu ma Légion d'honneur, etc., etc.

« Enfin son moment fatal arriva, disait l'Empereur ; une conspiration peu commune l'arracha du trône, et le déporta hors de ses États. L'unanimité contre lui prouve ses torts sans doute. Je veux qu'il fut inexcusable, même fou ; toutefois est-il extraordinaire et sans exemple que, dans cette crise, il ne se soit pas tiré une seule épée pour sa défense, soit par affection, par reconnaissance, par vertu, ou par niaiserie même si l'on veut ; et vraiment c'est là une circonstance qui honore peu l'atmosphère des rois. »



Gustave IV Adolphe, roi de Suède.

Ce prince, ballotté, trompé par les Anglais, qui voulaient en faire leur instrument, repoussé par ses proches, parut vouloir renoncer au monde, et, comme s'il eût senti son existence flétrie par son mépris des hommes et son dégoût des choses, il fut volontairement se perdre tout à fait dans la foule.

L'Empereur disait qu'après la bataille de Leipzig, Gustave lui avait fait parvenir qu'il lui en avait voulu beaucoup sans doute ; mais que depuis longtemps il était celui des souverains dont il avait le moins à

se plaindre, et que depuis bien longtemps aussi, il n'avait plus pour lui qu'admiration et sympathie ; que les malheurs du moment lui permettaient de l'exprimer sans embarras ; qu'il s'offrait pour être son aide de camp<sup>65</sup>, et lui demandait un asile en France. « Je fus touché, observait l'Empereur ; mais je considérerai bientôt que si je l'accueillais, il était de ma dignité de faire des efforts en sa faveur. Or, je ne gouvernais plus le monde ; puis les esprits communs n'auraient pas manqué de voir dans mon intérêt pour lui, une haine impuissante contre Bernadotte ; enfin, Gustave avait été déchu par le vœu du peuple, qui, moi, m'avait élevé ; il y aurait eu inconséquence en moi, disharmonie de principes, à prendre sa cause. Bref, je craignais de compliquer encore les affaires, et fis taire la générosité. Je fis répondre que j'appréciais ce qu'il m'offrait, et que j'y étais sensible ; mais que la politique de la France ne me permettait pas de me livrer à mes sentiments particuliers, qu'elle m'imposait même la douleur de lui refuser pour le moment l'asile qu'il demandait. Que du reste il se tromperait fort s'il me supposait d'autres sentiments qu'une bienveillance extrême et des vœux sincères pour son bonheur, etc., etc.

« Quelque temps après l'expulsion de Gustave, disait encore l'Empereur, et la succession au trône vacante, les Suédois, voulant m'être agréables, et s'assurer la protection de la France, me demandèrent un roi. Il fut question un moment du Vice-Roi<sup>66</sup> ; mais il eût fallu qu'il changeât de religion ; ce que je trouvais au-dessous de ma dignité et

---

65. Je dois faire connaître que M. le colonel Gustafsson (Gustave IV) s'est élevé contre l'inexactitude de ce fait. Mais par sa lettre même on pourrait être conduit à penser que l'erreur ne provient que d'une interprétation forcée, donnée à ses paroles véritables ; or chacun sait combien cette inexactitude est facile, même habituelle, lorsqu'il s'agit d'un fait qui ne peut avoir été transmis qu'à l'aide de plusieurs intermédiaires. Dans la crainte d'avoir mal entendu moi-même, ce qui eût été possible, je n'aurais pas hésité un instant à prendre l'erreur sur mon compte ; mais chaque lecteur jugera que l'étendue de la conversation de Napoléon, le développement de ses idées sur le sujet ne pouvaient me laisser aucun doute. (*LC*)

66. Eugène de Beauharnais, fils adoptif de Napoléon, vice-roi de Naples. (*JMS*)

de celle de tous les miens. Puis je ne jugeais pas le résultat politique assez grand pour excuser un acte si contraire à nos mœurs. Toutefois j'attachai trop de prix, peut-être, à voir un Français occuper le trône de Suède. Dans ma position, ce fut un sentiment puéride. Le vrai roi de ma politique, celui des vrais intérêts de la France, c'était le roi de Danemark, parce que j'eusse alors gouverné la Suède par mon simple contact avec les provinces danoises. *Bernadotte*<sup>67</sup> fut élu, et il le dut à ce que sa femme était sœur de celle de mon frère Joseph, régnant alors dans Madrid.



+ Charles XIV Jean (Bernadotte) prince héritier de Suède, par Gérard.

« Bernadotte, affichant une grande dépendance, vint me demander mon agrément, protestant avec une inquiétude trop visible, qu'il n'accepterait qu'autant que cela me serait agréable.

« Moi, monarque élu du peuple, j'avais à répondre que je ne savais point m'opposer aux élections des autres peuples. C'est ce que je dis à Bernadotte, dont toute l'attitude trahissait l'anxiété que faisait naître l'attente de ma réponse, ajoutant qu'il n'avait qu'à profiter de la bienveillance dont il était l'objet, que je ne

67. Jean-Baptiste Bernadotte (1763-1844), général, ambassadeur et ministre sous le Directoire, puis maréchal et prince de l'Empire. Il épouse Désirée Clary, sœur de Julie Clary qui a épousé Joseph Bonaparte. Il est élu prince héritier de Suède en 1810, il devient roi de Suède sous le nom de Karl XIV Johan en 1818.

voulais avoir été pour rien dans son élection, mais quelle avait mon assentiment et mes vœux. Toutefois, le dirai-je, j'éprouvais un arrière instinct qui me rendait la chose désagréable et pénible ; en effet, Bernadotte a été le serpent nourri dans notre sein ; à peine il nous avait quittés, qu'il était dans le système de nos ennemis, et que nous avions à le surveiller et à le craindre. Plus tard il a été une des grandes causes actives de nos malheurs, c'est lui qui a donné à nos ennemis la clef de notre politique, la tactique de nos armées ; c'est lui qui leur a montré les chemins du sol sacré ! Vainement dirait-il pour excuse, qu'en acceptant le trône de la Suède il n'a plus dû être que Suédois ; excuse banale, bonne tout au plus pour la multitude et le vulgaire des ambitieux. Pour prendre femme on ne renonce point à sa mère, encore moins est-on tenu à lui percer le sein et à lui déchirer les entrailles. On dit qu'il s'en est repenti plus tard, c'est-à-dire, quand il n'était plus temps et que le mal était accompli. Le fait est qu'en se retrouvant au milieu de nous, il s'est aperçu que l'opinion en faisait justice ; il s'est senti frappé de mort. Alors ses yeux se sont dessillés ; car on ne sait pas, dans son aveuglement, à quels rêves n'auront pas pu le porter sa présomption et sa vanité, etc., etc. » Et comme à la suite de cela et de beaucoup d'autres choses encore, j'ai osé me permettre de lui faire observer comme un jeu du hasard, bien bizarre, bien extraordinaire, que le soldat Bernadotte, appelé à une couronne où le protestantisme était de rigueur, se trouvait précisément né protestant, et que son fils, destiné par là à régner sur des Scandinaves, se présentait au milieu d'eux précisément avec le nom national d'*Oscar*. Mon cher, a repris l'Empereur : « C'est que ce hasard tant cité, ce hasard dont les Anciens faisaient un dieu, qui nous étonne chaque jour, nous frappe à chaque instant, ne nous apparaît, après tout, si singulier, si bizarre, si extraordinaire, que parce que nous ignorons les causes secrètes et toutes naturelles qui l'ont amené ; et pourtant il suffit de cette seule combinaison occulte pour créer du merveilleux et



enfanter des mystères ; ici, par exemple, quant au premier article, de s'être trouvé né protestant, n'en faites pas honneur au hasard : rayez celui-là. Quant au second, le nom d'Oscar ; c'est moi qui fut le parrain ; et quand je le nommai, je radotais d'Ossian ; il se présenta donc tout naturellement. Vous voyez à présent combien est simple ce qui vous étonnait si fort, etc., etc.<sup>68</sup> »

Sur la fin de la conversation, l'Empereur est revenu sur Paul ; il a parlé des fureurs que lui causèrent, dans le temps, la déloyauté du ministère anglais. On lui avait promis Malte dès qu'on s'en serait emparé ; aussi s'empressa-t-il de s'en faire nommer grand-maître. Malte rendue, les ministres anglais nièrent le lui avoir promis. On assure qu'à la lecture de ce honteux mensonge, Paul se montra si indigné, qu'en plein conseil, saisissant la dépêche, il la perça de son épée, ordonnant qu'on la renvoyât en cet état, pour toute réponse. « Si c'est une folie, disait l'Empereur, il faut convenir que c'est celle d'une belle âme ; c'est l'indignation de la vertu, qui jusque-là n'a pu soupçonner une telle bassesse. »

Dans le même temps, les ministres anglais traitant avec nous de l'échange des prisonniers, refusaient d'y comprendre, sur la même échelle, les prisonniers russes faits en Hollande, au propre service, et pour la seule cause des Anglais. J'avais deviné, disait l'Empereur, la trempe du caractère de Paul. Je saisis l'occasion aux cheveux ; je fis réunir ces Russes ; je les habillai et les lui renvoyai pour rien. Dès-lors ce cœur généreux fut tout à moi ; et comme je n'avais aucun intérêt opposé à la Russie, que je n'aurais jamais parlé que justice et procédés, nul doute que je n'eusse disposé désormais du cabinet de

---

68. On trouve dans les *Mémoires* publiés par M. le général Montholon, tome 1<sup>er</sup>, page 209, des notes bien curieuses, dictées par Napoléon, touchant le prince de Ponté-Corvo, sa nomination à ce titre, sa conduite à la bataille d'Iéna, son éléction au trône de Suède, etc. (LC)

Saint-Pétersbourg. Nos ennemis sentirent le danger, et l'on a voulu que cette bienveillance de Paul lui ait été funeste : cela pourrait bien être ; car il est des cabinets pour qui rien n'est sacré. »

Napoléon, plus tard, a dicté les détails de la fin tragique de l'infortuné Paul. L'importance et le crédit d'une telle source nous porte à les transcrire ici : « Paul fut assassiné dans la nuit » du 23 au 24 mars 1801. Lord Withworth était ambassadeur à sa Cour ; il était fort lié avec le comte \*\*\*, le général \*\*\*, les \*\*\*, les \*\*\*<sup>69</sup>, et autres personnes authentiquement reconnues pour être les auteurs et acteurs de cet horrible parricide. Ce monarque avait indisposé contre lui, par un caractère irritable et très susceptible, une partie de la noblesse russe. La haine de la révolution française avait été le caractère distinctif de son règne. Il considérait comme une des causes de cette révolution la familiarité du souverain et des princes français, et la suppression de l'étiquette à la cour. Il établit donc à la sienne une étiquette très sévère, et exigea des marques de respect peu conformes à nos mœurs et qui révoltaient généralement. Être habillé d'un frac, avoir un chapeau rond, ne point descendre de voiture quand le Czar ou un des princes de sa maison passait dans les rues ou promenades ; enfin, la moindre violation des moindres détails de son étiquette excitait toute



Le général Levin August Bennigsen, par Stroehling.

69. Pahlen, Bennigsen, Orlov, frères Zoubov.

son animadversion, et par cela seul on était jacobin. Depuis qu'il s'était rapproché du Premier consul, il était revenu sur une partie de ses idées ; et il est probable que s'il eût vécu encore quelques années, il eût reconquis l'opinion et l'amour de sa cour, qu'il s'était aliénés. Les Anglais, mécontents, et même extrêmement irrités du changement qui s'était opéré en lui depuis un an, n'oublièrent rien pour encourager ses ennemis intérieurs. Ils parvinrent à accréditer l'opinion qu'il était fou, et enfin nouèrent une conspiration pour attenter à sa vie. L'opinion générale est que..... la veille de sa mort, Paul étant à souper avec sa maîtresse et son favori, reçut une dépêche où on lui détaillait toute la trame de la conspiration ; il la mit dans sa poche, en ajournant la lecture au lendemain. Dans la nuit il périt.



🔍 Le général Piotr Alexeïevitch Pahlen.

« L'exécution de cet attentat n'éprouva aucun obstacle : le comte \*\*\*<sup>70</sup> avait tout crédit au palais ; il passait pour le favori et le ministre de confiance du souverain. Il se présente à deux heures du matin à la porte de l'appartement de l'Empereur, accompagné du général \*\*\*<sup>71</sup>, de \*\*\* et de \*\*\*. Un cosaque affidé, qui était à la porte de sa chambre, fit des difficultés pour les laisser pénétrer chez lui ; ils le massacrèrent aussitôt.

70. Le comte Piotr Alexeïevitch Pahlen (1745-1826), général de cavalerie russe. Il fut ministre des Affaires étrangères, gouverneur de Riga, gouverneur militaire de Saint-Petersbourg. (JMS)

71. Levin August von Bennigsen (1745-1826), officier allemand, entre au service de Catherine II de Russie. Général russe, il est soudoyé par le gouvernement anglais, et prend la tête de la conspiration qui aboutit à l'assassinat du tsar Paul I<sup>er</sup>. (JMS)

L'Empereur s'éveilla au bruit, et se jeta sur son épée ; mais les conjurés se précipitèrent sur lui, le renversèrent et l'étranglèrent. Le général \*\*\* fut celui qui lui donna le dernier coup ; il marcha sur son cadavre. L'Impératrice, femme de Paul, quoiqu'elle eût beaucoup à se plaindre des galanteries de son mari, témoigna une vraie et sincère affliction ; et tout ceux qui avaient pris part à cet assassinat furent constamment dans sa disgrâce.....

« Bien des années après, le général \*\*\* commandait encore..... quoi qu'il en soit, cet horrible événement glaça d'horreur toute l'Europe, qui fut surtout scandalisée de l'affreuse franchise avec laquelle les Russes en donnaient des détails dans toutes les cours. Il changea la position de l'Angleterre et les affaires du monde. Les embarras d'un nouveau règne... donnèrent une autre direction à la politique de la cour de Russie. Dès le 5 avril, les matelots anglais qui avaient été faits prisonniers de guerre par suite de l'embargo, et envoyés dans l'intérieur de l'empire, furent rappelés. La commission qui avait été chargée de la liquidation des sommes dues par le commerce anglais fut dissoute. Le comte \*\*\*, qui continua à être le principal ministre, fit connaître aux amiraux anglais, le 20 avril, que la Russie accédait à toutes les demandes du cabinet anglais ; que l'intention de son maître était que, d'après la position du gouvernement britannique de terminer le différend à l'amiable par une convention : on cessât toutes hostilités jusqu'à la réponse de Londres. Le désir d'une prompte paix avec l'Angleterre fut hautement manifesté, et tout annonça le triomphe de cette puissance. » (*Mémoires de Napoléon*, publiés par le général Gourgaud, tome 2, p. 151.)

*N. B.* On vient de lire ci-dessus que l'Empereur se plaignait que le prince de *Ponte-Corvo* (*Bernadotte*) était à peine en Suède qu'il avait eu à s'en défier, et à le combattre. Voici une lettre du moment, tout à fait à l'appui de cette assertion, renfermant d'ailleurs un exposé précieux du système continental.

Aux Tuileries, le 8 août 1811.

« Monsieur le Prince Royal de Suède, votre correspondance particulière m'est parvenue ; j'ai apprécié, comme la preuve des sentiments d'amitié que vous me portez, et comme une marque de la loyauté de votre caractère, les communications que vous me faites. Aucune raison politique ne m'empêche de vous répondre.

« Vous appréciez sans doute les motifs de mon décret du 21 novembre 1806. Il ne prescrit point de lois à l'Europe ; il trace seulement la marche à suivre pour arriver au même but : les traités que j'ai signés font le reste. Le droit de blocus que s'est arrogé l'Angleterre, nuit autant au commerce de la Suède, est aussi contraire à l'honneur de son pavillon et à sa puissance maritime, qu'il nuit au commerce de l'Empire français et à la dignité de sa puissance. Je dirai même que les prétentions dominatrices de l'Angleterre sont encore plus offensives envers la Suède ; car votre commerce est plus maritime que continental : la force réelle du royaume de Suède est autant dans l'existence de sa marine, que dans l'existence de son armée.

« Le développement des forces de la France est tout continental. J'ai su créer, dans mes État un commerce intérieur qui porte la vie et l'argent des extrémités de l'Empire au centre, et du centre aux extrémités, par l'impulsion donnée aux industries agricoles et manufacturières, par la rigoureuse prohibition des produits étrangers. Cet état de chose est tel, que je ne sais pas si le commerce français aurait beaucoup à gagner par la paix avec l'Angleterre.

« Le maintien, l'observance ou l'adoption du décret de Berlin, est donc, j'ose le dire, plus dans les intérêts de la Suède et de l'Europe que dans les intérêts privés de la France.

« Telles sont les raisons que ma politique ostensible peut proposer à la politique ostensible de l'Angleterre. Les raisons secrètes de l'Angleterre,

les voici : elle ne veut pas la paix ; elle s'est refusée à toutes les ouvertures que je lui ai fait faire ; la guerre agrandit son commerce et son territoire ; elle craint des restitutions ; elle ne veut pas consolider le nouveau système par un traité ; elle ne veut pas que la France soit puissante. Je veux la paix, je la veux entière, parce qu'elle seule peut assurer les nouveaux intérêts, et les États créés par la conquête. Je pense que sur ce point Votre Altesse Royale ne doit pas différer de sentiments avec moi.

« J'ai beaucoup de vaisseaux, je n'ai point de marins ; je ne puis lutter avec l'Angleterre pour l'obliger de faire la paix : il n'y a que le système continental qui puisse réussir. Je n'éprouve à cela aucun obstacle de la part de la Russie et de la Prusse : leur commerce n'a qu'à gagner au régime prohibitif.

« Votre cabinet se compose d'hommes éclairés. Il y a de la dignité et du patriotisme dans la nation suédoise. L'influence de Votre Altesse Royale dans le gouvernement est généralement approuvée : elle trouvera peu d'obstacles à soustraire ses peuples à une soumission mercantile envers une nation étrangère. *Ne vous laissez pas prendre à des appâts trop flatteurs que vous présenterait l'Angleterre.* L'avenir vous prouvera que quelles que soient les révolutions que le temps doit produire, les souverains de l'Europe donneront des lois prohibitives, qui les laisseront maîtres chez eux.

« L'article III du traité du 24 février 1802 corrige les stipulations incomplètes du traité de *Frédérisham*. Il faut qu'il soit rigoureusement observé pour tout ce qui regarde les denrées coloniales. Vous me dites que vous ne pouvez vous passer de ces denrées, et que, par défaut de leur introduction, les revenus de vos douanes diminuent. Je vous donnerai pour vingt millions de denrées coloniales que j'ai à Hambourg ; vous me donnerez pour vingt millions de fer. Vous n'aurez point d'argent à exporter de la Suède. Cédez ces denrées à des marchands : ils paieront des droits d'entrées ; vous vous débarrasserez de vos fers : cela m'arrangera. J'ai besoin de fer à *Anvers*, et je ne sais que faire des denrées anglaises.

« Soyez fidèle au traité du 24 février ; chassez les contrebandiers anglais de la rade de *Gothenbourg* ; chassez-les de vos côtes, où ils trafiquent librement, je vous donne ma parole que, de mon côté, je garderai scrupu-

leusement les conditions de ce traité. Je m'opposerai à ce que vos voisins s'approprient vos possessions continentales. Si vous manquez à vos engagements, je me croirai délogé des miens.

« Je désire toujours m'entendre amicalement avec V. A. R. ; je verrai avec plaisir qu'elle communique cette réponse à S. M. Suédoise, dont j'ai toujours apprécié les bonnes intentions.

« Mon ministre des Affaires étrangères répondra officiellement à la dernière note que le comte d'Essen a fait mettre sous mes yeux.


« Cette lettre n'étant à autre fin, etc., etc. »

Napoléon.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Jeudi 8 août 1816.**

Vigne patrimoniale de Napoléon, etc. – Sa nourrice, etc. – Son toit paternel.  
– Larmes de Joséphine durant les échauffourées de Wurmser, aux environs de Mantoue.

 { Je suis entré chez l'Empereur sur les onze heures ; il faisait sa toilette et passait en revue, avec son valet de chambre, plusieurs échantillons de parfumeries et d'odeurs envoyés d'Angleterre ; il s'informait de tous, n'en connaissait aucun, et riait fort de sa crasse ignorance, disait-il. Il a désiré déjeuner sous la tente, et nous y a tous réunis.

Il se plaignait de la mauvaise qualité du vin, et appelait en témoignage son maître d'hôtel, Cipriani, qui est Corse, pour affirmer qu'ils en avaient de bien meilleur chez eux. À ce sujet il disait avoir eu en patrimoine la première vigne de l'île, grande et considérable, *l'Esposata*, c'était son nom ; il n'en devait parler, disait-il, qu'avec

reconnaissance. C'était grâce à elle qu'il avait, dans sa jeunesse, fait ses voyages de Paris ; c'était elle qui fournissait aux frais de ses semestres. Nous lui demandions ce qu'elle allait devenir. Il nous a dit en avoir disposé depuis longtemps en faveur de sa nourrice, à laquelle il croyait bien avoir donné dans l'île peut-être cent vingt mille francs de bien-fonds } ; il avait voulu même lui donner, disait-il, sa maison patrimoniale ; mais la trouvant trop au-dessus de l'état de sa nourrice, il l'avait donnée à la famille Ramolino, sa plus proche du côté maternel à condition que celle-ci ferait passer son habitation à la nourrice<sup>72</sup>.

{ En somme, il en avait fait une grande dame, disait-il. Elle était venue à Paris lors du couronnement ; elle avait eu une audience du Pape de plus d'une heure et demie. « Pauvre Pape, disait l'Empereur, il fallait qu'il eût bien du temps de reste ! Elle était, au demeurant, extrêmement dévote. Elle avait pour mari un caboteur de l'île. Elle plut beaucoup aux Tuileries, et enchantait toute la famille par la vivacité de son langage et de ses gestes. L'impératrice Joséphine lui donna des diamants. »

Après le déjeuner, l'Empereur, fidèle à sa résolution d'hier, a voulu se mettre au travail ; il a mis la dernière main au chapitre de la bataille de Castiglione }, si remarquable pour la précision des manœuvres et l'importance des résultats éloignés.

72. La maison patrimoniale de Napoléon, son berceau, possédée en effet aujourd'hui par M. Ramolino, membre de la chambre des députés, est demeurée, comme on le pense, un objet de vive curiosité et de grande vénération pour les voyageurs et surtout pour les militaires.

Je tiens de témoins oculaires, qu'à l'arrivée de chaque régiment en Corse, elle a été l'objet d'un spectacle constamment renouvelé, les soldats y accourant aussitôt en foule, et s'y faisant introduire d'autorité, comme y ayant droit. Une fois admis, chacun s'y montre selon sa chaleur de sentiment : l'un, en parcourant des yeux, lève les mains vers le Ciel ; celui-ci s'agenouille, celui-là baise le plancher ; des larmes roulent dans les yeux d'un autre : il en est qui semblent en démente. On a dit quelque chose de pareil du tombeau du grand Frédéric. Voilà l'empire des héros ! (LC)



¶ Après ce travail il a gagné le bois, dans l'intention d'y attendre la calèche. Continuant la conversation qu'avait amenée le chapitre, il racontait que Joséphine était partie de Brescia avec lui, et avait ainsi commencé la campagne contre Wurmser. Arrivée à Vérone, elle avait été témoin des premières fusillades. Revenue à Castel-Novo, et voyant le passage des blessés, elle voulait gagner Brescia ; mais elle se trouva arrêtée par l'ennemi déjà à Ponte-Marco. Dans l'inquiétude, l'agitation du moment, la crainte la saisit, et elle pleura beaucoup en quittant son mari, qui lui dit en l'embrassant, et avec une sorte d'inspiration : « Wurmser va payer cher les pleurs qu'il te cause ! » Elle fut obligée de longer, en voiture et de très près, le siège de Mantoue. On tira sur elle de la place, et quelqu'un de sa suite fut même atteint. Elle traversa le Pô, Bologne, Ferrare, et gagna Lucques, poursuivie par la crainte et les mauvais bruits qui volaient d'ordinaire autour de nos armées patriotes ; mais soutenue intérieurement par son extrême confiance en l'étoile de son mari.

Telle était pourtant déjà l'opinion de l'Italie, observait l'Empereur, et les sentiments imprimés par le général français, qu'en dépit de la crise du moment et de tous les faux bruits qui l'accompagnaient, sa femme fut reçue à Lucques par le Sénat, et traitée par lui comme l'eût été la plus grande princesse : il vint la complimenter, et lui présenta les huiles d'honneur ; il eut lieu de s'en applaudir. Peu de temps après, les courriers annoncèrent les prodiges de son mari, et l'anéantissement de Wurmser.

L'Empereur est revenu au salon pour la première fois depuis l'incendie. On le meuble peu à peu avec des objets envoyés exprès de Londres. Il est un tant soit peu plus supportable. Après dîner l'Empereur a d'abord commencé *Turcaret*, dont, en dépit de tout son esprit, a-t-il dit, il se sentait rebuté par son abjection ; mais c'était le cachet de

Le Sage, a-t-il observé. Puis il a passé à l'*Avocat Patelin*, dont le vrai comique l'a fort amusé.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Vendredi 9 août 1816.**

L'Empereur a déjeuné sous la tente ; il y a retravaillé le chapitre de la Brenta, où l'audace des entreprises, la multitude des combats, le prodige des hauts faits, semblent appartenir bien plus aux fictions du Tasse, qu'aux vérités de nos temps modernes.

À trois heures il est monté en calèche. Le gouverneur s'était présenté durant notre promenade ; il eût désiré parler à l'Empereur au sujet, croit-on, de la fête du prince régent, qui est lundi prochain, 12 du courant, et le prévenir des salves que cette circonstance occasionnera au camp, si près de nous. D'un autre côté, on dit qu'il a donné l'ordre de ne fournir que la table de l'Empereur, et de faire un compte particulier pour chacun de nous, trouvant la dépense fort au-dessus de son crédit. Cela est à peine croyable ; toutefois nous verrons.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Samedi 10 août 1816.**

Catherine II. – Gardes impériales. – Paul I<sup>er</sup>, etc. – Projets sur l'Inde, etc.

L'Empereur a été souffrant et a pris un bain. Sur les trois heures, il s'est promené et a demandé la calèche. Il venait de lire l'histoire

de Catherine<sup>73</sup>. « C'était une maîtresse femme, disait-il : elle était digne d'avoir de la barbe au menton. La catastrophe de Pierre, celle de Paul<sup>74</sup>, étaient des révolutions de sérail, des coups de mains de janissaires. Ces milices de palais sont terribles, observait-il, et d'autant plus dangereuses que le souverain est plus absolu. Ma garde impériale aussi eût pu devenir fatale sous une autre main que la mienne. » L'Empereur disait que lui et Paul avaient été au mieux ensemble.



Catherine II de Russie,  
la « Grande Catherine », par Rokotov.

Lors de la catastrophe de celui-ci, dans laquelle du reste le public n'a épargné ni les siens, ni ses alliés, Napoléon complotait, ajoutait-il, précisément en ce moment-là même avec lui une expédition des Indes, et il l'eût certainement porté à l'exécuter. Paul lui écrivait très souvent et fort au long : sa première communication avait été curieuse et originale. « Citoyen Premier consul, lui avait-il écrit de sa main, je ne discute point le mérite des droits de l'homme ; mais quand une nation met à sa tête un homme d'un grand mérite et digne d'estime, elle a un gouvernement, et la France en a désormais un à mes yeux, etc., etc. »

Au retour, nous avons trouvé l'amiral et sa femme ; l'Empereur les a fait monter en calèche, et a fait un tour de plus ; il s'est ensuite

73. Catherine II de Russie, surnommée la Grande Catherine (1729-1796). (JMS)

74. Les assassinats de Pierre III et de Paul I<sup>er</sup>. (JMS)

promené quelque temps d'une manière tout à fait gracieuse avec lady Malcolm.

Après dîner, l'Empereur a feuilleté deux volumes du *Théâtre Français*, sans pouvoir rien rencontrer qui pût le fixer.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

### **Dimanche 11 août 1816.**

L'Empereur évêque, etc. – N'avait jamais souffert de l'estomac.

Après le déjeuner sous la tente et quelques tours de jardin, l'Empereur a fait une dernière lecture du chapitre d'Arcole<sup>75</sup>.

Durant notre tour en calèche : « C'est dimanche, a fait observer quelqu'un. Nous aurions la messe, a dit l'Empereur, si nous étions en pays chrétien, si nous avions un prêtre, et cela nous eût fait passer un instant de la journée. J'ai toujours aimé le son des cloches de campagne, disait-il. Il faudrait se décider, ajoutait-il gaîment, à faire un prêtre parmi nous : le curé de Sainte-Hélène. – Mais comment l'ordonner, a-t-on dit, sans évêque ? – Et ne le suis-je pas, a repris l'Empereur, n'ai-je pas été oint du même chrême, sacré de la même manière ? Clovis et ses successeurs n'avaient-ils pas été oints, dans le temps, avec la formule de *Rex christique sacerdos*<sup>76</sup> ? N'était-ce pas là réellement de vrais évêques ? La jalousie et la politique des évêques et des Papes n'a-t-elle pas seule amené depuis la suppression de cette formule ? etc., etc. » }

---

75. On le trouve imprimé dans le tome 5 de cette édition. (JMS)

76. « Roi et prêtre du Christ ». (JMS)

À dîner, je ne mangeais pas ; l'Empereur a voulu en connaître la cause. J'avais un grand mal d'estomac, souffrance à laquelle je disais être fort sujet. « Je suis plus heureux que vous, a observé l'Empereur. De ma vie je n'ai senti ma tête, *ni mon estomac*. » L'Empereur se répétait volontiers ; aussi a-t-il prononcé ces mêmes paroles peut-être dix, vingt, trente fois au milieu de nous en différents moments<sup>77</sup>.

Fin du tome IX.

[RETOUR AU SOMMAIRE](#) ↑

---

77. D'ordinaire je passe tous les détails de ce genre, à cause de leur minutie ; mais celui que je viens de mentionner en cet instant, n'acquiert qu'une trop grande importance par la nature de la mort et les agonies prolongées et terribles de l'immortelle victime, qui a succombé sous les triples tourments du corps, de l'esprit et du cœur. Il eût eu bien moins à souffrir entre les mains des Cannibales !... Et ce supplice, ces tourments, lui ont été froidement ménagés par une administration barbare qui a entaché de cet acte les annales d'un peuple si justement renommé par l'élévation de ses sentiments et sa sympathie pour le malheur !... Mais aussi une triste et pénible célébrité s'attachera au nom des bourreaux de Napoléon. L'indignation des cœurs généreux de tous les pays et de tous les âges les frappe à jamais d'une éternelle réprobation ! (LC)

Cet ouvrage est composé par

**Leo'n Co**

pour

**herodote.net**